

ESQUISSE

HISTORIQUE

SUR

LE CARDINAL MEZZOFANTI.

PAR A. MANAVIT.

Παγα [illegible]

Quando ulon [illegible] Hor.

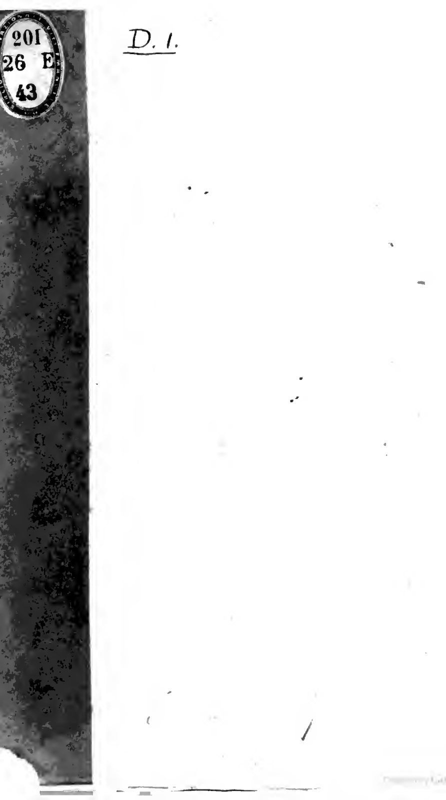
PARIS

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Rue des SS. Peres [illegible]

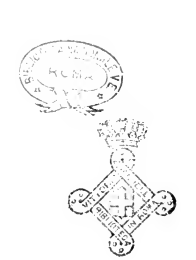
—

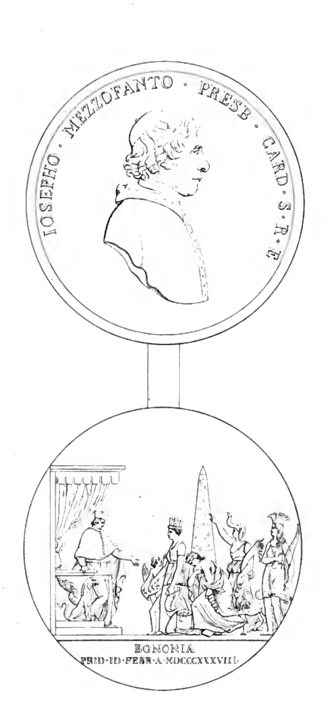
183[illegible]



D. 1.

ESQUISSE HISTORIQUE.





Lith Raynaud F^e Toulouse

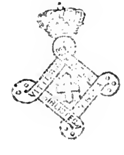
ESQUISSE

HISTORIQUE

SUR

LE CARDINAL MEZZOFANTI,

PAR A. MANAVIT.



Παγὰ πανσόφων ἐπέων. *Pind.*

Quando ullum invenient parem? *Hor.*





PARIS,

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Rue des SS. Pères, 64.

—

1853.





Un des hommes d'esprit et de savoir qui de nos jours ont le mieux étudié l'Italie, écrivait ces lignes en terminant une Esquisse rapide des événements historiques dont la Péninsule a été le théâtre : « J'ai vu dans ma vie bien des français et bien des étrangers, qui ont visité l'Italie, je n'en ai vu aucun qui ne se rappelât, avec la plus entière satisfaction, les charmes de ce noble pays... » (1)

Nous ajouterons à la pensée de l'estimable écrivain, en disant que lorsque les souvenirs que ce pays nous a laissés s'embellissent de tous les charmes de la vertu et du talent, qu'ils parlent au cœur pour le presser d'acquit-



(1) Italie, par le chev. Artaud (*Univers Pittoresque.* — Europe, tom. 2.) Paris, Firmin Didot. 1835.

ter une dette, et à l'esprit pour lui dicter un tardif hommage, ils exercent une telle puissance sur l'imagination qu'ils la subjuguent, jusqu'à ce que nous ayons obéi à ses désirs inquiets.

Nous plaçant dans les rangs pressés de ceux qui conservent un doux et précieux souvenir de l'Italie, nous venons de dire en peu de mots pourquoi nous avons voulu publier une Esquisse historique sur le Cardinal Mezzofanti.

Mais nous devons au lecteur de développer ici toute notre pensée.

Le vieux sol romain était fatalement bouleversé par la révolution, lorsque le Cardinal linguiste termina sa vie, trop tôt usée aux pénibles labeurs de l'étude; veuve de son Pontife, l'Eglise Romaine gémissait sous l'oppression; toutes les bouches restèrent muettes, et au milieu des ruines de la patrie en deuil, le Cardinal Mezzofanti descendit obscurément dans la tombe.

Il y repose depuis quatre ans, et sa biographie, aussi complète qu'il était possible de la faire, n'a point encore été publiée. Nous avions

espéré qu'à Rome, ou à Bologne sa ville natale, un historien digne de lui aurait aimé à recueillir quelques faits de cette vie laborieuse, quelques traits de bonté, d'esprit et de sagacité échappés dans mille rencontres diverses à ce cœur généreux, à cette féconde intelligence. Si les lieux qu'ont habités les grands hommes parlent à notre esprit, nous devons naturellement retrouver dans la peinture de leur mœurs et de leurs habitudes, dans le développement de leurs pensées, un intérêt plus puissant encore que celui qui naît des lieux où ils vécurent; on aime d'ailleurs à fouiller dans les jeunes années des hommes extraordinaires, pour tâcher d'y surprendre le secret de leurs destinées futures.

Les bouleversements politiques, qui usent les hommes, semblent les rendre oublieux; les tristes préoccupations qui suivent ces événements doivent d'ailleurs laisser peu de place aux loisirs scientifiques. A Rome, ville de méditation, séjour des nobles labeurs de l'intelligence, les révolutions troublent bien plus qu'ailleurs le cours ordinaire des choses. D'un autre côté, il

faut le dire, on s'y montre en général moins jaloux de renommée, sans doute parce que les idées religieuses y tempèrent, chez les hommes de savoir, cette soif de célébrité qui au loin en tourmente bien d'autres; enfin, cette influence des habitudes de la vie, dont les âmes généreuses et les esprits résolus ne sont pas toujours à l'abri, y modèrent les mouvements de l'âme et l'ardeur du dévoûment, sans diminuer toutefois la vigueur de l'intelligence, ni porter atteinte aux douces affections du cœur.

C'est ainsi que nous nous sommes expliqués pourquoi l'illustre polyglotte n'avait pas eu encore son historien. Nous n'avons pas eu l'ambition de le devenir. On avait espéré, à Rome, qu'un prélat (1) plein de goût, littérateur distin-

(1) Ce prélat, de regrettable mémoire, est Mgr Gabriel Lauréani; il succéda à Mgr Mezzofanti dans les fonctions de Custode de la bibliothèque vaticane, et comme lui il fut chanoine de Saint-Pierre. Homme d'un talent remarquable, ecclésiastique rempli de vertu, il mourut à Rome le 14 octobre 1849, emportant les regrets unanimes de tous les amis de la religion et des lettres; il ne survécut que sept mois à son illustre maître, le cardinal Mezzofanti. Comme le lecteur le verra, Mgr. Lauréani est l'auteur des inscriptions funèbres, en l'honneur de l'éminent prélat, que nous rapportons à la fin du volume.

gué, que son érudition linguistique rapprochait du cardinal Mezzofanti, écrirait son éloge; la mort vint trop tôt glacer cette main dévouée et arrêter l'élan d'un cœur généreux; le vœu de l'amitié ne put être rempli, les lettres et les amis du Cardinal en conserveront un éternel regret.

Pour suppléer à ce que d'autres plus habiles que nous auraient pu faire, loin des lieux qu'habita le Cardinal, séparé par plusieurs années de ces jours de triste mémoire qui le virent descendre dans la tombe, inconnu à sa famille et à la plupart de ses amis, mais conservant un précieux souvenir des rapports qu'il nous a été donné d'entretenir à Rome avec l'illustre prélat, dont l'accueil flatteur et les entretiens seront toujours un des plus intéressants épisodes de nos voyages dans la métropole catholique, nous avons essayé de raconter sa vie. Notre tâche n'était pas sans bien des difficultés; nous ne nous flattons pas de les avoir toutes surmontées; nous les énumérons ici pour solliciter à meilleur droit, l'indulgence de nos lecteurs. La première con-

tre laquelle nous avons eu à lutter, c'est la profonde modestie du pieux Cardinal qui n'a rien écrit sur les événements de sa vie, sur sa famille, les fonctions publiques qu'il a exercées, non plus que sur ses études favorites et sur les trésors de linguistique qu'il avait amassés. La seconde, que nous avons voulu surmonter aussi, nous n'avons pas craint de l'avouer, c'est le vide que les ravages du temps font autour des vieillards: la mort ayant éclairci les rangs de la famille du cardinal Mezzofanti et ceux de ses amis, la tombe recèle pour nous bien des secrets qu'elle n'a pu nous livrer, elle a glacé bien des dévoûments et fermé bien des bouches. D'autres difficultés ont surgi encore pour nous de ces mêmes considérations qui nous ont servi à expliquer le silence gardé par d'autres sur là tombe du Cardinal, soit à Rome, soit à Bologne.

Les faits publiés par la presse romaine (1) sur le Cardinal, ont été parcimonieusement ren-

(1) Nous énumérons ici les diverses publications que nous devons à la presse italienne, et dont quelques-unes ont plutôt servi à nous guider dans notre travail qu'à nous

fermés dans de si étroites limites, qu'il aurait fallu renoncer à tout projet de notice biographique, si nos amis à Rome, s'associant à toutes nos respectueuses sympathies pour la mémoire de l'illustre linguiste, ne nous avaient ouvert d'autres sources où il nous a été donné

fournir des documents suffisamment étendus pour composer notre ESQUISSE HISTORIQUE.

All' Eminentissimo Signor Cardinale Giuseppe Mezzofanti Bolognese, elevato all' onore della porpora romana l'anno 1838, APPLAUSI DEGLI ACCADEMICI FILOPIERI.
(Bologna per tipi di Jacobo Marsigli.)

C'est un Recueil de sonnets et de diverses pièces de poésie de différents genres, quelques-unes en latin pur et élégant. Nous avons trouvé à glaner, comme on le verra, dans le discours qui sert comme d'introduction à ce Recueil, publié à l'occasion de l'avènement de Mezzofanti au cardinalat.

Per la illustre et sempre cara memoria del Cardinale Giuseppe Mezzofanti, polyglotta straordinario, anzi unico nel Mondo, generoso, pio, costante, prudente decoro della sacra porpora, ed a Pio IX *accettissimo, passato ai celesti della note del* XVI. *marzo* MDCCCXLIX. CANTICA DI MAROCCO, *dedicata all' Emo Signor Cardinale Gaetano Baluffi vescovo d'Imola.*
(Roma 1849. Tipographia di G. Brancadoro.)

Ce Recueil de poésie n'a que treize pages in-8°. Il faut reconnaître les sentiments qui ont inspiré ces diverses compositions en l'honneur de l'illustre Cardinal. Il n'entrait pas dans l'intention de l'auteur de donner le moindre dé-

de puiser, nous leur en conservons une douce gratitude. Sous l'égide de leur bienveillant et dévoué patronage, nous avons recueilli des documents, des notes éparses et des faits divers que nous avons coordonnés; nous avons évo-

tail biographique sur celui dont il voulait célébrer les vertus et déplorer la perte.

Nous mentionnons encore quelqu'autres pièces de poésie qui ont été sans utilité pour nous.

Biografia del Cardinal Giuseppe Mezzofanti.
(*Giornale di Roma* 5 *febbrajo* 1850)

Cet article, qui n'a à peu près que trois colonnes dans le journal en question, est dû à M. G. Stolz, allemand, ou tout au moins d'origine allemande; les amis du Cardinal doivent lui savoir gré de l'initiative en fait de publication biographique. M. Stolz était membre de la commission administrative de l'hôpital de S. Sauveur (*ad Sancta Sanctorum*), dont le Cardinal était président; les rapports qui existaient entre eux expliquent naturellement l'hommage que M. Stolz voulut rendre à la mémoire de l'illustre prélat.

Appendice. — *Lo Stupendo Ingegno dello Eminentissimo Mezzofanti di venerata memoria.*
(Dal fasc. XLI della *Civiltà Cattolica.*)

C'est une judicieuse appréciation de l'admirable talent du Cardinal Mezzofanti considéré comme linguiste, que nous devons à la plume d'un écrivain habile et exercé. Il faut avoir quelque chose des rares qualités du maître pour le juger avec autant de discernement et en parfaite connaissance de cause. C'est un jugement porté sur le Cardinal

qué de pieux souvenirs de famille; nous avons interrogé les réminiscences de l'amitié; nous avons fait parler plusieurs disciples du célèbre polyglotte, à Bologne, à Rome et à Modène. Quelques professeurs de la Sapience ont éclairé nos investigations de leurs lumières; l'obscurité du biographe n'a rendu sourds à notre voix ni les uns ni les autres, ils ont bien voulu encourager nos efforts et répondre au vœu de nos amis.

Un nom dont l'autorité est imposante doit trouver ici sa place, celui de l'illustre préfet des antiquités de Modène, le R. P. Cavedoni (1),

Mezzofanti et non une biographie. Cet article, publié dans la *Civiltà Cattolica*, nous a été utile; nous lui avons fait des emprunts, comme on le verra dans la troisième partie de notre Essai.

L'auteur a voulu garder l'anonyme; quoique bien connu à Rome, nous avons respecté ses intentions; et nous ne le désignerons pas autrement, qu'en disant qu'il appartient à la compagnie de Jésus, et qu'il est un des écrivains les plus distingués qui coopèrent à la rédaction de la *Civiltà Cattolica*, un des meilleurs Recueils édités par la presse religieuse.

(1) Le Père Cavedoni est un des premiers antiquaires et archéologues de l'Europe; il a enrichi la science de précieux mémoires et d'utiles découvertes.

Ce savant Religieux a remporté, en 1851, le prix de nu-

ancien élève du cardinal Mezzofanti, qui a voué à sa mémoire un culte de respectueuse admiration, et auquel nous devons les quelques faits reproduits dans la première partie de notre Esquisse historique, relatifs à la période la plus éloignée et la moins connue de la vie du pieux Cardinal.

Nous avons recherché dans quelques écrivains français leur opinion sur le linguiste de Bologne, nous avons rapporté ce qu'a dit de lui un grand poète, et nous avons aussi interrogé les souvenirs de compatriotes dévoués qui avaient apporté au savant Cardinal le tri-

mismatique à l'Institut, auquel il avait présenté les deux ouvrages suivants :

1° *Numismatica biblica, o sia dichiarazione delle monete antiche memorate nelle sante Scritture* (*Numismatique de la Bible, ou explication des monnaies antiques dont il est parlé dans les saintes Écritures*); 1 vol. in-8°;

2° *Francisci Carellii numorum Italiæ veteris tabulas* CCII, *etc.* (*Deux cent deux planches de médailles de l'ancienne Italie, recueillies par François Carelli, et éditées par le R. Père Cavedoni*); 1 volume grand in-4°, *avec notes*. (Voy. L'Institut, *journal universel des sciences et des sociétés savantes en France et à l'étranger*. — (*Août* 1851.)



but de leurs profondes et respectueuses sympathies. Ceux-ci ont soutenu notre zèle par d'encourageantes paroles, et l'appui d'une pensée commune ne nous a pas fait défaut. Nous avons étendu autant qu'il a dépendu de nous le cercle de nos investigations, et pour cela de longs jours nous ont été nécessaires; ce que nous avons dit le fera aisément comprendre. Après tout, un pareil sujet se recommande assez par lui-même : l'intérêt qu'inspire le talent survit aux temps et aux révolutions, et la royauté de l'intelligence n'est pas de celles qui passent.

Malgré les soins que nous nous sommes donnés pour rendre notre récit aussi fidèle et aussi complet que possible, plus d'une erreur pourra sans doute avoir été commise, bien des faits nous sont demeurés inconnus, la trame des événements échappe quelquefois de nos mains, et nous sommes resté muet alors que nos amis de Rome ou de Bologne n'ont pu nous instruire. La mémoire du cardinal Mezzofanti était assurément destinée à triompher de l'oubli du tombeau, mais les ombres de la mort nous déroberont toujours plus

d'une circonstance de sa vie que nous eussions aimé à connaître.

En esquissant la vie du cardinal Mezzofanti nous ne nous sommes arrogé d'autres droits que ceux que nous tenons du culte pieux que nous avons voué à sa mémoire; nous l'avons déjà dit, nous avons voulu acquitter une dette, et nous n'avons pas eu la prétention d'enrichir de notre humble obole le génie de la linguistique qui brilla dans le professeur de Bologne; nous n'avons pas non plus à craindre que sa gloire ait à souffrir de notre obscurité; mais nous avons à regretter qu'une main plus habile que la nôtre n'ait pas dévoilé à nos yeux les mystères d'intelligence de cette vie laborieuse, dont le Cardinal fit deux parts : l'une consacrée à Dieu, et l'autre à la science dont il fut un des plus doctes interprètes.

Le nom de Mezzofanti est connu dans toute l'Europe, il est populaire en France; aucun étranger d'élite, aucun ami de la science n'a séjourné à Rome sans rechercher l'occasion de le voir et de l'entendre; les princes demandaient à l'entretenir; de nombreuses phalanges



de prêtres français, en allant mettre aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ l'hommage de leur foi et de leur soumission filiale, ont recueilli avec bonheur quelques mots bienveillants sortis de la bouche érudite du Cardinal. Un voyage à Rome, on le sait, est toujours un des plus nobles souvenirs de la vie : l'imagination se retrace avec de vives couleurs cette imposante métropole du monde chrétien, on s'intéresse à ses monuments, on en parle comme de vieux amis, on ne se regarde point comme étranger à cette reine des cités. Or, pendant dix ans, une des plus grandes merveilles qu'elle ait présentées à l'admiration de tous, a été le cardinal Mezzofanti; c'est continuer l'hommage rendu pendant sa vie à ses vertus et à son rare mérite, que de chercher à les mieux connaître, pour les admirer encore au-delà du tombeau qui s'est trop tôt fermé sur lui.

Toulouse, jour de l'Épiphanie 1853.

—

PREMIÈRE PARTIE.

ESQUISSE HISTORIQUE

SUR

LE CARDINAL MEZZOFANTI.

I.

EXTRAIT D'UN DISCOURS DU PÈRE MAGNANI, PRONONCÉ A L'AVÉNEMENT DE MEZZOFANTI AU CARDINALAT. — RÉFLEXIONS DE L'AUTEUR : LES PRÉLATS MAI ET MEZZOFANTI, REPRÉSENTANTS DES SCIENCES HUMAINES DANS LE SACRÉ COLLÉGE. — DIVISION DE L'OUVRAGE.

Lorsque Joseph Mezzofanti fut élevé à la dignité de cardinal, le Père Magnani (1) s'exprima ainsi au sein de l'académie des *Philopieri* (2) :

« Je porte mes regards sur toutes les nations de la terre, je fixe mon attention sur les plus grands maîtres de la science dans les diverses branches de nos

(1) D. Francesco Magnani, ecclésiastique distingué, nommé prélat *di Mantelleta* * par Pie IX, actuellement archiprêtre de l'église de Saint-Pierre, à Bologne.

(2) *Philopieri*, mot hybride, du grec φίλος et du latin abrégé *Pierides*, ayant lui-même la forme grecque, signifie *Amis des lettres et des muses* ; c'est une des institutions littéraires de la ville de Bologne.

* Quoique nous puissions supposer bien informés les lecteurs de cet écrit, nous dirons que la *Mantelleto* est, à Rome, un insigne ecclésiastique à l'usage des prélats de premier ordre, d'étoffe violette, qui recouvre les épaules et la poitrine, et qui n'a point de manches. Le *Mantellone* est un espèce de manteau d'étoffe rouge et à manches, porté par les prélats de second ordre. Voyez *Histoire des Chapelles Papales*, page 425, 1 vol. in-8.; Paris, Sagnier et Bray, 1846.

connaissances, je pénètre dans l'antiquité la plus profonde et je fais passer sous mes yeux les siècles écoulés, je lis les histoires et les annales des peuples divers, et dans un si long espace de temps et dans les rangs pressés de tant d'hommes illustres, je n'en trouve aucun à qui je puisse comparer notre célèbre compatriote. Nos savants italiens et les hommes distingués des diverses nations de l'Europe qui ont eu des rapports avec lui, ne démentiraient point notre assertion. Tous ont proclamé que Mezzofanti est un prodige unique au monde pour l'intelligence et la pratique de tant de langues diverses.

« Dans tous les siècles et dans toutes les conditions, on a compté des hommes célèbres, mais tous ont eu des égaux, ou au moins des émules. Annibal triomphait en Italie des généraux que Rome lui opposait, mais dans les camps de Zama il rencontrait un rival redoutable qui mettait en fuite ses vaillantes cohortes. La Grèce est fière de son Démosthène, mais Rome lui oppose avec avantage Cicéron. Homère, par la divine harmonie de ses vers, polit les mœurs des peuples encore à demi sauvages, l'immortalité lui est assurée; mais voilà qu'au sein d'une civilisation avancée, l'Europe entière se prend d'admiration pour les beautés sublimes de l'Énéide. Galilée démontrait le mouvement de la terre, mais Newton rendait sensibles à l'intelligence les lois qui règlent les mouvements des astres. Saluste, Tite-Live et Tacite luttent avec Hérodote, Thucydide

et Xénophon; Platon, Aristote et Pythagore rencontrent des rivaux de gloire dans Descartes, Loke et Leibnitz; Parrhasius, Praxitèle et Vitruve trouvent aussi eux-mêmes des rivaux dans Raphaël, Michel-Ange et Palladio. Enfin, on ne voit dans l'histoire ni capitaine, ni roi, ni orateur, ni artiste, ni poète, quelque célèbre qu'il soit, qui n'en trouve un autre qui l'égale ou le surpasse. Nul ne saurait être comparé à Mezzofanti.

« On voit des hommes de lettres qui, adonnés à l'étude des langues, en ont appris un grand nombre et sont parvenus à les parler, mais ce nombre a toujours été restreint; ces langues avaient de l'affinité entr'elles, et ceux qui les ont parlées ont toujours décélé par leur prononciation imparfaite leur propre idiome. Mezzofanti a connu, au contraire, un si grand nombre de langues, que la postérité le croira à peine; il les parle avec tant de perfection que ceux devant qui il s'exprime le croient chacun né dans son propre pays. Les grâces du langage propres à tous ces divers idiomes lui sont familières; il remplit d'étonnement ceux qui l'écoutent. Mais combien de langues possède cet homme extraordinaire?

« Tournons nos yeux vers la terre, fixons-les d'abord sur l'Asie, et commençant par la Chine, descendons dans les deux Indes, entrons dans la Perse, la Tartarie, dirigeons-nous vers la Syrie et la Mésopotamie, arrivons jusqu'à la Turquie, l'Arabie et la Pales-

tine. Franchissons ensuite les limites de l'Afrique, parcourons l'Égypte, la Lybie, les côtes de la Barbarie; traversons l'Atlantique; arrivons au Mexique, au Pérou et au Chili; traversons le grand Océan et arrêtons-nous aux îles Philippines. Les langues de tous ces peuples divers qui habitent ces immenses contrées, Mezzofanti les parle toutes. Que dirai-je des langues de l'Europe? Que d'idiomes parlés des bords de l'Ebre à ceux du Danube, des bords de la Vistule jusqu'aux régions polaires! Mezzofanti les possède tous avec un égal bonheur..... Ces idiomes sont-ils les mêmes, se ressemblent-ils? mais non sans doute, loin de là, car on ne parle pas la même langue à Stockholm, à Pékin, à Goa, à Cambrigde, à Lima, au Caire et au Mexique..... Que dire des langues Hébraïque, Syriaque, Cophte, qui lui sont en quelque sorte familières, et du Sanscrit, qui ne lui est nullement inconnu? Que dire surtout de cette langue Grecque, qu'il a tant aimée?.... »

Nous avons d'autant plus volontiers rapporté ces paroles du Père Magnani, qu'elles rappellent à l'esprit, en les groupant, les prodiges de linguistique que nous offre la vie du cardinal Mezzofanti, que nous allons essayer de raconter. Malgré les rares phénomènes d'une telle existence, nous ne chercherons point à forcer notre admiration ni à la rendre éloquente; nous ne voulons point nous élever à la hauteur du panégyriste; nous n'en avons ni la prétention, ni le besoin; les faits ont ici,

avec leur importance, l'intérêt et le prestige qui s'attache aux récits merveilleux; ils suppléeront à notre insuffisance.

Le cardinal Mezzofanti a été, on le verra dans cette Esquisse historique, un des hommes les plus remarquables de son siècle. Sous le rapport de la connaissance des langues, nul savant ne peut lui être comparé; et cependant sa modestie a été portée si loin, qu'elle serait presque devenue un défaut qu'il faudrait blâmer, si la vertu n'avait toujours droit à nos respects. Notre narration sera simple et sans artifice, comme le fut cette vie calme et pure, d'où se sont exhalées comme un doux parfum les vertus qui font le bon prêtre, en même temps qu'on remarquait en lui cette puissance d'intelligence et de mémoire qui ont fait du cardinal Mezzofanti un homme extraordinaire. Il ne revivra pas dans ses œuvres, mais seulement dans l'admiration de la postérité : il ne laisse après lui que son nom. Il a élevé bien haut cette pourpre romaine déjà si belle et si noble, et le nouveau sillon de gloire qu'il a tracé au sein du sacré collége ne s'effacera pas de longtemps.

Les sciences humaines ont eu de dignes interprètes dans ces dernières années au sein du Sénat apostolique, dont tant de noms illustres sont consacrés par l'admiration et le respect des âges. La même année et le même consistoire (1) virent élever à la pourpre ro-

(1) Les prélats Angelo Mai et Joseph Mezzofanti furent préconisés cardinaux-prêtres dans le consistoire du 12 février 1838. Le premier avait été réservé *in petto* dans le consistoire du 19 mai 1837.

maine deux éminents prélats : le premier est celui dont nous racontons la vie, et qui mérita le nom de *Pentecôte vivante;* le second, à qui on a décerné celui de *Christophe Colomb des bibliothèques*, et devant lequel s'incline l'Europe savante, brille encore de toutes ses splendeurs, au milieu de ces pléiades de docteurs et de saints, au zénith de la science archéologique. Nous nous sommes nous-même incliné devant cette grande renommée, qui aime à se montrer aux plus obscurs amis de la science, et nous avons répété avec plus de conviction que jamais, que chez les cardinaux romains, la politesse égale la grandeur, comme chez l'auteur des *Palimpsestes* elle égale le savoir.

Nous avons suivi l'ordre naturel des faits dans notre récit biographique : nous étudions la vie de Mezzofanti, professeur à Bologne, et sa vie de prélat et de prince de l'Eglise à Rome; sous la robe de professeur, comme sous le manteau de pourpre de cardinal, nous retrouvons une vie de méditation, de labeur et de profondes études, véritable existence de bénédictin, toujours aux prises avec la science et le devoir. Ainsi donc, dans une première partie, nous prenons au berceau le jeune Mezzofanti, nous racontons les premières années de sa vie, son éducation religieuse et littéraire, sa tendre piété, sa vocation écclésiastique et ses prémices dans le sacerdoce; son apostolat dans les hôpitaux de Bologne au milieu des soldats étrangers, ses profondes études et ses travaux. Sa vie de professeur et de savant

infatigable et la supériorité de son enseignement universitaire trouvent leur place dans cette première partie.

Dans la seconde nous le suivons à Rome, où l'appelle Grégoire XVI, dans la carrière de la prélature, son avènement au cardinalat et l'exercice de ses fonctions sacrées. Nous disons ses rapports dans la cité catholique, les témoignages de respect et d'admiration qui l'y entourent. Nous l'accompagnons au collége de la Propagande : ses relations sympathiques avec ces jeunes soldats du Christ, destinés à la conquête des âmes, jètent sur cette période de sa vie l'intérêt de la science et le charme de la vertu. Nous le voyons l'objet d'une curiosité mêlée de respect de la part des princes, des ambassadeurs et des têtes couronnées qui, pendant leur séjour à Rome, le recherchent pour l'entendre. Après le glorieux avènement de Pie IX, la révolution et la mort le surprennent au milieu de ses études, et nous assistons aux derniers moments du pieux et savant cardinal.

Dans une troisième partie enfin, nous nous livrons à une appréciation plus développée des facultés du cardinal polyglotte, et pour essayer de jeter quelques faibles lumières sur cette organisation privilégiée, nous recueillons quelques-unes de ces données générales que fournit la science pour l'explication toujours incertaine des phénomènes psychologiques.

PREMIÈRE PARTIE.

II.

GLOIRES DE BOLOGNE. — NAISSANCE DE MEZZOFANTI; SA FAMILLE; SON ÉDUCATION DOMESTIQUE ET RELIGIEUSE; SES PREMIERS PROGRÈS DANS LES LETTRES; SON ATTRAIT POUR LES LANGUES; SA VOCATION ECCLÉSIASTIQUE; IL ENTRE AU SÉMINAIRE; EXEMPLE REMARQUABLE DE SA MÉMOIRE; IL ÉTUDIE LA THÉOLOGIE, LE DROIT CANON ET LES LANGUES ANCIENNES; IL APPREND LA LANGUE FRANÇAISE.

Dans cette noble cité de Bologne, aux origines incertaines, qui apparaît sous la domination Etrusque et Romaine, et dont nos vieux Gaulois Boïens firent la conquête, lui laissant le nom de *Bononie;* dont les enfants descendirent dans la mêlée avec les races romaines pendant les guerres de la République et de l'Empire; qui, dans les siècles plus rapprochés, mérita le surnom de docte; dans cette cité, disons-nous, naquit Mezzofanti.

Il semble que l'habile polyglotte ne pouvait venir au monde que dans cette ville à jamais fameuse par son Université riche de ses cinq facultés, et qui, entre toutes les cités d'Italie, a mérité le glorieux surnom que la postérité ne lui refusera pas. Les arts et les sciences ont toujours été cultivés à Bologne avec autant d'amour que de succès. Huit souverains pontifes y reçurent le jour, entr'autres Honorius II, Luce II, Innocent IX, Grégoire XII, l'illustre et savant

Benoît XIV. Plus de quatre-vingts cardinaux y sont nés, et le plus grand parmi eux est celui auquel nous consacrons notre hommage. Le Guide, l'Albane et les trois Carrache sont des enfants de Bologne la savante, et ses habitants se montrent fiers d'un tel héritage de gloire, qu'ils sont dignes de posséder.

Ce fut le 17 septembre 1774 que Mezzofanti vint au monde. Il dut le jour à François Mezzofanti et à Gésualda dall Olmo; il reçut au baptême le prénom de Gaspard et de Joseph, et naquit sur la paroisse aujourd'hui supprimée de *San Thommaso del mercato;* la maison où il vint au monde, voisine de celle où naquit le célèbre naturaliste Ranzani (1), existait encore *Strada dei malcontenti,* au commencement du siècle. Sa famille, peu favorisée des biens de la fortune, jouissait de l'estime, de la considération publique; la piété y était en honneur; sous le toit domestique tout respirait la simplicité, l'ordre et l'économie, mais tout y était convenable.

A la fin du dix-huitième siècle, les familles italiennes conservaient encore presque dans toute leur intégrité ces mœurs patriarcales et cet esprit chrétien que

(1) Camille Ranzani a professé avec distinction la zoologie et la minéralogie à l'Université de Bologne; il était élève de Cuvier, il avait transporté en Italie les méthodes du grand maître; il était primicier de l'église métropolitaine de Bologne, ce qui lui valait le titre de prélat. Les *Éléments de Zoologie* qu'il avait commencés devaient avoir 17 vol. in-8°; les premiers volumes, de 7 à 800 pages chacun, ont seuls paru; la mort de Ranzani, en 1830, interrompit ses travaux.

les révolutions ont depuis profondément altérés. C'était surtout dans les classes moyennes que les prêtres et les moines entretenaient de bienveillantes relations; on se visitait, on se rendait de mutuelles prévenances; l'homme de Dieu venait s'asseoir au foyer de la famille; la religion gagnait à ce commerce, elle semblait devenir plus aimable à mesure que la confiance rapprochait ceux qu'une même foi rénnissait déjà. Dans une des premières communautés de Bologne vivait un Religieux, le Père Jean-Baptiste Respighi, préfet des Oratoriens, dont la vie était aussi simple que la réputation de vertu bien établie; il entretenait les plus honorables rapports avec la famille Mezzofanti; il prenait souvent dans ses bras le jeune Joseph, dont il devint plus tard le protecteur et l'ami. Son influence sur les destinées de cet enfant fut décisive, et il a fallu, dès notre début, le signaler à l'attention du lecteur. Ce digne Religieux ne ferma les yeux à la lumière qu'après avoir eu la douce consolation de voir son disciple élevé à la dignité de cardinal.

La constitution du jeune Joseph fut, dans son enfance, forte et nerveuse; il ne put échapper au fléau de la petite-vérole, qui le conduisit si avant dans le chemin du tombeau, que sa famille en avait fait le douloureux sacrifice; il ne fut sauvé que par les hardies tentatives d'un médecin empirique auquel, en désespoir de tout secours humain, il avait été abandonné.

Nous n'avons eu l'honneur de connaître le cardinal

Mezzofanti que lorsque les infirmités de la vieillesse commençaient à l'assiéger, et nous sommes resté convaincu que malgré sa constitution nativement bonne, il paraissait plus robuste qu'il ne l'était en effet; son organisation nerveuse eut toujours quelque chose de délicat, sous de fortes enveloppes musculaires.

Nous laisserons deviner au lecteur de quels soins religieux et de quelle sollicitude fut entonrée l'adolescence de notre jeune bolonais; au sein d'une famille chrétienne, l'éducation religieuse constitue l'obligation la plus sacrée que le père et la mère aient à remplir.

Joseph Mezzofanti témoigna dès ses jennes ans un grand désir de s'instruire; il se faisait remarquer par une certaine vivacité de caractère, qui ne provenait pas d'une disposition naturelle à la pétulance, mais plutôt d'une conception vive et facile qui se trahissait par ses réponses et les actes qu'il accomplissait avec intelligence et promptitude.

Ce fut sous ces heureux auspices qu'il commença ses premières études de grammaire et de latin. Il eut pour premier maître D. Philippe Cicotti, prêtre de Bónlogne, qui, au déclin de sa vie, s'enorgueillissait de l'avoir eu pour élève. Ses progrès furent si rapides que son père, homme prudent, craignant que la carrière des lettres ne séduisît son fils, et qu'elle ne fût pour lui, comme pour bien d'autres, stérile ou semée de difficultés, se montrait peu jaloux de ses succès : il voulut lui faire abandonner ses études pour l'engager

dans une carrière professionnelle qui eût été bientôt pour lui lucrative; mais la Providence avait d'autres vues sur le jeune Joseph; elle avait placé auprès de lui et au sein de sa famille le Père Respighi, dont nous avons déjà parlé. En homme judicieux, observant dans l'abandon de la familiarité le jeune élève, sa précoce intelligence s'était révélée à lui; mais ce ne fut qu'après de longues instances que le père céda aux prières de l'ami, et que son fils ne déserta pas les bancs du collége. Sans le crédit et la puissante intervention de l'oratorien le jeune Mezzofanti n'eut été probablement qu'un modeste artiste bolonais. Rassuré sur son avenir, notre jeune élève se livra avec une nouvelle ardeur à l'étude; il entra aux écoles Pies où il obtint les premiers grades et les premières récompenses accordées aux élèves de ces écoles qui s'y faisaient distinguer par leurs succès et par leur bonne conduite.

Sa mémoire l'avait déjà fait remarquer de ses maîtres, qui ne se doutant pas, ainsi que ses parents, de l'étendue de cette merveilleuse faculté qui devait le rendre célèbre, disaient qu'il apprenait toujours trop vite, et qu'il devait oublier de même. Leurs craintes cessèrent bientôt, et à quinze ans le jeune élève avait terminé ses cours élémentaires de rhétorique et de philosophie. Il avait ressenti cet attrait irrésistible pour l'étude des langues; il commença à s'y livrer, et son heureuse organisation lui donnait pour les comprendre une merveilleuse aptitude; mais il n'avait pas le secret

de son avenir, et jeune encore il étudiait comme on étudie à quinze ans.

Sa piété ne le cédait en rien à ses succès de collége; il avait pris pour modèle le bienheureux Saint Louis de Gonzague, que Benoît XIII avait donné pour patron spécial à la jeunesse. Il se plaisait, avec les plus sages de ses condisciples, à répéter sous le toit domestique les pieux cantiques de l'Église, ou quelques-unes des cérémonies sacrées. De quinze à dix-sept ans, ses études trop prolongées, l'ardeur qui l'animait, les austérités d'une piété peu éclairée auxquelles il se livrait, compromirent gravement sa santé; les médecins consultés, ordonnèrent de faire une halte prolongée, et de ne plus étudier qu'à de rares intervalles. Notre élève profita de ce temps de repos pour consulter le ciel sur la carrière qu'il devait suivre et qu'il était aisé de prévoir. Son jeune cœur se laissa aller aux douces inspirations de la piété, et son esprit éclairé des lumières d'en haut céda à l'attrait d'une vocation qui réunissait pour lui, aux avantages de l'étude, l'habitude des pratiques religieuses et les saintes fonctions du sacerdoce dont l'angélique piété de sa jeunesse le rendait digne.

Sous le patronage éclairé du Père Respighi, le jeune Mezzofanti entra au séminaire épiscopal de Bologne; sa réputation l'y avait précédé, et il s'y fit remarquer non seulement par son application et ses succès, mais

encore par son intelligence vive et lumineuse et par les facultés étonnantes de sa mémoire.

Il obtint de continuer ses études de langue grecque sous l'habile direction du Père Emmanuel d'Aponte (1) dont il avait déjà suivi les leçons, et il s'établit entre le disciple et le maître d'affectueuses relations. D'Aponte admirait son élève, et ce dernier puisait à pleines mains de précieuses richesses dans les trésors d'érudition amassés par celui qu'il devait surpasser dans la connaissance des lettres grecques. Soit qu'il faille en attribuer l'honneur au professeur, soit que la langue d'Homère ait, une des premières, exercé l'intelligence du jeune Mezzofanti, elle conserva toujours pour lui tous ses charmes; et dans cette variété d'idiomes et de dialectes qu'il posséda plus tard, le grec fut toujours sa langue de prédilection.

Citons ici un de ces prodiges de mémoire qui auraient pu être répétés fréquemment dans la vie de Mezzofanti, mais qui ne pouvaient l'être en quelque sorte que dans sa jeunesse, car plus tard sa modestie exemplaire et la dignité de sa position ne lui auraient

(1) Le père Emmanuel d'Aponte et son collègue le père Colomès étaient deux jésuites espagnols réfugiés à Bologne; le premier, très-habile helleniste, eut pour élèves le cardinal Mezzofanti et la célèbre Clotilde Tambroni, dont nous parlerons bientôt. *(Voyez la note de la page 27.)* D'Aponte voyagea avec elle en Espagne, quoique dans un âge très-avancé, et revint, avec son élève, à Bologne où il mourut. Clotilde Tambroni éleva à ses frais, dans la Chartreuse de cette ville, un monument qui existe encore à la mémoire de son vertueux maître.

peut-être pas permis de le renouveler. Un jour son professeur de grec voulut mettre à l'épreuve sa mémoire en présence de ses condisciples; un pari fut proposé, il semblait que Mezzofanti témérairement engagé devait perdre; on ouvre devant lui un des volumes *in-folio* des œuvres de S[t] Jean Chrysostôme au *Traité du Sacerdoce;* jeune élève encore, c'était pour la première fois que les pages de l'éloquent docteur s'ouvraient devant lui. A la fixité de ses yeux, à la concentration de toutes les forces vives de son intelligence le professeur s'aperçut des efforts de mémoire auquels se livrait le jeune séminariste; l'élève achève de lire la page du livre, et il le ferme aussitôt; mais elle était resté gravée dans son esprit; il récite immédiatement ce qu'il avait lu, sans déplacer un seul mot; le maître et les disciples restèrent dans l'étonnement. Les uns et les autres se plaisaient à lui demander de les rendre témoins de quelques-uns de ces exemples qui attestaient sa prodigieuse facilité de mémoire; il cédait complaisamment, mais à regret, quoique dans l'intimité du collége.

Il apprit les éléments de la langue hébraïque, dans laquelle il devint plus tard lui-même fort habile, à l'aide d'un travail soutenu et puissamment secondé par son organisation, sous la conduite du Père Olivieri, Dominicain qui, à la fin du siècle dernier, comptait au nombre des savants de la ville de Bologne. Il fit dans la langue

de nos saints livres de rapides progrès qui étonnèrent ses maîtres et ses condisciples.

De seize à dix-huit ans, dans toute l'ardeur de la jeunesse et dans le plein développement de sa mémoire, il la soumit aux plus fortes épreuves. Cette faculté jetait sur lui un espèce de prestige, qui le faisait d'autant plus distinguer qu'il cherchait toujours à se dérober aux louanges qu'on voulait lui donner. Il se plaisait à répéter qu'il n'en méritait aucune, que ce que l'on voulait bien admirer en lui était le simple résultat de son organisation, qu'il avait bonne mémoire l'ayant exercée de très-bonne heure, comme les marins avaient bonne vue pour la même raison. De bonne heure aussi, il avait contracté une grande habitude des caractères d'imprimerie, surtout des caractères grecs et hébreux et de leur diverses conformations; il avouait que dans ces deux langues l'habitude qu'il en avait contractée lui faisait distinguer au milieu d'une page un mot nouveau qu'il voyait pour la première fois, comme notre œil reconnaîtrait bien vite un étranger au milieu d'un groupe d'amis.

Jusqu'ici les études théologiques et les langues anciennes avaient a peu près seules occupé cette forte intelligence de vingt ans; il n'avait cependant pas négligé quelques-unes des langues vivantes les plus répandues; il s'était aussi appliqué à la langue Arabe, sans doute parce qu'elle était une des moins répandues de son temps.

On raconte que dès l'âge de dix-huit ans il avait appris la langue française d'un Religieux né à Blois que les malheurs de notre patrie avaient forcé à chercher un asile dans les pays étrangers. Elle lui devint bientôt très-familière, ce fut une de celles qu'il parla le plus et le mieux. Il admirait cette langue si bien faite, sur laquelle pesaient de tous leurs poids les gloires et les malheurs de la nation qui la parlait.

Il y avait eu place, avant son entrée au séminaire, dans les journées si bien remplies du jeune lévite, pour quelques leçons élémentaires de musique et de peinture; ces arts d'agrément qu'il n'est pas permis d'ignorer, en Italie surtout, lui servirent quelquefois de délassement. Dans son âge mûr, il se reposait de ses longues veilles et de ses études en exécutant quelque sonnate sur son clavecin, modeste ameublement de sa chambre de professeur. Nous aurons occasion de citer un exemple de la sûreté de son jugement en fait de peinture et de tableaux attribués aux grands maîtres.

A mesure que le jeune lévite avançait dans les voies du sanctuaire, il s'appliquait de plus en plus aux études théologiques; il s'y livra avec ardeur. Lorsqu'il était chargé de la dissertation scolastique, au cours du chanoine Ambrosi, habile professeur de Bologne, il s'en acquittait avec une telle distinction que ses maîtres en étaient pleinement satisfaits, et les élèves dans l'admiration.

2

Le vieux archiprêtre de Porreta (1), D. Gioachino Monti, condisciple de Mezzofanti, aimait à raconter l'impression que faisaient sur les élèves du séminaire les épreuves théologiques soutenues avec tant de succès par son jeune compatriote; il ajoutait que Mezzofanti trompait plus d'une fois la vigilance des Supérieurs pour passer des nuits entières soit dans la bibliothèque, soit dans sa cellule, et se livrer à ses études favorites.

La connaissance du droit canon est, en Italie, le complément des études théologiques; notre lévite cultiva cette branche de la jurisprudence ecclésiastique, et voulant étendre ses études de législation, il demanda à suivre le cours de droit civil du professeur Bonini. On avait craint que ces études diverses ne fissent naître la confusion dans son esprit; mais on se convainquit promptement du contraire, et Bonini lui-même, qui, par intérêt pour Mezzofanti, avait montré peu d'empressement à le recevoir au nombre de ses élèves, s'en félicita bientôt après.

(1) *Bagni di Porreta*, archiprêtré du diocèse de Bologne, résidence d'un gouverneur, où se trouvent des eaux minérales.

III.

MEZZOFANTI EST PROMU AUX ORDRES SACRÉS; IL REÇOIT LE SACERDOCE; BÉNÉFICES QUI LUI SONT CONFÉRÉS; PRÉMICES DE SA VIE SACERDOTALE; IL PROFESSE UN COURS D'ARABE A L'UNIVERSITÉ. — ÉVÉNEMENTS POLITIQUES DE BOLOGNE. — APOSTOLAT DE L'ABBÉ MEZZOFANTI DANS LES HÔPITAUX DE CETTE VILLE, OU IL CONFESSE UN GRAND NOMBRE DE SOLDATS ÉTRANGERS : AVANTAGES QU'IL EN RETIRE.

Voici dans quel ordre de temps le jeune lévite avait gravi les degrés du sanctuaire.

En 1795, le jeune Mezzofanti avait reçu la tonsure cléricale; le 24 septembre 1796, il reçut les ordres mineurs et le sous-diaconat; le 1er avril 1797, le diaconat; et le 23 septembre de la même, année le sacerdoce, des mains de Mgr Giovanetti, alors archevêque de Bologne, après avoir obtenu une dispense d'âge. Cette même année, le 15 décembre, il commença à professer un cours élémentaire d'Arabe à l'université de Bologne. Il avait alors vingt-deux ans; c'est la première période de son enseignement public, qui dura peu.

Dès son entrée dans les ordres sacrés, l'Archevêque de Bologne lui avait conféré deux bénéfices simples, dont la collation était dans ses attributions : l'un était sous la double invocation de St Michel et de St Laurent, dans l'église archi-sacerdotale de Manzolini; l'autre sous l'invocation de St Martin, dans l'église de St-Benoît. Ces deux bénéfices réunis donnaient à peine deux cents francs de revenu à celui qui les possédait. Mezzofanti, né sans

fortune, trouva dans la générosité du Père Antoine Magnoni, de nouvelles ressources qui l'aidèrent puissamment dans le commencement de sa carrière littéraire. Ce Religieux, ami de sa famille, et qui avait deviné tout ce qu'il y avait de merveilleuse aptitude chez le jeune séminariste, lui constitua, par acte passé devant le notaire de l'Archevêché de Bologne, une rente annuelle à peu près équivalente au revenu de ces deux bénéfices. C'est avec ces faibles ressources que Mezzofanti arriva au sacerdoce; il les accrut plus tard par les revenus attachés à son enseignement, soit public, soit privé.

Les agitations de l'Italie, un avenir menaçant que tant de fâcheux pronostics laisaient craindre, n'avaient pas détourné notre jeune lévite de sa vocation au sacerdoce; il franchissait le dernier degré du sanctuaire, alors que le sol tremblait dans la péninsule italique, au bruit du canon des armées françaises victorieuses.

Promu aux augustes fonctions sacerdotales, l'abbé Mezzofanti ne pouvait s'arrêter à l'idée d'exercer le saint ministère dans l'une des paroisses de Bologne. Les vues de la Providence, auxquelles nous ne saurions nous soustraire, l'organisation merveilleuse du jeune prêtre pour l'intelligence des langues, son étonnante mémoire, son amour pour l'étude, qui ressemblait à une passion du jeune âge, les travaux auxquels il s'était déjà consacré, l'appelaient à occuper un rang éminent parmi les hommes de savoir dont l'Italie devait conserver

la mémoire. Mezzofanti resta prêtre libre ; et toujours fidèle au culte des langues, il ne prit du ministère sacerdotal que les fonctions où il était appelé à rendre le plus de services. On l'avait vu, étant diacre, réunir les enfants de la ville pour leur apprendre les éléments de la religion : il s'attachait à leur inspirer une tendre dévotion envers la Mère de Dieu ; il en vêtissait un grand nombre du produit des aumônes qu'il recueillait ; il s'attachait surtout à polir leur caractère et à corriger leurs habitudes mauvaises. Il édifiait par ses discours les diverses congrégations pieuses établies à Bologne. L'abbé Mezzofanti, adonné aux études les plus sérieuses, se plaisait au milieu des jeunes gens, qu'il charmait par ses récits. Parvenu au sacerdoce, il agrandit le cercle de ses relations; ses œuvres se multiplièrent, et il alluma partout autour de lui ce feu mystérieux descendu des demeures éternelles qui doit embraser l'âme du prêtre.

Il se livra avec empressement à ces intimes effusions de la conscience, où le cœur du prêtre verse un baume salutaire sur les blessures de l'âme. La considération dont il jouissait à Bologne, le faisait rechercher d'un très-grand nombre de personnes ; il allait quelquefois exercer le saint ministère, et celui de la confession en particulier, dans les paroisses les plus éloignées et même dans les églises rurales, où des considérations humaines, bien entendues cependant, l'engageaient à se rendre. De sorte que l'on disait de l'abbé Mezzofanti, qu'à Bologne le confesseur allait



chercher le pénitent, tandis qu'ailleurs le pénitent allait à la recherche du confesseur. Sa renommée et ses vertus lui avaient acquis une honorable position. La Providence permit, comme nous le dirons, qu'il trouvât dans l'exercice du saint ministère de puissants motifs pour se livrer à l'étude des langues modernes et exercer, sans sortir de Bologne, son zèle d'apôtre au milieu d'une réunion d'hommes nés au sein des diverses nations de l'Europe.

Il ne peut entrer dans notre plan de parler ici des événements militaires dont l'Italie fut le théâtre à la fin du siècle dernier; il nous suffira de ne pas nous séparer du prêtre modeste dont ils servirent à accroître la renommée à travers les révolutions qu'ils firent naître.

Les victoires mémorables de Napoléon Bonaparte en Italie, avaient plus que jamais rendu le nom français redoutable; mais si l'amour de la gloire animait le jeune héros, l'odieux gouvernement qui pesait sur la France puisait à d'autres sources ses fatales inspirations; il voulait assouvir sur l'auguste chef de l'Eglise ses vieilles rancunes d'impiété; on sait quels furent ses ordres impitoyables et les événements qui survinrent. Bologne devint un centre d'action où des émissaires cachés avaient répandu à pleines mains le venin des mauvaises doctrines et l'esprit de révolte, en faisant un appel aux plus mauvaises passions. Les malheurs du règne de Pie VI avaient commencé.

Le 19 janvier 1796, Bologne révoltée ouvrait ses

portes au vainqueur d'Arcole; le Directoire s'était ménagé dans cette ville des intelligences secrètes; elle cessait d'appartenir aux domaines ecclésiastiques; avec la ville de Ferrare, elle forma un simulacre de république appelée Cispadane, et fut déclarée capitale du nouvel état. Le traité de Tolentino, imposé au malheureux Pie VI, la donnait plus tard à la nouvelle république Cisalpine, dont l'existence devait être de courte durée. Deux ans après, en 1797, les Autrichiens s'en emparèrent; mais la célèbre bataille de Marengo, qui semblait assurer notre domination en Italie, enleva Bologne aux Impériaux. Cet ancien municipe Romain fut destiné à faire partie du territoire Français, sous le nom de département de Reno : étranges vicissitudes des villes et des royaumes !

L'abbé Mezzofanti s'était appliqué à l'étude de plusieurs langues modernes, et, n'étant encore que diacre, il avait été désigné par l'autorité ecclésiastique pour servir d'interprète (1) aux soldats étrangers qui, blessés sur le champ de bataille, trouvaient un asile assuré dans les hôpitaux de Bologne; élevé au sacerdoce, notre jeune prêtre se hâta de leur offrir les consolations d'un ministère où son intelligence des langues l'appe-

(1) La diversité des idiomes, l'extrême difficulté de s'entendre rendent quelquefois impossible la confession sacramentelle; le pénitent peut alors recourir à un interprète qui est tenu à la même discrétion que le confesseur. Cette mission de confiance devait être, à Bologne, dévolue au plus digne.



lait à rendre de grands services; les hôpitaux de Bologne devinrent le théâtre de son zèle.

Ces pauvres soldats étrangers qui ne savaient pas plus raconter leurs douleurs physiques au médecin chargé de les soulager que découvrir les plaies de leur âme au prêtre qui devait les guérir, ces malheureux soldats, disons-nous, qui venaient loin de leur patrie mourir sans pouvoir quelquefois déposer dans le cœur de leur semblable leur dernière pensée, devaient profondément attrister l'âme aimante de Mezzofanti. Son intelligence et son cœur s'enflammèrent au chevet du lit de ces guerriers frappés dans les combats; la charité sacerdotale fit le reste; elle se montra ce qu'elle est toujours, douce, résignée, ingénieuse et persévérante. L'intérêt que le jeune prêtre mettait à remplir ses devoirs, la sollicitude qu'il témoignait et sa parole entraînante lui gagnèrent bien vite la confiance des soldats et de leurs chefs; ils se sentaient disposés à aimer celui qui leur rappelait si bien la patrie absente, et qui leur parlait avec tant de vérité le langage de leur mère : au milieu quelquefois d'intolérables douleurs, que le cœur du jeune prêtre savait amoindrir, ces braves mutilés et échappés au trépas sur le champ de bataille, s'abandonnaient à la résignation, au repentir, à l'espérance. La religion adoucissait l'amertume de leurs derniers moments; le jeune apôtre leur ouvrait le trésor des béatitudes chrétiennes. C'est une des belles pages de la vie de notre prêtre bolonais; c'est tout à la fois le

triomphe de la charité et de la science : dans sa profonde humilité et son ardent amour pour ses semblables, il répétait, après le grand apôtre, « que ses paroles n'étaient que le vain bruit de l'airain sonnant, quand même il parlerait le langage des hommes et des anges, si la charité n'enflammait son cœur (1); » elle devint la source des dons de la science dont il s'enrichit.

Conquise plusieurs fois, Bologne avait été successivent occupée par les Français et les Autrichiens, et dans les armées de ces deux puissances il se trouvait un grand nombre de soldats appartenant à diverses nations de l'Europe. C'est dans ce doux commerce de la charité, cimenté par le dévoûment du prêtre, que le jeune linguiste acquit surtout cette facilité de conversation et ces formes de langage simples et familières que les livres n'enseignent pas; les hôpitaux de Bologne furent pour lui comme un nouveau cénacle; s'il n'y reçut pas l'intelligence des langues, du moins ses rapports journaliers avec des militaires nés sous diverses latitudes perfectionnèrent sa prononciation et expliquent la perfection avec laquelle il parla les divers idiomes. Il brisait les doux accents de la langue italienne aux sons rocailleux de l'Allemand; il façonnait les organes de sa voix et les pliait aux règles de la prononciation des différents peuples. Nous verrons, au déclin de ses jours, le prince de l'Eglise se rappeler, comme



(1) Si linguis hominum loquar et Angelorum, caritatem non habeam, factus sum velut æs sonans, Ep. Cor., ch. XIII, v. 1.

le plus beau souvenir de sa jeunesse sacerdotale, sa mission dans les hôpitaux de Bologne; il avouait lui devoir sa première éducation linguistique; les résultats pour lui en avaient été des plus fructueux. Un dévoûment si éclairé et si utile, les services rendus si noblement à tant de malheureuses victimes de la guerre, les refus qu'il fallait éprouver, des railleries à essuyer; disons mieux, car à Bologne on ne l'a pas oublié, des embûches tendues quelquefois au zèle du prêtre, et qu'il sut déjouer; enfin, sa vie d'intelligence et de travaux évangéliques, accrurent singulièrement la renommée du jeune abbé Mezzofanti.

IV.

SERMENT IMPOSÉ AUX PROFESSEURS DE L'UNIVERSITÉ; REFUS DE CLOTILDE TAMBRONI ET DE L'ABBÉ MEZZOFANTI; L'UN ET L'AUTRE ABANDONNENT LEUR CHAIRE. CE DERNIER S'ADONNE EXCLUSIVEMENT A L'ÉTUDE DES LANGUES; IL EST NOMMÉ PROFESSEUR DE LANGUES ORIENTALES. EN 1808 IL DEVIENT PROFESSEUR ÉMÉRITE. SA VIE ET SA POSITION A BOLOGNE. IL EST NOMMÉ SOUS-BIBLIOTHÉCAIRE.

Les événements s'étaient accomplis à Bologne; cette ville et les légations avaient vu se succéder diverses phases révolutionnaires; et le pouvoir né de ces événements cherchait à assurer ses possessions : il demandait des garanties à ceux qu'il associait à son action; il les imposait aux plus dignes; l'indépendance des professeurs de l'Université fut attaquée.

Les gouvernements usurpateurs respectent peu la science quand ils ne peuvent s'en faire un instrument de domination. Une femme célèbre, dont nous avons déjà cité le nom, Clotilde Tambroni (1), qui professa avec distinction le grec à l'université de Bologne, avait été privée en 1798 de sa chaire de grec pour avoir refusé de

(1) Clotilde Tambroni a clôturé l'ère des femmes professeurs à Bologne; elle était née dans cette ville en 1758. On raconte que dans son jeune âge elle travaillait à des ouvrages de broderie dans un salon où son frère * recevait des leçons de grec; sans avoir l'air d'y faire attention, elle en profita mieux que lui, puisqu'un jour, celui-ci ne pouvant répondre, sa sœur le fit de manière à surprendre le professeur. Ses parents chargèrent alors deux savants jésuites espagnols, Colomès et d'Aponte, de son éducation; ses progrès dans la langue grecque lui permirent de lire bientôt des vers de sa composition dans l'académie *degli Inestricati* dont elle devint membre; elle fut également agrégée à plusieurs sociétés savantes : aux *Arcades de Rome*, à l'*Académie Etrusque de Cortone*, à l'*Académie Clémentine de Bologne*. En 1794 le sénat de cette ville la nomma professeur à la chaire de grec, qu'elle conserva jusqu'en 1898, époque où elle en fut privée, on en connaît le motif. Elle accompagna alors en Espagne son vieux précepteur, d'Aponte; mais, quelque temps après, elle revint avec lui en Italie. Bonaparte fit remettre plus tard son nom sur la liste des professeurs de Bologne, mais Clotilde Tambroni ne s'occupa plus que de sa vaste correspondance avec les savants de l'Europe. D'Ansse de Villoison disait : « Il y a en Europe trois hommes capables d'écrire « comme la Tambroui, et quinze au plus qui puissent la comprendre. » A sa mort, arrivée en 1817, son frère, héritier de ses travaux manuscrits, avait, dit-on, l'intention de les publier; la mort l'en ayant empêché, ses œuvres sont restées inédites. Il n'y a d'imprimé qu'un *Epithalame* grec, composé à l'occasion du mariage du président de l'académie *degli Inestricati*, quelque odes et un discours *Inaugurale per dottoramento (in chirurgia) della signora Maria delle Donne.* Elle était toujours voilée quand elle donnait ses leçons; mais la Biographie ne parle pas de cette particularité, pas plus que de l'inscription qui a été placée à l'*Archiginnasio* de Bologne pour conserver sa mémoire.

(*) Tambroni (Joseph) qui, sous l'Empire, fut chef de division au ministère des affaires étrangères à Paris, est mort à Rome en 1824 ou 25. Il appartenait, comme correspondant étranger, à l'Institut de France et à plusieurs académies italiennes.

prêter le serment civique à la nouvelle république. Mezzofanti, qui devait plus tard lui succéder dans cette chaire, cessa les fonctions qu'il remplissait lui-même à l'Université. Il refusa un serment qu'il regardait comme un parjure.

Il nous est difficile de préciser ici les dates; nous savons seulement qu'on fit au jeune professeur de vives instances. Un ami de sa famille voulut s'interposer entre le fidèle sujet de la papauté malheureuse et les dépositaires de l'autorité qui, sous le drapeau français, gouvernaient les légations. Il avait été convenu qu'un déjeûné accepté chez un personnage politique équivaudrait à une adhésion au nouveau régime, et serait considéré comme une prestation de serment; l'abbé Mezzofanti prévenu refusa comme indigne de sa loyauté cette transaction, qui aurait pu laisser croire à ses compatriotes qu'il désertait sa foi politique; il refusa avec énergie toutes les offres qui lui furent faites, et se montra peu intimidé par quelques menaces, dernier argument employé pour l'ébranler dans ses résolutions.

Ce fut après les grandes agitations de la fin du XVIIIe siècle, que Mezzofanti, vivant dans le calme et la retraite, se livra avec ardeur à l'étude des langues; il en embrassa un grand nombre, et sa mémoire s'enrichit alors de ces immenses trésors de linguistique qu'il ne cessa d'accroître et qui lui ont valu une renommée unique en Europe. Il s'occupa, à de rares intervalles, d'enseignement privé, et il ne se distraisit de ses études que

pour remplir les fonctions de chapelain au Collége d'Espagne (1) ; son zèle d'aumônier et son amour pour la science trouvèrent mille moyens de s'y exercer.

Les temps étaient devenus meilleurs ; en 1804, Mezzofanti fut nommé professeur de grec et de langues orientales à l'Université de Bologne. C'est là la seconde période de son enseignement public ; comme la première, elle remonte trop haut dans la vie du professeur, pour que nous ayions pu recueillir les faits particuliers qui devaient s'y rattacher : la mort a rendu muettes les bouches qui auraient pu s'ouvrir pour nous les apprendre, ou le temps a effacé des impressions qui ont dû échapper à nos recherches.

L'abbé Mezzofanti garda sa chaire jusqu'au 15 novembre 1808. A cette époque, les agitations du temps, les nouveaux orages qui fondaient sur l'Église et sur le Prince des pasteurs, et tout ce que ces nouvelles calamités devaient faire naître d'amertume et d'appréhension dans le cœur d'un prêtre, lui firent préférer une studieuse retraite à l'enseignement public, et il devint professeur émérite.

Après avoir suivi autant que nous l'avons pu l'ordre des dates dans l'exposé des faits biographiques de la

(1) Ce collége de nobles espagnols fut fondé au 14e siècle par le cardinal Albornoz. Il en est sorti des hommes distingués ; saint Ignace de Loyola y séjourna quelques temps ; c'est une des bonnes institutions de Bologne. (*Voy. Hist. de la littérature ital. de Tiraboschi*).



jeunesse de Mezzofanti, nous grouperons quelques autres faits, pris dans un autre ordre d'idées, qui serviront à le faire connaître.

A l'amour des lettres, notre vertueux prêtre joignait celui de la famille et du foyer domestique; il savait le charmer autant par les saillies de son esprit aimable que par les élans de son cœur; il faisait quelquefois au milieu des siens de profitables et solides lectures, qu'il accompagnait de judicieuses réflexions; il concentra toutes ses affections sur la famille de sa sœur, qu'il aima avec un dévoûment rare, et qui, mariée à M. Minarelli, jeune homme appartenant à une famille aisée et honorable de Bologne, eut plusieurs enfants que Mezzofanti chérit comme un père : il fut leur guide et leur premier maître. L'éducation de ses jeunes neveux était pour lui une délicieuse occupation de sa jeunesse; plusieurs moururent dans un âge peu avancé. Mme Minarelli conserva une seule fille et trois garçons; sur l'un d'eux se portèrent toutes ses espérances. Sous sa direction le jeune Minarelli devint un ecclésiastique vertueux et distingué par ses connaissances variées et par son amour pour les langues; sa fin prématurée, dont nous parlerons, fut un des plus grands chagrins qui contristèrent la pieuse vieillesse de Mezzofanti. Nous avons rappelé cette campagne des Autrichiens qui en 1799 fit cesser pour un temps la domination française à Bologne. Les événements de la guerre pouvaient amener les troupes

étrangères aux portes, de cette cité et une lutte dangereuse pouvait éclater. Cet amour de la famille, que Mezzofanti sut toujours allier aux vertus sacerdotales, lui suggéra une pensée de prévoyance et de dévoûment : il habitait à Bologne une vaste maison, dans un quartier situé au centre de la ville; il voulut que sa sœur et ses neveux vinssent se réunir à lui dans cette même maison, qu'il regardait comme moins exposée par sa position aux périls de la guerre, que celle où résidait sa famille, placée auprès des remparts de la cité.

Notre professeur était recherché à Bologne non seulement à cause de l'étendue variée de ses connaissances et de sa réputation bien méritée, mais encore à cause de la douceur de son commerce. Les premières familles de la ville auraient voulu lui confier leurs enfants; on a cité à Bologne quelques dames aussi distinguées par leur naissance et leurs qualités personnelles que par les dons de la fortune, auxquelles il avait donné des leçons de langue française. Nous trouvons dans les notes biographiques qui nous ont été transmises, que ce prêtre vertueux n'accepta jamais ce genre d'enseignement que sous le bon plaisir de ses Supérieurs ecclésiastiques. Au milieu de la facilité des rapports du monde italien, cette sage circonspection de l'abbé Mezzofanti annonçait assez sa prudente réserve et la conscience qu'il avait de la dignité sacerdotale, à laquelle on ne le vit jamais déroger. La haute société

de Bologne lui doit plus d'une vertueuse mère de famille qui, avec les dons de l'éducation et l'amour de la vertu, ont transmis à leurs enfants le goût de l'instruction (1).

De **1808** à **1812**, il n'avait cessé de s'occuper de ses études favorites; cette même année il accepta avec joie les fonctions de bibliothécaire-adjoint de la ville de Bologne; il se mettait ainsi en rapport avec les étrangers de distinction qui séjournaient dans cette cité. Ami des livres et de la science, il trouva de précieuses ressources littéraires dans cette bibliothèque, et, dans le concours des étrangers qui la visitaient, d'heureuses occasions pour se livrer à la pratique des langues vivantes.

Il travaillait avec assiduité dans une des salles de la bibliothèque, reculée et exposée au nord; il y contracta l'habitude de se roidir contre le froid. La contention d'esprit avec laquelle il se livrait à ses études, le rendait peu sensible à l'influence de la température. Dans ses vieux jours et dans la saison la plus froide, il fallait lui faire violence si on voulait lui faire accepter son *scaldino* pour réchauffer ses mains engourdies. Il se délassait de ses travaux en donnant, dans une dépendance de la bibliothèque, qu'il occupait pour ses usages privés, quelque leçons de faveur. L'enseignement eut toujours pour lui de véritables charmes. Au cou-

(1) Voy. *Giordani Oper.*, tom. VI, pag. 38.

chant de sa vie nous avons vu ce savant et illustre vieillard dans sa modeste demeure de la place Colonne : il aimait encore à disserter sur les langues, comme dans les jours de sa jeunesse, devant quelques étrangers d'élite ; sa docte conversation ressemblait à un enseignement, et chacun s'étonnait qu'il eût quelque chose à lui apprendre sur sa propre langue.

V.

ÉVÉNEMENTS POLITIQUES DE 1814, RETOUR DE PIE VII DANS SES ÉTATS ; IL DEMANDE QUE L'ABBÉ MEZZOFANTI LUI SOIT PRÉSENTÉ A SON PASSAGE A BOLOGNE, LE PAPE LUI OFFRE L'EMPLOI DE SECRÉTAIRE DE LA PROPAGANDE, QU'IL REFUSE. — NOUVELLES INSTANCES DU MINISTRE GONSALVI ET DES PRÉLATS JUSTINIANI ET FIESCHI : NOUVEAU REFUS. — MEZZOFANTI REPREND SA CHAIRE ; IL EST NOMMÉ BIBLIOTHÉCAIRE TITULAIRE DE LA VILLE DE BOLOGNE ; IL EXERCE QUELQUE TEMPS LES FONCTIONS DE CENSEUR. — ENTREVUE DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE ET DU GRAND DUC DE TOSCANE AVEC L'ABBÉ MEZZOFANTI. — IL PUBLIE L'ÉLOGE DE SON PROFESSEUR DE GREC, D'APONTE. — DÉTAILS PARTICULIERS SUR SON GENRE DE VIE : SON HEUREUX CARACTÈRE ; EMPLOI DE SON TEMPS. — DÉVOUEMENT POUR SES ÉLÈVES.

De 1812 à 1814, il s'écoula encore de bien douloureuses années pour l'Eglise ; mais l'heure du triomphe allait bientôt sonner, un long cri d'allégresse et de reconnaissance retentissait des Alpes aux Abruzzes. Cette main puissante qui tenait à Fontainebleau la papauté captive, lui rendait sa liberté. Pie VII traversait en triomphateur et en père la Ligurie, le duché de Modène, et arrivait à Bologne, la seconde ville des Etats Pontificaux.

La position élevée que l'abbé Mezzofanti occupait dans cette noble cité, sa fidélité à la papauté malheureuse et ses convictions politiques, sa renommée littéraire, cette auréole de vertu et de science qui ceignait son front, avaient rendu désireux de le voir et de le connaître, le Pontife de l'Eglise universelle. Pie VII, demanda que l'abbé Mezzofanti lui fût présenté; il daigna lui faire l'accueil le plus flatteur, et lui offrit l'honorable emploi de secrétaire au collége de la Propagande; mais le modeste bibliothécaire pria instamment le Pontife souverain d'agréer ses motifs de refus; il ne pouvait, disait-il, briser les liens qui l'attachaient à sa ville natale, à ses amis, à ses habitudes et à ses travaux; il obtint de Pie VII d'y rester fidèle. Mais le magnanime Pontife ménageait à la modestie du professeur bolonais une nouvelle victoire. Il chargea plus tard son habile ministre Gonsalvi de lui écrire pour l'appeler à Rome; Mezzofanti resta sourd à cette voix, et il demanda comme une nouvelle grâce de ne point abandonner Bologne. Nous ne devons pas cacher ici que la nomination de l'abbé Mezzofanti au collége de la Propagande devint presque une affaire diplomatique; le cardinal Gonsalvi luttait d'habileté, le polyglotte se retranchait toujours derrière son inexpugnable modestie. Le ministre ne pouvait s'avouer vaincu; il chargea Mgr Justiniani, délégué de la province, de triompher du refus de Mezzofanti; Mgr Fieschi, alors subdélégué, joignit ses efforts à ceux du prélat; mais ni l'un

ni l'autre ne purent vaincre sa résistance. Il y a dans l'atmosphère de cette noble cité de Bologne, qui emprunte sa dignité de la science qu'on y cultive, quelque chose qui sied bien au savoir ; on y trouve de grandes ressources littéraires, la compagnie d'hommes érudits, et le calme, si nécessaire aux esprits méditatifs, que les grandes capitales ne sauraient offrir. Les habitants de Bologne s'aiment entr'eux, ils aiment leur ville natale. On sait que Benoît XIV, un des fils les plus glorieux de l'antique Bononie, ne pouvait se décider à briser les liens qui l'attachaient à sa patrie, et qu'il ne renonça à son titre d'archevêque de Bologne que douze ans après son avénement au trône apostolique.

Ce fut après le rétablissement de l'autorité pontificale que notre professeur perdit son père âgé de quatre-vingt-deux ans. *Fu di umili natali, ma di aureo costume, et di molto intelleto* (1), a dit un poète biographe italien. Sa mère, d'une piété exemplaire, était morte trois ans avant.

Mezzofanti était sorti de cette studieuse solitude qu'il s'était créée, il n'avait plus de motifs pour refuser les honneurs de l'enseignement public. Le 18 avril 1814, il reprit sa chaire de langues orientales à l'Université de Bologne ; il en fut nommé Régent (2); et le 15 août de

(1) *Cantico di C. Marocco per la memoria del C. Mezzofanti*, Roma Brancadoro, 1849.

(2) On appele *Regente* ou *Rettore*, dans l'université de Bologne, celui des professeurs qui est chargé de veiller à l'observation des lois disciplinaires qui régissent l'université ; c'est le même titre et à peu près les mêmes fonctions que celles dévolues à nos Recteurs. Le cos-

la même année, il fut nommé bibliothécaire titulaire de la ville. Il succédait au Père Pompilio Pozzetti qui en avait jusqu'à la mort honorablement rempli les fonctions. Ce savant Religieux des écoles Pies fut un des littérateurs distingués de l'époque ; il avait été bibliothécaire du duc de Modène, et avait succédé à Tiraboschi, auteur de l'*Histoire de la littérature italienne*, ouvrage où l'on apprend tant de choses, et que Ginguené, dans celui que nous lui devons (1), n'a pas fait oublier. Son premier soin fut de former un catalogue raisonné, surtout des manuscrits et des livres en langue orientale ; il annota un manuscrit chinois, qui reproduisait le Nouveau - Testament, et se livra à divers travaux de bibliographie qui facilitèrent le classement soit des manuscrits, soit des livres anciens et modernes.

Mezzofanti entrait librement dans ce mouvement des esprits que le calme de la paix et l'assurance d'un avenir meilleur avait ramené en Italie. Les lettres reprenaient leurs anciens honneurs, et une impulsion nouvelle était donnée aux études ; la ville de Bologne participa à ces bienfaits ; sa bibliothèque vit ac-

tume de professeur consiste en une espèce de soutane noire, arrêtée au cou et ouverte par devant, à manches larges ; le chaperon et la barrette à *quatro pizzi* est leur signe distinctif. A la fin du 18e siècle leur traitement était des plus modiques, il s'élevait de 3 à 400 fr. par an, au rapport de Lalande ; il a été successivement augmenté ; si nos informations sont exactes, il varie maintenant, dans les diverses universités, de 300 à 500 écus romains (1624 fr. à 2700 fr.)

(1) *Hist. littéraire de l'Italie*, 10 vol. in-8°, Paris, 1824.

croître ses richesses; les fonds publics assignés par la cité à son entretien reçurent une destination éclairée; ce qui est bien connu à Bologne, c'est que le savant bibliothécaire qui en avait la direction suprême ajoutait quelquefois de ses propres deniers pour favoriser l'achat des livres dont le prix était élevé.

Il voulut que l'on trouvât dans cette bibliothèque les meilleurs Recueils consacrés aux lettres et aux sciences publiés en France et en Europe; il fit d'intelligents échanges et de précieuses acquisitions en livres, et il dota la bibliothèque de plusieurs beaux manuscrits; il voulut, en un mot, que cette collection de livres ne le cédât en rien à celles des grandes villes de la Péninsule italique.

Après la chute de l'empire français, et lorsque le Roi Murat revenait occuper le trône que les grandes puissances lui avaient conservé, ce prince en traversant Bologne voulut s'entretenir avec le célèbre polyglotte, et il lui offrit l'ordre royal des Deux-Siciles.

L'abbé Mezzofanti exerça pendant quelque temps, avec un sage discernement, et dans des vues de bien public, les fonctions de censeur et réviseur des livres. Pour s'éclairer lui-même, et ne pas égarer l'opinion, il se livrait à un examen sérieux des ouvrages qui lui étaient soumis; le livre était permis ou lacéré, mais ses jugements étaient respectés par tous. Il lui arrivait quelquefois d'avoir à constater des délits, dans l'exercice de ses fonctions, malgré les précautions que prenaient

ceux qui se livraient à ce genre de fraude; quelquefois aussi il achetait de ses deniers l'ouvrage prohibé, pour le retirer immédiatement du commerce. Il voulait allier la douceur à la sévérité, mais il se montra toujours pénétré des dangers des mauvaises lectures, et le jugement qu'il portait sur certains de nos écrivains religieux du XVIIe siècle, sans en excepter l'auteur des *Provinciales*, peut-être trop sévère, fait assez connaître la rigidité de ses principes en matière de lecture.

En 1819, le modeste savant reçut un précieux témoignage de l'estime qu'il inspirait; l'Empereur d'Autriche, pendant son court séjour à Bologne, voulut s'entretenir avec le célèbre linguiste; ce dernier lui fut présenté : le monarque était entouré des hauts dignitaires de sa cour et d'officiers supérieurs parlant les diverses langues et les dialectes des peuples qui composaient son vaste empire; l'abbé Mezzofanti devint l'objet de l'attention de tous; entouré d'égards, interrogé successivement par chacun d'eux, il répondit avec une rare présence d'esprit et une grande pureté de langage. L'admiration qu'il excita, et à laquelle il se déroba bientôt, ne put être comparée qu'au témoignage flatteur de bienveillance qu'il reçut du Prince Autrichien. L'Empereur voulut l'attirer dans ses états, et lui offrit à Vienne une noble existence; il refusa avec une respectueuse courtoisie ces offres avantageuses.

Le grand Duc de Toscane lui fit personnellement les

plus vives instances pour le fixer à Florence, qui serait devenue pour lui une seconde patrie. C'est à grand peine que ce prince ami des lettres put l'engager à accepter la décoration de l'ordre de S[t] Joseph, dont il devint grand-Croix à sa promotion au Cardinalat.

Ce fut dans le courant de cette même année **1819**, qu'il publia l'Eloge de son respectable et habile professeur le Père Emmanuel d'Aponte; seule production avouée par lui et qui nous reste. On trouve cet Eloge dans les *Opuscules littéraires de Bologne.*

La Providence réservait d'heureuses années à l'abbé Mezzofanti; sa vie d'homme de lettres s'écoulait paisible et tranquille au milieu des témoignagnes de l'estime publique; il était entouré d'amis fidèles et de compatriotes dévoués qui voyaient en lui une des gloires de Bologne; il était recherché des savants étrangers, et admiré de tous. Sa vie était méthodiquement régulière; on le voyait passer successivement de son oratoire à sa chaire de professeur, de son fauteuil de bibliothécaire à son cabinet d'étude. Comme tous les hommes fortement occupés, il trouvait un délassement en quittant un genre d'occupation pour un autre; sa frugalité était devenue proverbiale; il était indifférent aux mets qu'on lui servait; ce qu'il recherchait surtout, à table, c'était le plaisir de la conversation; la sienne, au sein de l'amitié, était des plus aimables et des plus gaies, semée de traits piquants. Sa position lui imposait des devoirs de convenance et de politesse auxquels il ne manqua jamais. Les jours

où il s'appartenait exclusivement à lui-même, il étudiait quatorze ou quinze heures sans discontinuer. Il dormait peu. On citait ses reparties heureuses et ses railleries spirituelles; cet esprit sérieux descendait quelquefois jusqu'aux plaisanteries bouffounes des *Buratini* (1), et sans sortir jamais des bornes des plus strictes convenances, il provoquait des rires inextinguibles. Au plus fort de ses études de linguistique moderne, il cédait à un penchant habituel de préoccupation, résultat de l'application soutenue de son esprit à l'objet exclusif de ses méditations; comme on le verra dans la troisième partie de cet Écrit ou nous nous livrons à un examen plus approfondi des rares facultés du savant professeur.

Notre polyglotte excitait bien des fois, à Bologne, comme il le fit plus tard à Rome, la surprise des étrangers qui l'entendaient parler leur propre langue; alors que Mezzofanti leur était inconnu, ils le croyaient un de leurs compatriotes; Protée aux mille formes de langage, il pouvait, s'il l'avait voulu, dresser des piéges à leur bonne foi. Il donnait lieu, sans le chercher, à de singulières méprises. Il avait reconnu que l'erreur était d'autant moins facile qu'il s'adressait à de jeunes enfants; il faisait naître le doute dans ces imaginations vierges, alors que pour les personnes d'un âge mûr, l'illusion était complète et l'erreur presque impossible à découvrir. Ne

(1) Spectacle populaire fort divertissant, à Rome, où des marionnettes, dirigées avec une grande adresse, rendent, à travers force lazzi et de piquantes épigrammes, les mœurs et les travers de l'époque.

peut-on pas en conclure que l'organe de l'ouie, doué de tant de délicatesse dans le jeune âge, est meilleur juge pour apprécier la nature des sons et la prononciation des idiomes, qu'une connaissance plus approfondie des règles de ces langues et l'habitude de les parler?

A part les richesses littéraires que Mezzofanti trouvait dans la bibliothèque de Bologne, il s'était formé pour son propre usage une bibliothèque privée composée seulement des premiers chefs-d'œuvre de l'antiquité et des littératures modernes; pour lui c'était tout comme s'ils avaient été écrits dans le même idiome; aussi le savant linguiste n'observait-il dans le classement de ses livres que le mérite qu'il attribuait à leurs auteurs: après Homère il avait placé le Dante, comme aussi grand peintre que le poète grec. Nos auteurs français se trouvaient à côté des écrivains étrangers, dans l'ordre de mérite qu'il leur avait assigné; il y avait dans sa bibliothèque une progression décroissante dans laquelle on n'atteignait jamais le dernier terme. Il accrut successivement cette bibliothèque, qui devint plus tard, à Rome, une des collections bibliographiques les plus curieuses de cette ville. Nous aurons occasion d'en entretenir nos lecteurs.

L'abbé Mezzofanti faisait revivre dans la ville de Bologne les souvenirs de ces doctes entretiens et de ces promenades académiques dont les philosophes d'Athène donnèrent autrefois l'exemple. Entouré de quelqnes disciples dévoués qui se disputaient l'hon-

neur de l'accompagner, il se rendait de bonne heure à l'église de S[te] Pétrone pour y célébrer les saints mystères; mais il était convenu qu'en se rendant dans la maison de Dieu, on ne devait s'entretenir que de sujets pieux; il était permis de le faire en langue étrangère; ce n'était qu'en revenant à la bibliothèque que la consigne était levée. Alors s'engageaient des conversations pleines d'intérêt sur les auteurs profanes de l'antiquité, qui étaient on ne peut plus profitables aux élèves, à cause de la facilité qu'ils avaient d'émettre leurs doutes et d'interroger leur habile maître.

VI.

L'ABBÉ MEZZOFANTI RECHERCHE LES ÉTRANGERS POUR SUPPLÉER A L'INSUFFISANCE DES LIVRES; IL APPREND LE SUÉDOIS, L'ARMÉNIEN, LE COPHTE. — SON ADMIRATION POUR LA LANGUE HÉBRAÏQUE; SON AMOUR POUR LE GREC, SA FACILITÉ POUR L'EXPLIQUER. — ENSEIGNEMENT DE MEZZOFANTI; PROFESSEURS DISTINGUÉS DE BOLOGNE. — CONSEILS A SES ÉLÈVES.

Dans ses études et dans sa carrière de professeur, Mezzofanti dut beaucoup à son heureuse organisation, moins peut-être aux ressources dont il put disposer, telles que grammaires, lexiques, dictionnaires et généralement les divers ouvrages publiés, soit en Italie, soit en France, en Angleterre, en Allemagne, sur la théorie et le mécanisme des langues, dont sa bibliothèque particulière s'est trouvée pourvue.

Ces ressources, quelque précieuses et multipliées

qu'elles fussent, étaient souvent insuffisantes; nous l'entendrons raconter lui-même avec quel soin il allait à la découverte des étrangers qui venaient visiter Bologne, surtout s'ils parlaient une langue dont les règles indéterminées étaient plutôt le résultat de l'usage ou d'une ancienne tradition, que celui d'une théorie invariable. Plus tard les plus distingués d'entre eux recherchèrent l'occasion de le voir et de l'entendre.

Les Bolonais se rappellent encore que lorsque le neveu du célèbre médecin Uttini arriva dans leur cité du fond de la Suède, non seulement il ignorait la langue Italienne, mais encore nul ne paraissait moins propre que lui à la parler; il se trouvait privé de toute espèce de rapports avec ses nouveaux compatriotes. La renommée du linguiste lui avait fait espérer de trouver en lui un maître habile; par malheur Mezzofanti lui-même ne connaissait pas le Suédois; quelques livres que lui remit l'étranger, et quelques semaines, suffirent pour lui en donner une parfaite connaissance.

En 1818, un arménien distingué vint à Bologne; il fut présenté à Mezzofanti. Il s'établit entr'eux un échange de bons procédés que ce dernier fit tourner à son avantage. Ses progrès dans la langue arménienne furent rapides, et lui-même enseigna l'italien au noble étranger.

Guidé par les conseils éclairés du Père Mingarelli, chanoine de Saint-Sauveur, il avait étudié la langue cophte et ses trois dialectes, pour l'intelligence desquels il trouva plus tard de précieuses ressources, soit dans les

manuscrits du Vatican, soit dans les travaux de Champollion. Mais dès la fin de l'année 1819, il avait fait d'incroyables efforts de mémoire, il l'avouait lui-même, et il lui semblait s'apercevoir que si cette admirable faculté de conception dont la nature l'avait doué était dans toute sa plénitude, celle de retenir et de classer les mots semblait quelquefois au moins s'amoindrir. C'est de cette même année que date aussi l'affaiblissement de sa vue. Il convenait qu'entre toutes ses études de linguistique, celle de l'hébreu avait, sans doute par la forme de ses caractères ou les éditions défectueuses et mal imprimées dans lesquelles il l'avait étudié, singulièrement fatigué ses yeux. Il avait alors quarante-six ans.

Notre professeur bolonais avait pour la langue hébraïque une admiration mêlée de respect; dans son enseignement, il suppléait au défaut de bons ouvrages élémentaires par la clarté et la solidité de ses explications, et dans tous ses cours il aidait des ressources de son esprit et de la fécondité de ses méthodes les intelligences les plus attardées. Il faisait suivre la grammaire de Pagninus, quoiqu'elle laisse à désirer sur les monosyllabes et les conjonctions, qui n'ont été bien étudiées que par l'Anglais Samuel Lee (1), habile professeur dans les langues sémitiques à l'université de Cambridge.

(1) *A Gramm. of the hebrew language by the Rev. S. Lee.*

Il préférait le système Massorétique (1), comme plus profitable aux élèves par l'explication des changements de voyelles. Le sublime langage d'Isaïe le ravissait, son âme s'élevait jusqu'à la hauteur du génie prophétique, et il ravissait à son tour ceux qui pouvaient le suivre dans les régions élevées de la plus haute poésie des langues humaines. « Quand on comprend bien Isaïe, disait-il, les autres prophètes et les livres de l'Ancien Testament n'offrent pas de grandes difficultés. » La philologie sacrée conservera l'imposant jugement porté par Mezzofanti sur la belle bible hébraïque, parchemin vélin in-4°, du commencement du XIIIᵉ siècle, précieusement conservée dans la ville d'Imola, et à laquelle il rendit son ancienne importance bibliographique.

C'était une de ses habitudes les plus pieuses et les plus douces que de relire, commenter et approfondir, chaque année, pendant l'octave de l'Assomption de la Sᵗᵉ Vierge, l'admirable *Cantique des Cantiques*. Il y découvrait toujours quelques beautés nouvelles, il comparait les divers textes et les différentes traductions à l'ancienne

(1) On appelle Massorétique les points-voyelles placés au-dessus, et au-dessous des consonnes, lettres seules véritables de l'alphabet hébreu, et inventés, au IXᵉ ou Xᵉ, ou peut-être même au XIᵉ siècle, par des Rabbins appelés Massorètes, à l'effet de fixer et de perpétuer la prononciation de la langue hébraïque.

Le système des points-voyelles, assez généralement adopté, trouva de savants contradicteurs; l'un des plus ardents fut Masclef, qui adopta un système opposé, auquel s'attacha son nom. La querelle entre les champions des deux systèmes n'est pas encore finie.



version grecque, il signalait les beautés littéraires de ce *Cantique* par excellence, type original et plein de suavité de cette poésie pastorale si pure et si naïve des livres hébraïques; il nourrissait sa piété en méditant ces admirables Commentaires écrits avec le cœur et tracés avec la main de S[t] Thomas d'Aquin: on sait que les pages du saint Docteur écrites sur le *Cantique des Cantiques* furent comme son testament laissé à l'Église, et comme le dernier chant du cygne angélique. Mezzofanti déclarait, à l'exemple de Bossuet, que la lecture de cet admirable chant mystique de Salomon ne lui avait jamais suggéré la moindre pensée profane; mais il convenait aussi que ces fleurs mystiques de l'Orient répandues à pleines mains dans cette inimitable poésie, ne devaient être cueillies que par des mains pures.

C'était encore une autre de ses habitudes que de relire quelques pages des ouvrages de S[te] Thérèse, aux approches des grandes fêtes. Il avouait que la connaissance de plusieurs langues de l'Europe avait été pour lui comme un jeu, entre autres celle de la belle langue Espagnole, et il répétait que si les anges parlaient, ils n'avaient d'autre langue que le noble idiome Castillan, dans lequel la célèbre réformatrice du Carmel avait retracé ses sublimes révélations.

Les secours si multipliés mis à la disposition des maîtres et des élèves pour apprendre et enseigner la langue d'Homère, rendaient plus facile la tâche que s'imposait Mezzofanti d'enseigner cette langue; il avait

une collection complète de toutes les grammaires, dictionnaires, lexiques publiés dans cet idiome, et les ouvrages des commentateurs appartenant aux diverses nations, qui ont exercé leur critique sur cette langue.

A son enseignement élémentaire succédaient, dans ses leçons publiques, des dissertations pleines d'intérêt sur les livres d'Homère; c'était pour lui comme un amusement que d'ouvrir les immortels poèmes de l'Iliade et de l'Odyssée, et d'en traduire les passages les plus difficiles dans la plupart des langues qu'il parlait; les beautés de la langue grecque lui étaient si bien connues, qu'il les faisait passer sans aucun effort d'esprit dans tous les idiomes, et même dans le dialecte Bolonais. Il étudiait lui-même plus volontiers les auteurs Grecs dans les éditions germaniques, et il s'appliquait à montrer dans son propre enseignement toutes les découvertes des linguistes Allemands. L'on remarquait dans ses leçons, que son langage n'était jamais plus harmonieux, ses aperçus plus ingénieux et plus délicats, ses opinions plus neuves et plus séduisantes, que lorsqu'il s'écartait des routes battues et qu'il se livrait à ses propres inspirations sur cette langue grecque qui était si mélodieuse dans sa bouche. Il mérita le nom d'*Abeille attique*, donné à Urbain VIII.

Les événements politiques avaient amené à Bologne de jeunes Helènes, il apprit d'eux la prononciation du grec moderne, qu'il déclarait ne pouvoir jamais devenir une langue classique et spéciale, à cause de ses trop

nombreuses analogies avec le grec ancien qui restera toujours, à l'égard du dialecte moderne, ce qu'est la langue de Cicéron et de Virgile à côté du latin du moyen âge. A Bologne, comme à Rome, les révolutions vinrent à son aide: des prêtres espagnols réfugiés, qui avaient exercé le saint ministère dans la Biscaye, lui apprirent les éléments de la langue Basque, dans laquelle il se perfectionna à Rome avec le concours d'autres ecclésiastiques appartenant à la même nation, qu'une autre révolution condamnait à l'exil. Parmi les secours inattendus qu'il trouva dans ses compatriotes, on cite à Bologne le professeur Rosario, surnommé *il chirurgo mauro*, avec lequel il étudia la langue Birmane. On cite aussi une famille géorgienne qui vint s'y établir pour quelque temps, et qui lui fut utile pour l'intelligence des dialectes du Caucase. Ainsi il ne négligeait aucune des circonstances qui se présentaient à lui, et qui pouvaient accroître ses richesses de linguistique.

L'intelligence exercée du professeur, servie par une vaste mémoire, explique la supériorité de son enseignement universitaire, à laquelle ses collègues rendaient hommage: Bologne s'honorait alors de maîtres habiles. Valeriani, Tomassini, Orioli et Schiassi se montraient dignes de recueillir l'héritage que leur avaient laissé Galvani, Monti, Zanotti, et la célèbre Clotilde Tambroni. Dans ses leçons, dans les réunions scientifiques, dans les thèses publiques, chacun admirait cette abondance de doctrine, cette argumentation profonde et sub-

tile, cette facilité d'exposition qui lui faisait élucider les questions les plus ardues et les plus complexes. Cette admirable facilité, et son esprit de méthode, rendirent son enseignement accessible aux plus humbles intelligences; à côté du linguiste, on retrouvait le savant exercé, riche de son expérience et de son zèle pour les progrès de la science.

Mezzofanti donnait à ses élèves et à ses auditeurs les conseils qu'il avait lui-même mis en pratique dans les premières années de ses travaux. Il avait reconnu que la première, et une des plus essentielles dispositions pour se livrer avec fruit à l'étude des langues, était une parfaite quiétude d'esprit et le calme du cœur. Aussi prescrivait-il avant tout, l'amour et la pratique de la sagesse et l'observation des préceptes de la religion, comme des moyens sûrs pour se livrer avec succès à l'étude et parvenir à la connaissance des langues; il répétait que la piété, qui est utile à toute chose, était une condition qui ouvrait les voies de la science et qui en dominant l'esprit semblait accroître, par une direction unique, la faculté de compréhension, et reculer les bornes de la mémoire.

4

VII.

MEZZOFANTI FAIT QUELQUES VOYAGES EN ITALIE, IL SE REND A MODÈNE POUR Y ENTENDRE PSALMODIER L'HÉBREU. — HOMMES DE MÉRITE QUI L'ONT EU POUR MAITRE, ENTR'AUTRES LE CÉLÈBRE ROSELLINI, ET LE P. CAVEDONI, PRÉFET DES ANTIQUITÉS A MODÈNE : RÉCIT DE CE DERNIER ; SES RAPPORTS AVEC LE LINGUISTE : MÉMOIRE SUR LA LANGUE DES SEPT COMMUNES, PAR MEZZOFANTI : TRAVAUX DE L'ANTIQUAIRE DE MODÈNE ; DISTIQUE GREC DE MEZZOFANTI ; SUITE DE SES RAPPORTS AVEC LE P. CAVEDONI.

Des travaux assidus, de longues journées d'études, terminées par de laborieuses veilles, qui se prolongeaient bien avant dans la nuit, commencèrent à altérer la santé du savant linguiste; il fut obligé pendant six mois de suspendre ses études particulières et son enseignement public. Il lui fut permis, comme délassement, de se livrer à quelques études de botanique; il fallait d'ailleurs un aliment à cet esprit actif et exercé auquel l'oisiveté eût été insupportable. Le professeur herborisait dans les environs de Bologne, il étudiait au jardin des plantes de cette cité : l'aspect de la campagne, celui des fleurs et de la verdure des prairies, reposait agréablement son esprit et ses yeux affaiblis.

Mezzofanti fit quelques rares voyages en Italie, un motif de curiosité à propos de la langue hébraïque, l'appela à Modène en 1820 : il voulut conférer avec les Israélites instruits et les Rabbins sur les difficultés de leur langue, et s'assurer par lui-même de l'effet produit dans les synagogues par le chant hébraïque, ou la psal-

modie des psaumes. Il visita Pise, Livourne, et voulut aller saluer, à Mantoue, le berceau de Virgile. Il avait précédemment visité Rome; ce sont là les seuls voyages qu'ait faits notre professeur. Citoyen de l'Europe et du monde entier, dont il a connu ou parlé un grand nombre de langues, il n'a visité que quelques villes de cette péninsule italique, où il naquit et d'où il ne sortit jamais.

Parmi les hommes de mérite qui ont eu Mezzofanti pour maître, nons citerons son respectable neveu, le prélat Minarelli; l'honorable bibliothécaire actuel de Bologne, le Dr Liberio Veggetti, qui succéda à son illustre maître; le chevalier Angellini, auteur d'une traduction italienne de Sophocle estimée à bon droit, et le célèbre Rosellini (1), à qui il apprit l'hébreu. A son retour d'Égypte, l'illustre voyageur se rendit à Rome pour offrir ses hommages à son ancien professeur. Il reconnaissait lui devoir d'excellents conseils qu'il avait mis à profit. Dans ses études et dans ses recherches sur les anciens monuments de l'Egypte et de la Nubie, le maître avait imposé au disciple, comme une obligation sacrée, le plus grand respect pour

(1) Hippolyte Rosellini, savant distingué, né à Pise, où il professa les langues orientales et l'archéologie. De concert avec Champollion, il a publié les *Monuments d'Egypte et de Nubie* à son retour de son expédition scientifique, en 1828. Rosellini est une des gloires de l'université de Pise, et une des célébrités scientifiques de la péninsule. On sait les nobles encouragements qu'il trouva dans la générosité du grand duc de Toscane. Ce savant mourut dans sa ville natale en 1843.

les traditions religieuses; il lui avait recommandé de visiter les Saints Lieux, et n'avait rien négligé pour intéresser sa foi de chrétien et sa curiosité de savant à ce pélerinage, que Rosellini ne put entreprendre et que son ancien professeur aurait voulu faire tourner au profit de la religion et de la science. Lorsque la mort enleva prématurément l'émule de Champollion, Mezzofanti regretta vivement le professeur habile et le voyageur célèbre qui avait fait honneur à son pays et au maître qui l'avait initié aux éléments de la langue hébraïque et lui en avait dévoilé toutes les beautés.

Nous assignerons dans ces souvenirs un rang particulier au plus digne des élèves du célèbre polyglotte, au savant Père Cavedoni, *préfet des antiquités et du médailler de Modène.* Ecoutons-le nous parler de celui dont la mémoire lui est chère, qu'il nomme encore *ottimo et esimio Maestro,* et dont il suivit les cours de l'année 1816 jusqu'à la fin de 1821. « Un jour, dit-il, il me conduisit à l'Institut pontifical de Bologne, où il me ménagea une agréable surprise en lisant un intéressant mémoire *sur la Langue des Sept Communes.* Ce mémoire, où le polyglotte s'était livré à des recherches sur ce dialecte, mais où il n'émettait aucune opinion décisive, n'est point resté aux archives de l'Institut bolonais (1). Un autre jour, c'était

(1) Nous n'avons pu retrouver à Bologne le moindre vestige de ce mémoire, dont le procès-verbal de la séance académique fait mention.

On sait à combien d'opinions diverses a donné lieu l'origine des *Sette Comuni* du Vicentin; quoique Mezzofanti ne parût point résoudre la

dans les premiers mois de l'année **1819**, je plaçai sous ses yeux le texte hébraïque de l'Ancien-Testament, et le texte grec du nouveau ; il confronta les versions des anciens textes avec les versions orientales éditées par les sociétés bibliques. Il se livra aux plus judicieuses remarques, et versa sur les pages de nos saints livres altérés par l'erreur les flots de son érudition. Notre conversation s'engagea, dans une autre circonstance, continue le savant Père Cavedoni, sur la philosophie des langues et sur la grammaire générale ; Mezzofanti m'avoua qu'il était l'auteur d'un mémoire étendu sur ces études de linguistique ; par une excessive délicatesse (*soverchia delicatezza*), ce mémoire avait été jeté au feu. Le polyglotte disait qu'il n'avait pas le temps d'étudier pour lui, de parler pour les autres, et d'écrire pour tous. Il avouait qu'un trop long travail de cabinet, la plume à la main, nuisait à sa santé... » (*lo stare per scrivere troppo lontano à tavolina pregiudiceva di molto alla salute.*)

Mezzofanti s'était occupé de recherches critiques et philosophiques sur les textes comparés des divines

question, pendante depuis le XV[e] siècle, il était intéressant de connaître celle des opinions émises qui lui paraissait la plus probable. Les uns ont voulu voir dans les populations montagnardes qui peuplent les *Sette Comuni*, et qui parlent un dialecte particulier, des descendants des Cimbres et des Teutons, d'autres, plus dans le vrai sans doute, n'y ont vu qu'un mélange d'allemands de diverses races. (Voy. *Memorie istoriche de Sette Comuni Vicentini*, ab. Augustino dal Pozzo, in-8°, Vicence, 1820. — *Annales des voyages*, t. VIII. — *Voyages hist. et lit. en Italie*, par Valery, tom. I)

écritures, il manifesta au P. Cavedoni l'intention qu'il avait d'adresser ce travail à la congrégation *de Propaganda fide ;* ce mémoire devrait donc se retrouver dans quelques-unes des archives sacrées de Rome. Il s'était livré encore à des recherches sur les langues sémitiques, et avait lu, soit à l'institut de Bologne, soit à l'université, plusieurs mémoires sur ces langues. Telle est l'opinion du savant professeur d'hébreu à la Sapience (1). Ces mémoires n'ont point vu le jour. Parmi les Écrits laissés par le polyglotte, ou restés inachevés, qui nous ont été indiqués, nous trouvons encore un *Calendrier mexicain* avec des planches coloriées de la main de sa nièce, Mlle Anna Minarelli, et accompagné d'une dissertation sur les antiquités américaines, que l'auteur ne voulut point publier. Le lecteur verra enfin, dans la troisième partie de cet *Esquisse historique*, que Mezzofanti avait composé un *Mémoire sur les signes comparatifs* des langues parlées par les trois races primitives, qui n'a point été retrouvé.

Il est aisé de comprendre les rapports qui dûrent s'établir entre le linguiste de Bologne et le numismate de Modène ; Mezzofanti voyait dans le Père Cavedoni un de ses disciples de prédilection, auquel devait l'attacher le double lien de l'intelligence et du cœur. L'é-

(1) Nous devons un témoignage particulier à ce savant professeur, Abbate Vincenzi, versé dans les langues orientales, et *Scrittore* de la Vaticane ; il est auteur de plusieurs mémoires pleins d'intérêt sur les rapports des Hébreux avec l'Empire romain, ainsi que sur leurs pratiques religieuses ; son enseignement paraît justement estimé.

lève cultiva avec un égal succès et les sciences religieuses et le vaste champ de l'archéologie; et le maître lui adressa un distique grec que nous rapporterons bientôt; disons auparavant à quelle occasion.

Le Père Cavedoni a été un des trois savants désignés par le Duc de Modène pour classer dans le vaste portique de la maison de charité de sa capitale, les antiquités de toute espèce trouvées à Modène et dans les environs, et qui assurent à cette cité le noble héritage de l'opulente Mutina célébrée par Ovide et Cicéron (1). Cavedoni, après avoir classé ces divers objets, tels que colonnes, piédestaux, autels votifs, sarcophages, et surtout les 45 inscriptions fort remarquables gravées sur le marbre, publia un savant mémoire, pour expliquer, classer et commenter les inscriptions et décrire les antiquités de Modène. Dans ce mémoire, où l'auteur fait preuve d'une rare érudition, il redressa les erreurs de plusieurs savants dont la sagacité s'était exercée sur ces marbres, entr'autres de Gruter, Montfaucon et Visconti. Les savants applaudirent aux recherches de Cavedoni, aux explications qu'il donna, et aux vives lumières qu'il répandit sur ces précieux monuments de l'antiquité. De tout côté des pièces de vers lui furent adressées, il fut fêté à Modène; Bologne la savante le complimenta, et l'habile polyglotte lui adressa un Distique grec qu'il écrivit au milieu

(1) Voy. *Pomponius Mela Ch. III. liv. 2.*

d'une société d'amis, et que les *Mémoires de la Religion*, publiés à Modène, nous ont conservé (1).

Nous devancerons ici les temps pour compléter ce que nous avons à dire sur les rapports de Mezzofanti avec son digne élève, en faisant connaître les motifs qui avaient rendu plus rares les relations établies entre le polyglotte et l'antiquaire de Modène. Lorsque ce dernier publia en 1838 son ouvrage intitulé SPICILEGIO NUMISMATICO, il crut qu'il était de son devoir de le dédier à l'illustre Cardinal dont il était le disciple fidèle. Connaissant sa profonde modestie, le Père Cavedoni ne lui avait pas caché qu'il prendrait son silence pour une marque d'acceptation; Mezzofanti ne répondit pas, et l'ouvrage parut avec la dédicace cardinalice. Sa profonde modestie en fut blessée, l'Eminence en témoigna avec douceur son mécontentement, et de 1838 jusqu'à l'époque de sa mort c'est à peine s'il écrivit trois ou quatre fois au Père Cavedoni.

(1) Nous reproduisons ici ce distique, ainsi que la traduction latine due à Michel Ferrucci.

ΕΊΣ ΚΑΙΛΕΣΊΝΟΝ ΚΑΥΕΔΌΝΊΟΝ

Μνήματα τών παλαι ανθρώπων σοφὸς όσσ' ἀναφαίνεις
Ε'κ χρόνος ού πέρθει. σοί δε κλέος θαλέθει.

CELESTINO CAVEDONIO.

Omnia quæ prudens aperis monumenta priorum,
Ævo intacta manent : hinc tibi fama viget.

(*Mem. di Religione* Modena, *anno* 1829.)

VIII.

CÉLÉBRITÉS ATTIRÉES A BOLOGNE PAR LA RÉPUTATION DU POLYGLOTTE : LE BARON DE ZACH ; LORD BYRON, OPINION DU POÈTE ET DE PLUSIEURS AUTEURS SUR MEZZOFANTI. — EXTRAIT DE L'OUVRAGE DE MELLINI. — ACADÉMIE DES PHILOPIERI.

Parmi les célébrités attirées à Bologne pour admirer le linguiste, nous remarquerons le baron de Zach et ses compagnons de voyage. Les rapports passagers de ce célèbre astronome sont cités comme un exemple de cette merveilleuse variété de langage, et des difficultés de linguistique avec lesquelles se jouait Mezzofanti. L'illustre Astronome rapporte que traversant la ville de Bologne pour aller observer à Genève l'éclipse annulaire du soleil, il eut dans la première de ces deux cités plusieurs entretiens avec le savant linguiste, il l'entendit parler anglais avec le capitaine Smith, russe avec le Prince Volkonski; lui-même lui parlait anglais, saxon et autrichien. Frappé d'admiration, le baron de Zach jeta dans la conversation quelques phrases valaques : c'était un vrai défi proposé au polyglotte Bolonais, qui aussitôt releva le gant, et continua la conversation en langue valaque; les interlocuteurs étaient dans l'étonnement. Le savant astronome s'avoua vaincu, car il ne savait de cet idiome que les quelques mots qu'il venait d'adresser à Mezzofanti: « J'allais observer une merveille dans le ciel, dit le noble étranger, et la terre me fournit un phénomène non moins admirable sur

la terre, dans la personne du savant professeur de Bologne (1). »

A côté de l'astronome il faut placer un poète d'une grande célébrité, et qui a laissé dans ses écrits la preuve de l'admiration que lui avait inspirée le docte professeur.

Lord Byron promena en Italie de 1816 à 1824 ses étranges habitudes, ses fougueuses passions et sa renommée de grand poète : Milan, Venise, Bologne, Rome, Pise, Ravenne avaient tour-à-tour reçu le chantre de *Child-Harold;* et ses historiens ont déroulé à nos yeux les pages entières de sa vie de jeune homme, sans nous en rien dérober ; nous y contemplons le génie s'élevant aux plus sublimes conceptions, descendant au plus profond abaissement moral, et touchant à la dégradation la plus complète qu'il soit possible à l'homme d'atteindre.

Le poète fit plusieurs voyages à Bologne, de 1820 à 1824, tantôt pour se rendre à Rome, tantôt pour ajouter un récit de plus à ses aventures. L'écrivain de génie avait quelques titres à être reçu par le célèbre polyglotte, qui vit en lui un homme égaré; ses troubles, ses infortunes, et ses remords peut-être, ne dûrent pas échapper à l'observateur judicieux, qui sut deviner à travers la violence des passions, ce qu'il y avait de généreux et d'élevé dans son âme; nous croyons que Byron inspira de l'intérêt à l'habile lin-

(1) *Correspond. Astronom. année* 1824.

guiste, mais ce ne fut pas sans des réserves; et on dirait que les biographes du poète ont jeté comme un voile sur les relations passagères de Mezzofanti et de Byron : ils les mentionnent à peine, ils ne nous ont fourni aucun détail particulier, nous n'avons pu nous-même être mieux renseigné ni à Bologne, ni à Rome.

On trouve, dans les *Pensées détachées* de lord Byron, publiées à la fin de ses mémoires, pensées si vraies, si naturelles, si touchantes, les traits suivants sur l'abbé Mezzofanti : « Je ne me rappelle pas un seul des littérateurs étrangers que j'eusse souhaité revoir, excepté peut-être Mezzofanti, qui est un prodige de langage, Briarée des parties du discours, polyglotte ambulant, qui aurait dû vivre au temps de la tour de Babel, comme interprète universel; véritable merveille, et sans prétentions, encore! Je l'ai tâté sur toutes les langues desquelles je savais seulement un juron ou adjuration des dieux contre postillons, sauvages, forbans, bateliers, matelots, pilotes, gondoliers, muletiers, conducteurs de chameaux, vetturini, maîtres de poste, chevaux de poste, maisons de poste, toute chose de poste! et pardieu! il m'a confondu dans mon propre idiome (1). »

L'auteur de *Don Juan* ne pouvait, ce semble, exprimer en d'autres termes son opinion sur le prêtre bolonais auquel il lui était difficile de refuser son ad-

(1) Voy. *Viaggi in Italia e nella Grecia*, Milano, 1833. — *Voyages hist et littér. en Italie, par Valery*, Tom. II.

miration. Nous aurons occasion de parler encore à nos lecteurs du grand poète de l'Angleterre, lorsque l'ordre des faits nous conduira à les entretenir du souvenir qu'avait conservé de lui le polyglotte de Bologne.

Un écrivain distingué que nos lecteurs connaissent peut-être, et dont les jugements en matière de littérature sont irréprochables, mais dont les appréciations religieuses sont quelquefois peu orthodoxes, a écrit les lignes suivantes sur notre professeur :

« Le bibliothécaire de l'université de Bologne, est M. l'abbé Mezzofanti, célèbre en Europe par sa vaste connaissance des langues; il en sait, y compris les dialectes, jusqu'à trente-deux : c'est dix de plus que n'en parlait Mithridate, avec lequel cet ecclésiastique, plein de douceur et de modestie, a du reste fort peu de rapports. Une telle érudition tient véritablement du prodige, car M. Mezzofanti n'est jamais sorti de Bologne; philologue, orientaliste distingué, il entend même divers patois; c'est un apôtre pour le don des langues comme pour la piété. » (1)

Ce serait étendre outre mesure notre récit que de rapporter ici les opinions diverses émises par les écrivains étrangers sur le professeur linguiste (2); ce que

(1) Ces lignes contiennent quelques inexactitudes que nos lecteurs pourront corriger.
(Voy. *Voyag. litt. et hist. en Italie*, par M. Valéry, Tom. 2.)

(2) Voyez, entr'autres recueils français, le journal *le Voleur*, 10 juin 1836. — *Bibliothèque universelle*, juin 1835. — *Toscane et Rome*, par M. Poujoulat, etc.

nous avons dit suffira sans doute. Ajoutons cependant, qu'en Allemagne, auprès des savants de cette nation dont quelques-uns l'avaient vu à Bologne, l'abbé Mezzofanti jouissait de la plus haute estime; le polyglotte devait être particulièrement admiré sur cette terre classique de la philologie; nous trouvons dans les notes qui nous ont été transmises qu'un mot composé a été créé pour lui; il restera dans la langue comme un monument de son érudition linguistique; les savants allemands l'avaient surnommé SPRACHENBANDIGER; on traduisait ce mot à Bologne par ceux-ci en langue italienne : *Domatore* o sia *frenatore delle lingue.*

En Italie la renommée du linguiste inspirait à ses contemporains la douce obligation de payer à son rare mérite un digne tribut d'éloges ; il n'y avait guère de réunion scientifique où son nom ne fût prononcé comme un des plus distingués de l'époque, ni d'ouvrage publié, sur les célébrités italiennes, où son rare mérite ne fût apprécié. On le citait dans toutes les académies, et son nom faisait autorité. La poésie(1) s'est montrée féconde, mais sans aucun profit pour l'histoire de la vie du linguiste. Parmi les compositions latines où l'on a célébré les louanges du polyglotte bolonais, nous mentionnerons comme une des plus originales, celle que nous trouvons dans un recueil d'inscription imprimé à Pise, où notre professeur avait laissé de pré-

(1) Voy. *Raccolte di poesie, Elogi di Mezzofanti, etc.* — *Al* Card. Mezzofanti *applausi degli Academici filopieri.* (Bologne 1838.)

cieux souvenirs, et auquel nous renvoyons le lecteur. (1)

Nous touchons aux dernières pages de la vie de notre professeur à Bologne; nous aurons bientôt à le suivre sur un plus grand théâtre; et notre tâche deviendra plus facile à remplir à mesure que le polyglotte pourra moins se dérober à nos investigations et qu'à regret il fixera de plus en plus sur sa personne les yeux de l'Italie et de l'Europe savante. Si un vif intérêt s'attache à la peinture des mœurs et des habitudes des hommes de mérite, un intérêt non moins légitime nous rend désireux de connaître leur parole. Mezzofanti, le lecteur le sait, n'a rien publié, si l'on excepte l'éloge de son maître Emmanuel d'Aponte. Cette réserve ne peut s'expliquer que par une modestie excessive qui nous dévoile les trésors d'humilité que recèle l'âme du prêtre, trésors si profondément cachés aux yeux des hommes du monde. La science chez le savant vulgaire s'inspire à d'autres sources que chez l'homme d'une foi ardente et vive, et c'est précisément parce que notre professeur avait

(1) Nous reproduisons ici les premiers vers de cette pièce où sont célébrées aussi toutes les gloires de Bologne.

IOSEPHO MEZZOFANTI

Doctori linguæ grecæ et linguarum orientalium.

O quam felici fulget lux omine, nostram,
Mezzofante, domum quà novus hospes adis,
Cui quot sunt linguae totidem insunt pectore corda,
Candida mens placido quæ regit imperio.

(Alois. Chrysostomi Ferrvcci *Inscriptionvm fasicvlvs* Pisavri, ex officina nobiliana An. M. DCCC. XXXI.)

longtemps réfléchi et beaucoup appris, parce qu'il avait creusé les mystères du temps et de l'éternité, que mesurant toute chose à la grandeur de Dieu il jugeait tout petit autour de lui; sa perfection sacerdotale nous donne le secret de son humilité.

Dans un ouvrage justement estimé et auquel nous renvoyons encore nos lecteurs, nous trouvons une indication et une appréciation concise des diverses traductions de la Bible en langue vulgaire, attribuée par l'auteur à Mezzofanti, et l'opinion émise par le savant professeur sur la question souvent agitée relative aux langues orientales. (1) Les citations, que nous abrégeons ici, se

(1) Voici une simple indication des versions de la Bible en langue vulgaire : d'après Mezzofanti, l'auteur les divise en deux époques principales :

I. Première époque, au commencement du XVI[e] siècle. Bible protestante.

1° Version italienne, éditée à Genève par Deodat.

2° Version française, faite sur la traduction italienne de Genève.

3° Version allemande par Luther : elle est pleine d'erreurs.

4° Version anglaise, corrigée en plusieurs endroits d'après le texte hébreu de Pagninus.

5° Versions suédoise et danoise.

6° Version du Nouveau-Testament en langue celtique, pour la Navarre française et espagnole.

7° Bible catholique. Parmi les versions approuvées, soit par les évêques, soit par le saint-siége, on remarque la version en polonais par le P. Wujeio, jésuite.

II. Epoque actuelle. Versions sans nombre et en toutes langues de la Bible soit catholique, soit protestante. De nos jours les sociétés bibliques établies à Londres enfantent par milliers des volumes qui contiennent des erreurs sans nombre pour s'opposer au progrès de la prédication des

rapportant à l'enseignement classique du professeur, ont dû trouver leur place dans cette partie de notre récit, où prennent fin ses fonctions à l'université de Bologne.

missionnaires catholiques qui vont porter le flambeau de la foi dans les diverses régions du monde.

L'auteur s'exprime ainsi au sujet des versions orientales de la Bible :

Quærenti mibi à Mezzofanti, quænam linguæ ac versiones essent *orientales* proprie dictæ, respondebat :

« Lingue orientali, cioè asiatiche, per essere l'Asia posta a Levante respetto all'Europa. Queste lingue possono dividersi in diverse famiglie, delle quali additerò le principali. La prima di tutte più cospicua, e che più si deve considerare da noi, è la serie delle lingue semitiche. Chiamansi così, perchè parlate dai discendenti di Sem, o perchè somiglianti a quelle, che essi parlavano. Prima tra queste è l'Ebraica. Molto ad essa somigliante è la caldaica antica, nella quale scrissero Daniele ed Esdra. Non molto dissimile è la caldaica, che abbiamo nelle Parafrasi di Onkelos, e Jonathan.

« La siriaca pure ha molta somiglianza con questa, ed in essa abbiamo sè il Vecchio, che il Nuovo Testamento. Non è un puro Caldeo, ma offre qualche differenza, anzi v'ha pure qualche mescolanza di greco. Ciò avvenne per l'influenza grande dé Greci in Siria, allorchè vi regnavano gli Antiochi etc., dopo Alessandro Magno. Chiamasi questa lingua Siro-Caldea; eredesi che fosse parlata communemente a Gerusalemme a' tempi del Salvatore, eredesi pure che in questa scrivesse S. Matteo il suo vangelo. La Samaritana non era distinta in antico dall'Ebraica, mentre le Tribù furono unite, e si vi avea qualche differenza, era leggerissima, quale esser suole né Dialetti più somiglianti (e. g. *Sibolet e Schibolet*) (1). In seguito si mescolò moltissimo colla caldaica, e la Versione samaritana, che oggi abbiamo del Pentateuco, ci presenta un Caldeo, ovvero un siriaco, o per meglio dire una specie di dialetto di questi. L'Arabo vince in dovizia ed estensione ogni altra lingua semitica. Ella è vivente ancora, benchè più o meno ricca, pura e colta secondo i popoli che l'adoprano negli immensi tratti dell' Asia e dell' Africa, ove sono Maomettani. Ha molta somiglianza coll' Ebreo, ma non deve con questo confondersi, nè eredere che l'Ebreo derivi dell'

(1) שבול mot hébreu dérivé de *schebil* (*via-semita*). On sait qu'il servit comme de signe de ralliement aux Galaadites pour reconnaître les Ephratéens, par la différence de prononciation.

(Voy. *Liv. des Juges*, ch. 12, v. 6.)

Les temps approchaient où le polyglotte devait s'arracher à sa patrie; mais avant de s'en séparer, il voulut lui laisser une institution qui ne périra pas.

Mezzofanti fut heureux d'accroître la réputation de la ville de Bologne et de multiplier les moyens d'émulation au sein de la docte population, en instituant dans cette ville une nouvelle société littéraire, qui fut approuvée par un Rescrit de la *S. Congrégation des Etudes*, le 27 janvier 1830. Le plus illustre de ses fondateurs lui donna le nom d'*amis des lettres* et *des muses*, qu'il réunit sous le nom de *Philopieri*; il dressa ses statuts, régla l'ordre de ses séances, et l'anima de sa parole éclairée. Elle tint sa séance d'inauguration dans une des salles du couvent des Religieux de S[t] Philippe; ce fut une brillante fête pour tous les amis des lettres, qui applaudi-

Arabo, come se ne fosse un mero dialetto. Ha grande somiglianza coll' Arabo la lingua Etiopica, e per questa somiglianza non è al tutto dissimile dall' Ebraica. Si direbbe che tale non fosse la più antica lingua di quei popoli, ma che in seguito vi fosse recata da Arabe colonie colà stabilite. Ma intorno a cio leggasi Lodolfo Job. (*Istoria Etiopica.*) Capo di gran famiglia tra le lingue d'Asia, è la lingua Sanscritica, morta al pari della Latina; ma da essa derivarono 14 lingue, che si parlano nelle indie orientali.

« La lingua della Penisola Malaca ha prodotte quelle che sono in uso nelle Isole dell' Arcipelago Indiano. La lingua chinese, la Tartara Manceu, e Tartara Mongolica etc.; non appartengono al nostro instituto, se non in quanto oggidì la Biblica società traduce in esse il sacro Testo con grand danno dei fideli, e degli infideli medesimi..... »

Institutiones Biblicæ Tironum usui accommodatæ à Josepho Zama Mellini. * (3e édition, Bologne 1841).

* Joseph Mellini occupa longtemps avec distinction la chaire d'Ecriture-Sainte à Bologne, où il est mort il y a 4 ans, en laissant après lui la réputation d'un homme érudit et d'un commentateur habile.

rent à cette utile création et en attribuèrent le mérite à Mezzofanti; l'Archevêque de Bologne en fut déclaré le protecteur. L'académie des *Philopieri* poursuit avec honneur ses pacifiques destinées; elle comptera toujours avec un légitime orgueil parmi ses fondateurs le savant illustre qui lui donna son nom et jeta sur elle l'éclat de sa renommée.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

ESQUISSE HISTORIQUE.

I.

RAPPORTS DU CARDINAL CAPELLARI AVEC L'ABBÉ MEZZOFANTI. — TROUBLES A BOLOGNE. — MEZZOFANTI SE REND A ROME; IL EST NOMMÉ PRÉLAT ; FONCTIONS QUI LUI SONT CONFIÉES, ENTR'AUTRES CELLES DE PREMIER CUSTODE DE LA BIBLIOTHÈQUE VATICANE; IL EST PROMU A LA DIGNITÉ DE CARDINAL DANS LE CONSISTOIRE DU 12 FÉVRIER 1838; SES TITRES DIVERS; SON AVÉNEMENT AU CARDINALAT EST CÉLÉBRÉ A BOLOGNE COMME UNE FÊTE DE FAMILLE.

Un nouvel horizon va se découvrir à nos yeux. Ce n'est plus dans la studieuse solitude de la bibliothèque de Bologne, ni dans les chaires de l'enseignement, qu'il nous faudra désormais étudier la vie du célèbre polyglotte que Rome enviait à la seconde ville des Etats pontificaux. Une renommée qui s'étendait au-delà des limites de la Péninsule italique, un apostolat de charité exercé dans les temps les plus critiques et en quelque sorte au milieu du tumulte des camps, de longs et importants services rendus aux lettres et à l'instruction publique; en un mot, toute une vie de savant et de prêtre dévoué, à récompenser, traçaient au modeste professeur de Bologne la route des honneurs qui s'était une première fois ouverte devant lui comme on l'a déjà vu.

Quelque grande que fût sa modestie, quelque vif que fût son attachement pour la ville qui fut son berceau, et quelque irrésistible que fût son attrait pour les paisibles et studieuses habitudes qu'il s'était créées, Mezzofanti devait un jour cesser de s'appartenir à lui-même. Rome deviendra pour lui comme une seconde patrie, qui ne lui fera cependant pas oublier la première. Le triple lien de la science, de la religion et de la gratitude l'attachera bientôt à cette ville qui fut la reine du monde et qui eut toujours de doctes secrets à dévoiler aux hommes de génie qui l'interrogeaient.

Rome, que Mezzofanti aima avec complaisance, ne fut pas ingrate pour lui : elle échangea sa toge de professeur contre la pourpre de cardinal, elle l'associa aux princes, et si elle ne put lui donner la première place, elle lui décerna avec bonheur la seconde. Mezzofanti put préluder encore à Rome, par des études et des travaux sérieux, aux honneurs ecclésiastiques qui l'attendaient plus tard. Suivons-le dans sa nouvelle carrière.

Au mois d'octobre 1826, Léon XII avait nommé le cardinal Capellari préfet du collége de la Propagande. Le Pontife souverain avait voulu récompenser le savant camaldule de ses recherches philologiques sur les langues orientales. De vives sympathies devaient attacher ce dernier au linguiste de Bologne ; et bientôt commencèrent, en effet, des relations directes entre le savant cardinal et le professeur bolonais. L'éminent pré-

fet de la Propagande l'employa dans plusieurs négociations qui avaient pour objet la prospérité du collége dont la direction supérieure lui était confiée. Il se présenta une occasion où il crut devoir récompenser l'habileté et le zèle désintéressé du généreux polyglotte en lui envoyant une lettre de change d'une somme d'argent assez considérable; Mezzofanti la refusa, et en faisant agréer ses motifs d'excuse il priait le cardinal Capellari d'ajouter la somme à celles destinées aux Missions étrangères; de si généreuses intentions furent remplies.

A peine monté au trône pontifical, ce même cardinal, dont l'élection à la papauté eut lieu le **2** février **1831**, écrivit au vénérable cardinal Oppizoni, archevêque de Bologne, pour lui parler de celui qui jetait tant d'éclat sur le clergé de cette métropole et au sein de son université. C'était un flatteur témoignage rendu à la science et à la vertu par un pontife si bien fait pour juger l'une et apprécier l'autre; mais ces deux hautes intelligences devaient bientôt se rapprocher, et Mezzofanti devait projeter quelques rayons de gloire sur le trône de Grégoire XVI.

Les événements politiques dont la France devint le théâtre en **1830**, eurent un déplorable retentissement en Italie; l'année suivante Bologne s'agitait sous la double influence du carbonarisme indigène et de la propagande française; la mine révolutionnaire fit explosion, mais pour cette fois, les éclats n'atteignirent point le trône de saint Pierre. Il est des entreprises tellement

hardies qu'elles réussissent rarement à la première fois. A Rome, comme dans les légations, la révolte, plus audacieuse sur les bords du Reno, plus timide sur les bords du Tibre, déposa les armes devant le noble courage du Chef de l'Eglise.

On connaît la suite des événements, l'histoire les racontera; elle dira les conseils pacifiques du premier Pasteur des âmes, ce qu'il fit pour protéger l'indépendance de ses Etats, lorsque le Gouvernement français faisait occuper Ancone; ses efforts soutenus pour les défendre contre les tristes résultats des passions politiques qui s'y agitaient; et ce que lui inspira de fermeté, dans ces jours de révolte, son double caractère de pontife et de roi. Une révolution devait, dix-sept ans plus tard, porter une main sacrilége au front de l'auguste successeur de Grégoire XVI, couvrir d'un voile de deuil la chrétienté tout entière, et révéler au monde les vertus héroïques de Pie IX dont le règne occupera une si grande place dans les annales de l'Italie. Mais revenons aux premières années du pontificat de Grégoire XVI.

La paix fut bientôt rétablie à Bologne; investi des plus hautes fonctions politiques, le cardinal Oppizoni rentra dans cette ville où il trouva des ruines à relever, des infortunes à adoucir, des charges publiques à alléger, des haines privées à faire oublier, enfin la paix à ramener dans une province, théâtre récent d'un essai de révolution entrepris par la démocratie italienne. Le cardinal nomma une députation pour porter aux pieds

du Pontife suprême, l'hommage de fidélité de la ville et de la province de Bologne, lui faire agréer ses vœux et appeler tout à la fois son attention et son auguste bienveillance sur cette intéressante portion de ses Etats. Le plus illustre des fils de la docte cité devait naturellement faire partie de cette députation; son nom s'était le premier présenté au vénérable Oppizoni.

Pendant les quelques jours que Mezzofanti passa à Rome, Grégoire XVI le nomma prélat, en lui décernant le titre de protonotaire apostolique non participant. Les intentions du Pontife lui furent clairement manifestées; de nouveaux refus n'auraient point été agréés; le Pape avait déclaré à Mezzofanti qu'il voulait le voir s'établir à Rome; il faut croire cependant que quelques résistances se manifestèrent encore, puisque Grégoire XVI aimait à répéter qu'il lui avait fallu entreprendre un véritable siége pour décider Mezzofanti à quitter sa chère ville de Bologne; ce Pontife disait avec une certaine gaîté qui lui était assez familière, que le voyage du polyglotte à Rome était l'unique service que lui avait rendu l'insurrection bolonaise.

Notre modeste linguiste obtint du souverain Pontife de revenir pour un temps assez court à Bologne; mais à la fin d'octobre 1831 il vint se jeter de nouveau aux pieds du Pape pour obéir à sa volonté suprême et ne plus se séparer de cette Eglise romaine dont il allait devenir l'ornement. Grégoire XVI l'appela successivement aux dignités ecclésiastiques les plus honorables;

en 1832 il le nomma chanoine de la basilique de Sainte-Marie majeure; quelque temps après, premier custode de la bibliothèque vaticane; enfin l'abbé Mezzofanti fut créé chanoine de Saint-Pierre. Le chapitre voulut lui prouver combien il savait apprécier ses qualités personnelles et ses talents, en lui confiant la direction du séminaire placé sous la dépendance de la Basilique.

Il se dévoua avec ardeur à ses nouvelles fonctions: nous laisserons deviner ce qu'il dût faire pour le bien de l'enseignement, au sein de cette jeunesse cléricale; nous dirons seulement que pendant les huit années qu'il dirigea le séminaire de Saint-Pierre, il employa le revenu de son canonicat et ceux qu'il recevait à titre de custode de la bibliothèque vaticane en utiles améliorations faites au séminaire, et à l'entretien des jeunes ecclésiastiques dénués de ressources qui venaient chercher à Rome l'instruction théologique. Encourager les vocations cléricales a toujours semblé un devoir impérieux à cet ami de la jeunesse qui s'était montré pour elle un maître habile et indulgent, comme il en avait été le modèle dans les premières années de sa vie. Lorsqu'on voyait les pauvres accourir en grand nombre à l'une des entrées du péristyle de Saint-Pierre, on était sûr que le prélat Mezzofanti sortait de la basilique vaticane pour se rendre dans la bibliothèque, ou aller de la basilique au séminaire. Tous les mendiants du *Borgo,* disposés en longues files, l'attendaient, et ils ne recevaient jamais moins d'un *paulo*

(25 centimes); on comprend combien de fois la semaine devait se renouveler cette aumône en plein soleil. Les chanoines de Saint-Pierre, ses collègues, l'avaient surnommé *Monsignor Elemosiniere*, faisant allusion au prélat domestique chargé des aumônes du Pontife romain. La charité de Mezzofanti s'étendait à d'autres misères et à d'autres douleurs : les pauvres honteux, qui, dans tous les pays du monde, parlent si éloquemment aux cœurs sensibles, les prêtres infirmes, les ecclésiastiques étrangers qui viennent chercher à Rome une patrie et le pain de l'exil, avaient une grande part aux largesses du chanoine polyglotte. Souvent il n'écoutait pas les leçons de la prudence humaine, il était prodigue et ne comptait pas; le jour du lendemain lui apportait d'autres infortunes à soulager, il disait alors à quelques amis qu'il associait à ces bonnes œuvres : *Sono angustiato ; date mi qualunque cosa per i miei poveri.*

Les fonctions de chanoine qu'il avait à remplir à Saint-Pierre, celle de custode à la vaticane, enfin la direction du séminaire et ses propres études absorbaient toutes ses journées et en faisaient, dans cette ville de Rome, où l'on aime à se créer de doux loisirs, un des prêtres les plus fructueusement occupés de cette métropole catholique. Sans résider au Vatican, il en était un des hôtes les plus assidus. Au milieu des trésors littéraires amassés par les pontifes de cette sainte Église romaine et recueillis dans la biblioth-

que de leur palais, le docte chanoine retrouvait quelque chose de cette douce jouissance dont la science avait été pour lui prodigue dans ses fonctions de bibliothécaire à Bologne.

Traversant un jour un long corridor du palais apostolique pour se rendre à la bibliothèque, ses yeux s'arrêtèrent négligemment sur un assez grand nombre de tableaux qui allaient être transportés hors du musée comme trop peu dignes d'y figurer. Sa sagacité profonde et ses connaissances en peinture dont il ne parlait jamais à personne, lui firent découvrir parmi ces tableaux plusieurs toiles de prix. Elles étaient dues au pinceau d'un grand maître de l'école italienne; il les fit restaurer à ses frais. Ces tableaux fixèrent l'attention des amateurs. Ils ont été longtemps exposés dans une des salles du Vatican située dans la partie de ce vaste palais désignée sous le nom de *Braccio sinistro*.

La réputation qui avait précédé le prélat Mezzofanti à Rome s'accrut bientôt par suite des rapports qu'il fut appelé à entretenir dans l'exercice de ses fonctions soit ecclésiastiques, soit bibliographiques. Un plus vaste horizon s'était découvert devant lui; aucun ami des lettres ne visite la ville de Rome sans admirer les richesses littéraires entassées dans la bibliothèque du Vatican; les Angelo Mai, les Mezzofanti et les Laureani, ont rehaussé par leur propre mérite, dans l'estime des savants, ces fonctions de bibliothécaire, où il est impossible de montrer plus de savoir, plus de zèle,

plus d'amour pour la science et plus d'obligeance que n'en déploya notre habile linguiste.

Grégoire XVI avait rapproché de lui le bibliothécaire de Bologne; entre l'ancien Camaldule, professeur de philosophie, orientaliste distingué, et l'ancien régent de l'Université, professeur lui-même, il devait s'établir des rapports que le Pontife souverain se plut à cimenter toujours par l'estime et le plus gracieux abandon. Un jour Grégoire XVI voulut ménager une agréable surprise au prélat polyglotte et se procurer à lui-même le rare plaisir d'une de ces conversations improvisées en divers idiomes, véritable tournoi de linguistique, d'où Mezzofanti sortait toujours vainqueur. Dans les routes tortueuses du jardin du Vatican et derrière les massifs de verdure qui le décorent, le Pontife fit cacher un certain nombre d'élèves du collége de la Propagande; à l'heure d'une de ses promenades graves et doctes, le Pontife s'était fait accompagner par le prélat; au signal donné, ces élèves viennent en groupe fléchir le genou devant l'auguste Chef de l'Eglise, et se relevant aussitôt, ils s'adressent tous à la fois, dans leur propre idiome, à Mezzofanti, avec une telle abondance de paroles et une telle volubilité que dans ce conflit de langues diverses, on ne pouvait s'entendre ni se reconnaître. Le polyglotte lutta d'adresse et de promptitude avec les interlocuteurs, il répondit à chacun d'eux avec esprit et élégance, et les laissa dans l'admiration. C'était pour la première fois que Grégoire XVI était témoin d'un pareil spectacle,

son âme en fut inondée de joie ; il fixait des yeux de complaisance sur le prélat polyglotte et souriait aux merveilles de cette mémoire si vaste, si prompte et si sûre, que la surprise la plus inattendue ne mettait jamais en défaut.

Les temps étaient arrivés où le modeste professeur de Bologne allait recevoir la glorieuse récompense de ses vertus et de ses travaux. Dans le consistoire du 12 février 1838, le Pontife suprême créa cardinal de l'ordre des prêtres Joseph Mezzofanti et lui assigna le titre de Saint-Onuphre. Voici, d'après son biographe M. Stolz et les *Notizie del' Anno*, les titres et les dignités dévolus au nouveau cardinal : il dut naturellement prendre sa place dans les congrégations de la propagande, de l'index, des rits, des études et de l'examen des évêques *in sacra theologia et sacri canoni*, enfin dans la congrégation des affaires de la Chine. Il fut visiteur apostolique de l'hôpital de Saint-Jacques *in Augusta* (1), président de la commission administra-

(1) A Rome, les églises et les établissements publics se distinguent quelquefois entre eux par des désignations empruntées soit aux rues où ils sont situés, soit aux monuments de l'antiquité dont on voit encore des restes dans leur voisinage, soit enfin à d'autres monuments modernes plus remarquables. C'est ainsi que l'hôpital Saint-Jacques, dit des incurables, prend la désignation *in Augusta*, comme étant situé non loin des lieux où fut élevé autrefois l'ancien mausolée d'Auguste ; l'hôpital Saint-Sauveur, dit de Saint-Jean-de-Latran, prend sa désignation de la chapelle vénérée appelée *Sancta Sanctorum*, où l'on parvient après avoir monté les degrés de la *Scala Sancta*. Il est peu d'ouvrages consacrés à la description des monuments de Rome qui ne renferment ces sortes d'explications.

tive de l'archi hôpital de Saint-Sauveur *ad Sancta Sanctorum*, visiteur apostolique de la maison des catéchumènes et du monastère de la *SS. Annunciata ;* protecteur de l'ordre entier des carmélitains, de la congrégation des sœurs hospitalières, dites sœurs de la miséricorde, du collége Pie de Pérouze, des confréries de S. Emidius, de S. Félix de Cantalice, du Très-Saint Sacrement, enfin de la pieuse union du cimetière de Saint-Jean, *ad Sancta Sanctorum*, des religieuses capucines du couvent de Saint-Jean-Baptiste de Bagnacavallo ; protecteur de la cité de Bologne, sa patrie, *della participenza, della terra di medecina et del commune di Gavignano* (1).

Rome, l'Italie entière, la religion et les sciences, applaudirent au choix de l'auguste Pontife, juste rémunérateur du mérite, qui venait de décorer de la pourpre romaine un des hommes les plus dignes de la porter. La métropole catholique célébra par des fêtes l'exaltation du prélat Mezzofanti au cardinalat. Au collége de la Propagande, l'éloge du Pontife et du prélat furent célébrés en langues diverses; les élèves de cette

(1) Le lecteur comprendra que ces divers titres étaient purement honorifiques; on sait quelles sont les fonctions d'un cardinal protecteur ; il est le défenseur né de tous les intérêts de la ville, de la province et du royaume qu'il représente auprès du gouvernement pontifical, il fait respecter leurs droits, accroître leurs priviléges, et leur obtient des faveurs du siége apostolique; le pape seul confère les protectorats. Les dernières localités dont le cardinal était protecteur sont situées dans la province de Bologne et de Velletri.

école fameuse devaient un tribut particulier de respect et d'admiration à celui que le triple lien du cœur, de la piété et de la science attachait à ce collége. Quarante-trois d'entre eux, nés sous des latitudes différentes, composèrent un poème en leur propre idiome, sur la promotion au cardinalat du savant polyglotte ; ils allèrent tous ensemble, accompagnés de leurs maîtres, lui offrir leur composition poétique. Le cardinal, entouré de prélats et d'ecclésiastiques qui étaient venus assister à cette véritable fête de famille, écoute, reçoit ces petits poèmes, répond à chaque élève dans sa propre langue, et reprenant ensuite plusieurs de ces pièces de vers, il traduit en italien tout ce qu'elles contenaient de flatteur pour le Chef de l'Eglise qui venait de l'appeler à de nouveaux honneurs.

La ville de Bologne se distingua par ses fêtes ; c'était un nom de plus à enregistrer dans ses fastes à côté des plus hauts dignitaires de l'Eglise et des princes de la science auxquels elle a donné le jour. L'université, les académies, les grands et le peuple célébrèrent les louanges du nouveau cardinal, ils firent monter jusqu'au trône pontifical leurs pieux sentiments d'allégresse ; la société des *Philopieri* se distingua parmi tous les corps savants de cette ville, et dans une nombreuse réunion, le prélat Maguani prononça le discours auquel nous avons emprunté les premières lignes

de cet Écrit. Des inscriptions en style lapidaire (1) redisent encore les sentiments des habitants de Bologne, qui firent frapper une médaille pour perpétuer le souvenir de l'exaltation au cardinalat du célèbre lin-

(1) Voici une de ces inscriptions que nous empruntons au Recueil de l'académie des *Philopieri* :

BONONIAE

pro foribus Asceterii Sodalium Philippianorum

XIIII . Kal . Apr . A . MDCCCXXXVIII .

DEO . CONSERVATORI . ET . VINDINI . ECCLESIAE . SVAE

IN . HONOREM

IOSEPHI . SANCTI . CVSTODIS . IESV . PVERI

QUOD

D . N . GREGORIUS . XVI , P . M .

PARENS . ET . MAGISTER . CHRISTIANORVM

IOSEPHVM . MEZZOPHANTVM

SODALEM . VETEREM . DOMI . FORISQ . CELEBERRIMVM

PRESBYTERVM . CARDINALEM . TIT . ONVPHRIO

DIXERIT

SODALES . ASCETERII

CVM . PATRIBVS . PHILIPPIANIS . ET . AMICIS

QVI

DIGNITATEM . MERITIS . PARTAM

LAUDI . OMINIQUE . NOBIS . ET . PATRIAE . VERTIMVS

DIE . IPSA . SACRA . PATRONO . CAELESTI . EIVS . COGNOMINI

INCREDIBILI . VNIVERSAE . CIVITATIS . GAVDIO

SOLEMNIA . EVCHARISTICA . LVBENTES . LAETIQVE . PERAGIMVS

A . VESPERE

CONVENTVS . SODALIVM . ΦΙΛΟΠΙΕΡΙΕΩΝ

AD . LAVDES . VIRI . EMINENTISSIMI

CARMINE . CONCELEBRANDAS

guiste, leur compatriote. (1) Ce fut une fête de famille pour cette docte cité, où le nom du linguiste était si aimé et ses vertus si vénérées.

II.

FONCTIONS D'UN CARDINAL A ROME. — ESTIME DE GRÉGOIRE XVI POUR LE CARDINAL MEZZOFANTI ; RAPPORTS DE CE DERNIER AVEC SES COLLÈGUES ; SA VIE OCCUPÉE ; SES RAPPORTS AVEC LES ÉLÈVES DU COLLÉGE DE LA PROPAGANDE ; ACADÉMIE POLYGLOTTE DE CE COLLÉGE ; FÊTE DE L'ÉPIPHANIE. — MAISON DES CATÉCHUMÈNES. — SOEURS BASILIENNES. — MINISTÈRE DE LA CONFESSION PARTICULIÈREMENT DÉVOLU AU CARDINAL.

Les goûts et les occupations de l'homme de lettres se concilièrent avec les hautes fonctions ecclésiastiques dont notre polyglotte était investi ; il fut humble et modeste sous la pourpre, et autour de sa personne tout respirait la simplicité ; il ne se prévalut jamais des privations de sa jeunesse pour jouir des douces commodités attachées à une grande existence.

La vie d'un cardinal à Rome, ne répond nullement à l'idée que des hommes prévenus, distraits ou jaloux, ne s'en forment que trop souvent. Il en est peu de mieux remplie, et de plus utilement occupée.

Ses fonctions ecclésiastiques sont multipliées ; outre les obligations que lui impose le sacerdoce, il assiste à toutes le cérémonies pontificales qui ont lieu soit dans les basiliques de Saint-Pierre, de Saint-Jean-de-La-

(1) Voyez la description de cette médaille à la fin du volume.

tran, de Sainte-Marie-Majeure et de Saint-Paul, soit dans les chapelles des palais Apostoliques. Dans ces imposantes réunions où la religion déploie ses pompes, le sacré collége, divisé en trois ordres : celui des évêques, des prêtres, et des diacres, entoure le chef auguste de l'Eglise universelle. Les fêtes de Notre-Seigneur, celles d'un très-grand nombre de Saints sont célébrées par des chapelles cardinalices; on appelle ainsi toutes les fonctions religieuses auxquelles assiste le sacré collége. On compte plus de vingt *chapelles cardinalices ordinaires* à Rome pendant l'année (1).

Or, le vertueux cardinal à la mémoire duquel nous payons notre modeste tribut s'est constamment fait un devoir d'assister à toutes les cérémonies religieuses où l'appelait sa haute dignite. Sa piété y intéressait les assistants, sa réputation lui attirait tous les regards.

Le cardinal a des fonctions spéciales à remplir dans l'église à laquelle, comme premier curé, l'attache son titre hiérarchique de membre du sacré collége; il est ministre, il est juge, magistrat, haut fonctionnaire public; il est protecteur, visiteur ou administrateur, soit des communautés religieuses, colléges, institutions de charité, soit des villes et bourgades de l'Etat catholique; et en cette qualité, outre ses fonctions ecclésias-

(1) Voyez: *Histoire des Chapelles Papales*, par A. Manavit, un vol. in-8o, Paris, Sagnier et Bray, 1846.

tiques, il doit encore pourvoir à des intérêts matériels, à des affaires contentieuses, vaquer, en un mot, à des fonctions purement civiles attachées à ses titres divers.

Le cardinal assiste aux consistoires publics et privés. Comme préfet ou comme simple membre des congrégations romaines, il étudie les affaires qui leur sont sousoumises et qui embrassent le gouvernement entier du siége apostolique; il fait des rapports et discute dans ces vénérables assemblées les plus grands intérêts de l'Eglise et de l'Etat, et porte des sentences qui lient ou délient les consciences, règlent et définissent les questions les plus controversées.

Le cardinal a une église de prédilection ou l'oratoire d'un couvent, quelquefois celui de son voisinage, où il se rend à des jours déterminés pour entendre les confessions, car il ne faut pas croire que le ministère pastoral soit étranger au prélat qui porte la pourpre. Enfin, il a des devoirs de société à remplir, des rapports à entretenir, des études de prédilection à cultiver. Or, de toutes ces occupations diverses qui remplissent la journée du cardinal, il en était plusieurs surtout qui, par leur spécialité, semblaient particulièrement dévolues au cardinal polyglotte. Sa position lui créa des devoirs particuliers, et quelquefois sa renommée lui fut onéreuse.

Grégoire XVI honora d'une estime toute particulière le cardinal Mezzofanti. Une mutuelle sympathie, qui avait une origine commune, unissait le savant poly-

glotte au docte Pontife. Il l'appela dans ses conseils, où on lui soumettait les correspondances écrites en langues étrangères auxquelles se rattachaient le plus souvent de graves intérêts religieux ; adressées à la secrétairerie d'Etat, elles étaient traduites avec cette clarté d'expression et cette facilité de langage qui faisait dire au cardinal Lambruschini qu'il était impossible que la pensée qui avait dicté ces correspondances n'eût pas trouvé dans les conseils du Pape un infaillible interprête.

Le cardinal comptait de nombreux amis dans le sacré collége, mais il entretenait des rapports d'une douce intimité avec le cardinal Giustiniani, plus âgé que lui et versé dans la connaissance des langues orientales, et avec les cardinaux Polidori, Bernetti, Acton (1), Alberghini, savant jurisconsulte, et avec l'illustre ami de Pie VII, le vénérable cardinal Pacca.

Les congrégations dont il faisait partie, le collége de la Propagande, le ministère de la confession, qu'il aima toujours à remplir, la visite des établissements pieux placés sous sa juridiction et de quelques-uns d'entr'eux qu'il affectionnait plus particulièrement, enfin les occupations de la vie privée consacrée à ses devoirs religieux, à ses études de linguistique qu'il n'abandonna jamais, et à ses rapports de société devenus

(1) Ce cardinal, d'origine anglaise, était fils du ministre des finances du royaume des Deux-Siciles, naturalisé napolitain, et d'une mère anglaise.

si multipliés surtout aux périodes de l'année qui appellent les étrangers à Rome, remplissaient ses journées, toujours trop courtes pour l'homme studieux et occupé.

Mais parmi les différentes fonctions que le cardinal Mezzofanti fut appelé à remplir, celles que lui imposèrent, au collége de la Propagande, sa charge, sa charité, son dévouement à la religion et son amour pour la science, furent les plus chères à son cœur et les plus conformes à ses goûts; aussi, ses rapports avec les élèves de cette célèbre institution nous fournissent-ils de précieux détails que nous reproduisons ici; ils jetteront de l'intérêt, nous le croyons du moins, sur cette partie de notre Récit.

L'examen des élèves, le soin de leurs études, les avis paternels à leur donner, leur confession à entendre, les intérêts matériels du collége, des correspondances à entretenir avec les pays les plus éloignés, le rappelaient tour-à-tour dans cet asile de la science et de la piété. Mais ses visites et sa présence n'y étaient jamais plus sollicitées, et n'y étaient jamais plus utiles, qu'aux approches de l'Epiphanie : c'est la fête de toutes les races humaines. Chaque année l'académie polyglotte y célèbre les ineffables mystères de la vocation des Gentils et de la propagation de la foi à travers toutes les régions du monde. Les élèves, membres de cette académie, récitent leurs compositions oratoires ou poétiques en cinquante langues environ. Toutes ces composi-

tions étaient remises au cardinal avant la tenue des séances de l'académie polyglotte ; il les corrigeait avec soin ; la pensée des auteurs, la construction des phrases, les formes oratoires, le rhythme poétique et la cadence de ces vers quelquefois sauvages devenaient de sa part l'objet d'un examen sérieux ; il se rendait lui-même au collége, il entretenait d'abord en général les élèves de l'académie, et les prenait ensuite en particulier ; il se faisait leur maître, leur précepteur, il leur rendait compte de ses observations et leur enseignait à déclamer avec la prononciation propre à chaque idiome. Comme plusieurs élèves étaient entrés bien jeunes dans ce collége, ils avaient oublié la cadence et l'accent propre de leur poésie nationale ; ils retrouvaient, à deux ou trois mille lieues loin de leur patrie, un saint prêtre qui les leur apprenait.

Il y a eu pendant longtemps, au collége de la Propagande, un jeune sauvage de la Californie connu sous le nom de *Tac ;* le cardinal semblait l'aimer d'un amour de prédilection, chaque année il se complaisait à lui dicter un petit poème dans son dialecte californien, il lui apprenait ensuite à le déclamer, en l'accompagnant de son accent propre et de ses cadences barbares qui ressemblent à une réunion de tons simples où dominait une espèce de musique modulée de *Soprano* et de basse. Dans les diverses compositions poétiques du cardinal en langue du Pérou et du Chili, ou en tout autre idiome américain, on remarquait ces traits hardis,

ces images colorées, ces tours rapides, ces formes de style heurté qui retracent si bien la vivacité et le naturel de ces nations. C'était avec la même facilité et le même naturel, qu'après avoir imité les constructions et les tournures des dialectes des sauvages américains, il savait reproduire les grandes images et les idées fériques des nègres du désert de Sennaar ou des zones ardentes du tropique. Ses poésies revêtaient les formes d'une harmonie tout-à-fait inculte, elles décélaient toute l'imagination des enfants du soleil, jointe aux passions les plus nobles et aux élans les plus violents du cœur. Chaque année encore il faisait réciter aux nègres de la Propagande des poésies en langue d'Angola, de la Cafrerie, du Congo et du Zanguebar. C'était toujours la même variété de langage, la même fécondité dans l'expression, et la même couleur locale.

Le cardinal avait composé des vers en langues monosyllabiques (1), et en divers dialectes de la Polynésie Indienne; et comme les peuplades qui les parlent n'ont point de livres, il formait la mesure et disposait les mots d'après la méthode employée par les missionnaires Jésuites dans les chants populaires qu'ils ont composés pendant leur séjour au milieu de ces nations à demi civilisées, en leur conservant les modu-

(1) On appelle langues monosyllabiques, celles dont les mots ne renfermant qu'une seule syllabe, offrent cependant un sens clair et défini; elles sont parlées par les peuples d'origine chinoise, tels que les Coréens, les Tonkinois et les Siamois, etc.

lations, le système et le rhythme propres aux naturels du pays.

C'est encore dans ces relations particulières si douces au cœur des élèves du collége, que brillaient tout à la fois et l'excessive bonté du Cardinal et son admirable facilité linguistique. Il lui arrivait souvent d'aller visiter les élèves le jour de promenade, lui-même se faisait un plaisir de les attendre dans le grand vestibule de la maison, là, il allait à eux avec affabilité. Sur ces visages de forme et de couleurs diverses, sur ces fronts basanés, noircis par le feu du tropique, comme sur ces figures blanches et fraîches des pays des zones du Nord, se trahissait un mélange de respectueuse admiration et de plaisir, accompagné de cette pétulance juvénile qui excitait le sourire plein de douceur du vénérable Cardinal. Au milieu de ces descendants des diverses races humaines, il se trouvait en famille; il leur donnait son anneau à baiser, et à chacun d'eux il adressait ou un conseil d'ami, ou un compliment, ou un souhait bienveillant; à celui-ci il parlait chinois, à celui-là arménien, à un autre grec, à un quatrième bulgare; ceux qui étaient les plus éloignés de sa personne recevaient un simple salut en arabe, un autre en éthiopien ou en abissinien. D'autres fois il dissertait avec celui-ci en russe, avec celui-là en persan, en anglais, en cophte, ou en lithuanien; dans ce pêle-mêle de langues diverses rien ne l'étonnait, il répondait à tous avec la même sûreté de parole, le même calme

et le même à-propos, que s'il eût parlé le dialecte bolonais, sa langue maternelle.

En 1839 plusieurs jeunes albanais de Scutari, de Sapia et d'Antivari, avaient été reçus au collége de la Propagande; ils lui adressèrent leur humble supplique pour le prier de les entendre en confession Le Cardinal répondit qu'il ne pouvait accéder à leurs vœux, ne connaissant qu'imparfaitement la langue albanaise; mais en même temps il leur demanda s'ils n'avaient point porté des dictionnaires et des ouvrages albanais; il s'en trouva parmi leurs livres d'étude, ils lui furent remis; il ne demanda qu'une douzaine de jours pour parler avec facilité et connaître à fond la langue albanaise. Il tint parole, et avant le terme fixé il reçut la confession des jeunes étrangers. Ainsi, comme on le voit, c'est dans ces réunions cosmopolites du célèbre collége de la Propagande que brilla surtout notre cardinal; nulle part il ne mérita mieux le nom de *Pentecôte vivante* que ses contemporains lui ont décerné; nulle part aussi ne se révèle plus admirablement que dans ce collége, le caractère d'unité de cette église Romaine, qui dans sa sollicitude maternelle embrasse tous les peuples de la terre dans un même sentiment pour les conduire, par la foi, à la véritable civilisation et au bonheur.

En traitant des rapports du cardinal Mezzofanti avec le collége de la Propagande, nous laisserions notre Récit inachevé si, nous aidant de nos souvenirs et ren-

voyant nos lecteurs, pour les compléter, aux ouvrages (1) où sont appréciés les institutions religieuses de la ville de Rome, nous ne terminions ici l'exposé de ces rapports en consacrant quelques lignes à une fête dont le cardinal polyglotte était l'ornement. Nulle part la célébration de l'Epiphanie n'a un caractère de grandeur et d'universalité mieux marqué que dans cette noble enceinte du collége d'Urbain VIII; si, comme nous l'avons dit, c'est la fête des races humaines, c'est en particulier celle de tous les élèves de cette célèbre école. Elle est tout à la fois religieuse et académique; elle nous révèle le double caractère de l'institution, car pour y former les élèves à l'apostolat, la Religion y enseigne la science qui fait les martyrs et celle qui fait les savants suivant le monde. Le jour de la *Manifestation* et pendant l'octave, les prêtres qui sont à Rome et qui appartiennent aux diverses communions catholiques de l'Orient et de l'Occident, viennent offrir les saints mystères sur les autels du collége de la Propagande, suivant les antiques rits des Eglises auxquels ils appartiennent; le prêtre grec, le melchite, l'arménien, le maronite, l'abyssinien, viennent tour-à-tour, revêtus des ornements sacrés propres à leurs rits, offrir sous des formes diverses le même sacrifice; sous le symbolisme d'une liturgie différente, c'est le même Dieu qu'ils adorent, la même victime qu'ils immolent, *c'est la diversité*

(1) Voyez en particulier le remarquable ouvrage de M. l'abbé Gerbet, intitulé : *Esquisse de Rome chrétienne*, tom. I.

de tous les peuples dans l'unité de la foi; c'est le triomphe de la foi romaine.

Cette octave de l'Epiphanie est célèbre encore par la *Fête des langues;* nous avons dit quels secours trouvaient les élèves de l'académie polyglotte du collége dans la science linguistique du Cardinal; c'était sa fête aussi, il en était l'âme et le héros, il venait applaudir aux succès des élèves, de ses vénérables mains il venait couronner ses propres dons; quelquefois sa modestie le faisait se dérober à l'empressement des spectateurs; car c'est lui que l'on cherchait, c'est lui que l'on voulait voir, au milieu de la docte réunion. Nos lecteurs le savent déjà, rien n'égale l'intérêt qu'inspirent ces jeunes ouvriers évangéliques qui célèbrent en leur propre idiome la naissance du Sauveur des hommes et les bienfaits de la vocation des Gentils; ici comme dans les cérémonies sacrées du matin, les termes seuls varient, mais c'est toujours la même pensée, le même cri d'amour et de reconnaissance; chaque race de la terre vient apporter et son hommage et son cantique au divin Enfant; cette fois l'étoile a brillé pour tous; et l'Orient et l'Occident ont leurs représentants auprès de la crêche de Bethléem.

Les compositions des élèves en hébreu, en syriaque, en samaritain, en chaldéen, en arabe, en turc, en arménien, en persan, en grec, en pégüan, en tamoul, en kurde, en géorgien, en irlandais, en écossais, en illyrien, en bulgare, en polonais, en allemand, en

anglais, en hollandais, en indien, en espagnol, en portugais, en français, en albanais, en cophte, en éthiopien et en chinois de toutes les espèces, sont lues successivement par les élèves appartenant aux diverses contrées du globe où ces idiomes sont parlés.

« Rien, dit un écrivain bien connu aujourd'hui, nous racontant ses impressions de voyage, rien n'était plus étrange, plus curieux que d'entendre tous ces sons divers, de voir toutes ces physionomies si différentes. L'arabe parle en cadence; le persan en aspirant ses syllabes; le pégüan, à la figure bronzée, chante plutôt qu'il ne parle son idiome d'une grande douceur; le turc aux cheveux d'ébène rend des sons gutturaux; le noir éthiopien fait entendre sa langue douce et forte; à côté de lui se montre un gentil petit écossais, au teint de rose, martelant avec grâce son âpre dialecte : tous avaient commandé un religieux silence. Mais quand parurent les chinois du Chan-si et du Hu-quam l'attention redoubla. Ils apportèrent en tribut une églogue qui fut accueillie par de vives acclamations. Ce fut bien autre chose quand les trois interlocuteurs, se rapprochant, se mirent à chanter en chœur : des battements de main partirent de tous les rangs et se renouvelèrent plusieurs fois. L'orateur enfantin qui leur succéda ne fut pas moins applaudi, c'était un jeune chinois de Canton. Une flûte douce, une mandoline, un petit fifre, tout ce que vous voudrez, pourvu que cela chante doucement, et vous

aurez la langue chinoise de Canton dans la bouche d'un enfant. Comme bouquet un remercîment fut adressé à l'assemblée en fort bon italien par trois jeunes élèves d'environ douze ans, l'un indien, l'autre turc et le troisième albanais.

« Chaque assistant éprouve dans cette fête catholique un plaisir proportionné à ses connaissances linguistiques. Le seul homme dans l'univers capable de le goûter dans toute sa plénitude en était privé : l'étonnant cardinal Mezzofanti trompa tous les yeux avides de le contempler. » (1)

Chaque année se renouvelle et chaque année se perpétuera au collége de la Propagande cette intéressante *Fête des langues*; mais celui qui en rehaussait l'éclat par ses vertus évangéliques et son rare mérite, ne siége plus au milieu de cette famille comospolite dont il parlait les divers idiomes; sa place y est restée inoccupée; il y brillait par sa présence, il y brille encore par l'éclat des impérissables souvenirs qu'il y a laissés.

Parmi les établissements pieux dévolus, comme nous l'avons déjà dit, à la juridiction du cardinal, et qu'il honora d'un intérêt particulier, nous en citerons deux : le premier, celui des Catéchumènes, dont la création remonte au pape Grégoire XIII; le second, celui des Religieuses Basiliennes, dont la création est récente; tous les deux attestent l'immense charité de l'Eglise romaine. La maison des Catéchumènes reçoit les in-

(1) Voyez *Les trois Romes*, par M l'abbé Gaume, tom. II.

fidèles sans distinction qui veulent se convertir à la foi catholique, juifs, mahométants, idolâtres, ces derniers conduits quelquefois par des missionnaires des régions les plus lointaines; après un mûr examen, après une suffisante instruction, ils sont régénérés dans les eaux saintes du baptême catholique. Le digne Alphonse de Ratisbonne séjourna quelque temps dans ce pieux asile, et au moment où nous écrivons, l'on compte de trente-cinq à quarante néophytes dans la maison des Catéchumènes, parmi lesquels se trouvent plusieurs maures de nos possessions d'Afrique. Nous n'avons pas besoin de dire ici quel était l'emploi que s'était créé l'intelligente charité du Cardinal; c'était un enseignement bien plus élémentaire, plus touchant peut-être que celui du collége de la Propagande, mais c'était toujours le même zèle d'apôtre; il se faisait petit avec les petits, il tâchait de se faire comprendre par les esprits les plus rebelles, dissipait les ténèbres de l'ignorance de ces jeunes idolâtres, quelquefois abrutis. Mezzofanti, tenant un petit catéchisme écrit en langue étrangère, au milieu de ces catéchumènes, dont il travaillait à développer la tardive intelligence, nous paraît plus digne de nos respectueuses sympathies que lorsqu'il se livrait à de savantes dissertations sur les livres des *Vedas* en présence de l'élite du collége de la Propagande, employant lui-même la langue sacrée de l'Inde.

Ce qui surtout nous a touché profondément, c'est la

douce joie du saint prêtre lorsqu'il jugeait ces jeunes néophytes suffisamment instruits et préparés, et leur éducation assez avancée, pour être admis au banquet Eucharistique; c'était pour lui un jour de bonheur; il présidait souvent à la cérémonie; dans la maison des Catéchumènes, comme dans d'autres asiles élevés à l'enfance chrétienne, il prononçait ces touchantes allocutions qui précèdent et suivent la réception du plus auguste de nos sacrements et appelés à Rome *Fervorini;* la douceur de la langue italienne, qu'il parlait si bien, et l'harmonieuse flexibilité de sa voix ajoutaient un charme de plus aux heureuses inspirations de sa charité pour ces jeunes enfants qu'il avait appelés à la vie de l'intelligence et de la grâce, et aux élans de son amour pour ce sacrement adorable, objet sacré de sa foi, source d'ineffable bonheur pour ceux qu'il avait admis à y participer.

La seconde maison religieuse à laquelle, jusqu'aux derniers jours de sa vie, le cardinal Mezzofanti témoigna un intérêt particulier, est celle des Sœurs Basiliennes, venues des provinces russes et établies aujourd'hui à Rome, depuis que la persécution du czar les chassa avec tant de cruauté du couvent de leur ordre. On n'a pas oublié le touchant intérêt qu'elles excitèrent dans l'Europe catholique; Grégoire XVI offrit un généreux asile à la mère Macrina et à ses fidèles compagnes, il les confia à la charité du cardinal Mezzofanti, qui seul à Rome parlait la langue des diverses

contrées où étaient nées ces pauvres filles vouées à la vie monastique et rejetées si loin de leur patrie. Le cardinal Mezzofanti se montra pour elles un protecteur et un père; il aimait à les visiter souvent, et jusques dans les derniers jours de l'année 1848 il se rendit au couvent des Sœurs Basiliennes pour entendre leur confession et leur prodiguer les consolations de sa charité.

Le lecteur se rappellera peut-être qu'au début de sa carrière sacerdotale l'abbé Mezzofanti, animé d'une sainte passion pour le bien des âmes, avait recherché les modestes et pénibles fonctions de confesseur; prélat romain et cardinal, il continua de les exercer avec le même zèle, et on peut dire qu'il réunit en sa personne la charge de tous les Pénitenciers des basiliques Romaines. Aucun prêtre n'a confessé un plus grand nombre de personnes appartenant à plus de nations diverses; il se plaisait à accueillir et à admettre au tribunal de la pénitence les étrangers de distinction qui témoignaient le désir de s'adresser à lui; il recevait avec une égale bonté ceux qui animés des mêmes intentions, mais de condition plus modeste, pouvaient se faire recommander à ses vertus évangéliques; il était heureux surtout quand il pouvait par ses exhortations, l'exemple de ses vertus, et ses pieuses largesses, contribuer à ramener dans les sentiers de la vertu les tristes victimes de l'erreur ou du schisme.

Nous trouvons, dans un ouvrage récemment publié,

par un Conseiller d'Etat russe, ancien adjoint au Procureur du saint synode de Pétersbourg, un admirable exemple de l'humilité profonde du pieux Cardinal dans l'exercice du saint ministère. Sous la plume d'un schismatique grec l'hommage rendu à la vertu d'un prêtre catholique ne saurait être suspect. Voici comment s'exprime cet écrivain :

« Le cardinal Mezzofanti charme tous ceux qui le voient par sa simplicité et sa bonté......... On connaît ses prodigieuses connaissances. Quand je l'ai prié de m'indiquer le nombre des langues qu'il possédait, il m'envoya une feuille sur laquelle se trouvait écrit le nom de Dieu en cinquante-six langues..... Mais on ignore beaucoup de faits qui montrent de quelle admirable humilité il fut orné. Ayant connu, en 1845, les dispositions d'une pauvre servante russe, placée dans un couvent de Rome, à se convertir au catholicisme, le Cardinal allait plusieurs fois la semaine lui enseigner le cathéchisme en langue russe qu'aucun prêtre ne possédait alors à Rome (1). » Voilà bien le dévoûment du saint prêtre qui se fait petit avec les petits, parce qu'il ne voit que des âmes à sauver et des cœurs à gagner à Jésus-Christ !

Un grand nombre de prêtres, enfants de l'Eglise de Pologne persécutée, des militaires de haut rang et des dames distinguées appartenant à cette nation mal-

(1) Extrait d'un ouvrage russe de M. Mourawieff. — Voyez *l'Ami de la Religion* du 22 août 1852.

heureuse, recoururent à sa charité sacerdotale pour la direction de leur conscience, quand le sceptre de fer du Czar se fut appesanti sur elle. Comme la ville de Rome offre un asile à toutes les grandeurs déchues, à chaque révolution qui a ébranlé les trônes sur le continent, plus d'un illustre émigré a trouvé aux pieds du Cardinal les sages conseils de l'expérience et les ineffables consolations que donne la Religion dans les diverses épreuves de la vie.

Ainsi, dans les conseils du Pontife souverain, dans les Congrégations romaines, au collége de la Propagande, au tribunal sacré de la pénitence, dans ses rapports au sein de la métropole catholique, recherché des savants étrangers, et, comme nous allons bientôt le voir, par les princes et les rois, il fut la lumière de tous les peuples, l'ami de tous les hommes et leur interprète universel.

C'était, on le comprend, une nécessité de position à laquelle il ne pouvait échapper; sa modestie aurait voulu s'y soustraire; mais la Providence semblait l'avoir placé auprès du Pontife catholique, comme l'organe élevé de l'Eglise universelle, et comme réunissant dans sa personne, au moyen d'une sorte d'unité de langage, les hommes de toutes les races humaines appelées à la connaissance de l'Evangile.

—

III.

LE PRINCE INDIEN SOUVERAIN DE SARDHANA ET LE CARDINAL MEZZOFANTI. — MORT DU PRÉLAT MINARELLI ; FAMILLE DU CARDINAL. — RAPPORTS PARTICULIERS DE L'AUTEUR DE CET ÉCRIT AVEC LE CARDINAL MEZZOFANTI : ACCUEIL BIENVEILLANT FAIT AUX ÉTRANGERS. — SOUVENIR DE LORD BYRON, OPINION DU CARDINAL SUR LE POÈTE. — LANGUE ANGLAISE. — LANGUE BASQUE ET SES DIALECTES ; OPINION DE MEZZOFANTI SUR CETTE LANGUE. — LANGUE ROMANE : POÉSIES DE GOUDOULIN : POÉSIES DE JASMIN. — DIALECTE BOHÉMIEN, ETC.

Dans les premiers jours de l'année 1839, un Prince indien du nom de *David Octenlongue Dyce Sombre*, souverain de Sardanach ou Sardhana, vint rendre ses respectueux hommages à Grégoire XVI; il offrit au Pontife une grande boite en or très pur, ornée du portrait de sa tante *Begum-Sombre*, ancienne souveraine des états dont il avait hérité; cette princesse avait obtenu du Pape, en septembre 1835, que Sardhana serait détaché du vicariat apostolique d'Agra, et formerait un vicariat spécial qui serait confié à Mgr Césaré de Caravaggio de l'ordre des Capucins. Le prince David assura de sa reconnaissance et de sa fidélité le chef de l'Eglise, il promit d'étendre dans les régions lointaines où il était né le règne du Christ, et de faire surtout fleurir la religion dans ses propres états, où sa tante avait déjà élevé des églises, institué de pieuses fondations et puissamment contribué à la prédication de l'évangile. Ce Prince fut vivement surpris de trouver à Rome un cardinal qui lui servit

d'interprète auprès du Père commun des fidèles, et auquel la langue de l'Inde et ses dialectes étaient connus.

Les princes appartenant à des communions dissidentes se montraient empressés de payer au Prélat polyglotte le tribut de leur admiration ; le grand duc héréditaire de Russie, l'ancienne reine de Hollande se distinguèrent, dans les dernières années du règne du Grégoire XVI, parmi les grandes renommées de l'époque qui rendirent hommage au Cardinal.

Ce fut au mois de mars 1844, que le savant prélat éprouva le plus douloureux chagrin de sa vie, celui qui fut le plus profondément senti, et qui coûta des larmes amères à sa pieuse et érudite vieillesse : il perdit son neveu, en qui semblaient revivre avec ses vertus son admirable aptitude pour l'étude des langues ; l'abbé Minarelli n'avait pas quitté Bologne ; la célébrité et le crédit de son oncle n'avaient pu l'arracher à ses fonctions sacerdotales ; jeune encore il avait été nommé primicier de l'insigne église de sainte Pétronne et recteur perpétuel de l'université. Plus tard la carrière de la prélature s'ouvrit devant lui ; Grégoire XVI, juste appréciateur de son mérite, l'avait nommé camérier secret, et lui avait conféré les insignes de prélat di *mantelleta*. Plus tard sans doute de nouveaux honneurs l'attendaient à Rome ; le ciel en l'appelant à lui voulut récompenser ses vertus ; il ne resta plus au Cardinal qu'une sœur plus qu'octogénaire, mère du prélat, des neveux étrangers à la carrière des lettres, et sa nièce, made-

moiselle Minarelli, qui a entouré des soins les plus affectueux et les plus dévoués la vieillesse de l'illustre cardinal.

Nous sommes amenés à parler maintenant des rapports que nous avons eu l'honneur d'entretenir, pendant dant nos divers séjours à Rome, avec le Cardinal Mezzofanti ; nous en conservons un doux souvenir ; rien n'effacera de notre cœur ce culte de respectueuse admiration et de pieux dévouement que nous conservons à sa docte et sainte mémoire. Notre rôle de biographe acquiert un nouvel intérêt, nous n'avons plus à rapporter des faits qui nous soient étrangers, nous devenons le témoin heureux de ceux que nous racontons, nous y avons pris part, et avec nos souvenirs, ce sont nos propres appréciations que nous avons à reproduire. Voici quelques feuillets de notre journal de voyage, écrit en 1846 :

« Au second étage d'une maison de modeste apparence, située à Rome, dans une rue d'un nom peu poétique, aboutissant sur la place des Saints-Apôtres, où le palais Valentini et le palais Colonna, aujourd'hui résidence du représentant de la France, étalent leur noble façade, habite un illustre prélat, dont la renommée a depuis longtemps proclamé le rare mérite. Un de ces anciens escaliers de pierre, si communs à Rome, vous conduit au seuil de la porte d'une antichambre de médiocre grandeur, où est placée l'image vénérée de la Madone, aux pieds de laquelle on voit quelques

cierges et des vases de fleurs; des domestiques habillés de noir vous introduisent dans une seconde antichambre, où s'occupe toujours utilement un ecclésiastique, le plus souvent prêtre, qui a le titre de *maître de chambre;* ce dernier vous introduit à son tour dans un salon convenablement meublé, mais sans luxe et sans ce dais de velours cramoisi et de forme carrée, qu'on trouve chez presque tous les princes romains. C'est là que bientôt s'empresse d'arriver celui que vous désirez voir et entendre. Vous voyez venir à vous un prêtre revêtu d'une soutane de couleur bronzée, bordée de rouge, et portant la calotte cardinalice.

« Ce qui vous frappe d'abord, c'est l'extrême politesse avec laquelle il vous reçoit : sa voix pleine de douceur, mais faible, fixe votre attention; vous cherchez dans les yeux du prélat, dont la taille est ordinaire et dont l'organisation vous semble délicate, quelque chose qui vous fasse connaître ce qu'il est, vous regrettez de les trouver comme voilés par la fatigue; la physionomie, le corps tout entier, et jusqu'à l'exercice de la parole, tout vous révèle une vie d'étude, une existence consacrée à de pénibles labeurs et à de longues veilles. Ce prélat qui vous reçoit avec tant d'aménité, qui souffre quand les étrangers lui demandent son anneau à baiser, est un prince de l'Eglise, le premier polyglotte du monde, célèbre dans toute l'Europe par sa vaste connaissance des langues et son érudition qui tient du prodige; c'est un apôtre pour la piété et la modestie, comme pour

le don des langues; c'est le cardinal Mezzofanti..... »

Il s'établissait bientôt des rapports de sympathie entre l'illustre prélat et les étrangers dont l'esprit cultivé savait, avec adresse, s'attirer sa bienveillance et flatter ses souvenirs; et ce qu'ils finissaient par admirer le plus, à part son rare mérite de linguiste, c'était sa bonté et son incomparable affabilité; ces rapports pouvaient se multiplier et aller jusqu'à la confiance, lorsque des recommandations aussi sûres qu'honorables disposaient favorablement le Cardinal polyglotte à l'égard de ceux dont il recevait les hommages toujours avec tant de modestie.

Il permettait que lui rappelant quelquefois ses études soutenues et sa vie de professeur à Bologne, on lui demandât par quels merveilleux moyens il avait en quelque sorte acquis le don des langues. Le Cardinal répondait avec une admirable simplicité qu'après Dieu et son amour pour l'étude, il reconnaissait devoir infiniment au commerce des étrangers; il aimait à s'exprimer de la sorte :

« Je crois que Dieu m'a accordé cette faveur non pour m'en glorifier devant le monde et dans des intérêts frivoles, mais afin que je pusse contribuer au salut des âmes. J'étais à Bologne dans des temps de guerre; jeune prêtre, je visitais les hôpitaux militaires, j'y trouvais des hongrois, des slaves, des allemands, des hommes de la Bohême, tous malheureux dans les combats, malades ou blessés que je ne pouvais ni confesser, ni ramener au sein de la religion catholique. Je sentais mon cœur

déchiré. Je m'adonnai à l'étude de ces langues étrangères, et je parvins à en apprendre assez pour me faire parfaitement comprendre; je n'en voulus pas davantage. Je commençai à me promener entre les lits des malades, j'en confessais quelqu'un, je conversais avec les autres, de sorte qu'en peu de temps j'eus considérablement accru mon vocabulaire; avec la grâce de Dieu, bien servi par mes études et ma mémoire, je parvins à connaître non seulement la langue des nations auxquelles appartenaient les malades, mais encore les dialectes particuliers des diverses provinces .... Les maîtres-d'hôtels m'avertissaient dès qu'un étranger arrivait à Bologne; je me rendais auprès de lui, je ne craignais pas de l'interroger, de prendre des notes et de m'exercer avec lui dans la prononciation de sa propre langue. Quelques savants jésuites et la présence de plusieurs espagnols, portugais et mexicains, à Bologne, me valurent d'utiles secours pour l'intelligence des langues anciennes et des langues de leur nation. Je me fis une loi d'apprendre toutes les grammaires et tous les dictionnaires que je pus me procurer. Je mettais des mots dans ma tête, et lorsque un gentilhomme ou un modeste ouvrier passaient à Bologne, je perfectionnais ma prononciation avec le premier, j'apprenais les locutions vulgaires avec le second, et j'avoue qu'il m'en coûtait peu, car avec la mémoire, Dieu m'avait donné une incroyable flexibilité dans les organes de la voix...» C'est ainsi que nous avons entendu s'expri-

mer au déclin de ses jours, avec une ineffable modestie, le savant linguiste.

Entretenant un jour l'illustre Cardinal de ses rapports passagers avec lord Byron, nous recueillîmes de sa bouche l'expression de ses nobles regrets sur la fin prématurée du grand poète de l'Angleterre (1), dont il avait lû et apprécié les œuvres ; nous l'avons entendu émettre, sur le caractère, le talent de cet écrivain, avec autant de goût que de mesure, les opinions les plus judicieuses. « Ce désolant septicisme qui depuis longtemps fatiguait son âme, nous disait le Cardinal, semblait n'être pas fait pour lui; il lui restait à écrire la plus belle page de l'aventureux pélerinage de son Childe Harold, celle où après nous avoir retracé ses doutes, ses combats et ses longues souffrances, après nous avoir dévoilé les plaies profondes faites à son âme altière, il eût proclamé son glorieux retour à la foi de ses pères,.... lord Byron n'aurait-il pas succombé à ses regrets et à ses remords? » Nous avons reproduit ici avec une secrète satisfaction ces mots religieusement recueillis et qui honorent la mémoire du grand Poète. A son tour, il nous semblait que le Cardinal éprouvait une douce satisfaction à nous communiquer sa pensée. Il y a toujours quelque gloire humaine à fixer sur sa personne l'attention d'un grand homme; l'intérêt voué par le Cardinal à la mémoire du

(1) On sait que lord Byron, qui s'était dévoué à la cause de l'émancipation grecque, s'embarqua à Gènes pour se rendre à Missolonghi, où il mourut à la peine le 18 avril 1824, âgé de 36 ans.

chantre de Childe Harold semble solliciter un peu d'indulgence pour ce génie égaré. Lord Byron est passé comme un brillant météore sur notre génération, mais ses vers arriveront à l'immortalité. L'âge eut calmé peut-être cette âme fougueuse, et s'il n'eût pas quitté l'Europe, d'autres destinées se seraient sans doute accomplies pour lui. Il crut trouver une gloire nouvelle sur les bords de l'Hellespont, et apaiser cette soif de renommée qui le dévorait ; mais la mort vint briser la trame d'une vie si tourmentée ; une petite croix de bois fut trouvée sur sa poitrine ; n'était-ce pas là le prélude de cette vie nouvelle entrevue par le Cardinal, si cette intelligence ne se fût trop tôt éteinte ?.....

A propos de cette sombre poésie de Byron où l'on trouve de si grandes beautés littéraires, nous avons eu l'occasion d'entretenir plusieurs fois l'illustre Cardinal, qui parlait lui-même l'anglais avec tant de distinction, de l'obstacle presque insurmontable, pour les français du midi, que présente la prononciation de cette langue, obstacle contre lequel nous avons lutté longtemps, lorsque plus jeune nous avions assayé de l'apprendre; il voulait bien descendre aux explications les plus élémentaires, nous citer des exemples pris dans les deux langues, et nous donner quelques règles générales propres à applanir les difficultés ; nous pouvons assurer que ses explications sur la prononciation de cette langue nous ont toujours paru tellement lucides et méthodiques, qu'on aurait cru les recueillir

plutôt de la bouche d'un professeur habitué de longue date à l'enseignement pratique de la langue, que d'un savant qui n'avait appris l'anglais que pour lui-même.

Nous avons eu l'honneur de faire hommage au Cardinal de plusieurs ouvrages; il en est deux qui, se rattachant à ses études favorites, ne doivent pas être passés sous silence. Nous lui offrîmes au nom du vénérable Archevêque de Toulouse, Mgr. d'Astros, que ses luttes contre l'université et celles bien plus dangereuses soutenues au commencement du siècle pour la défense des droits de l'Eglise avaient placé si haut dans l'estime du clergé romain, un catéchisme Basque (1) que ce prélat avait fait rédiger quand il était évêque de Bayonne. Un tel livre ne pouvait être reçu qu'avec plaisir par le Cardinal polyglotte, qui en lut et en traduisit en français plusieurs passages. L'occasion était bien trouvée, nous prîmes la respectueuse liberté d'interroger le Cardinal sur cette langue aux origines inconnues, aux difficultés insurmontables, que l'on parle aux pieds de nos Pyrénées. Si nos souvenirs sont fi-

(1) CATICHIMA EDO FEDEA LABURZKI
PAUL-THÉRÈSE-DAVID D'ASTROS, BAYONACO YAUN
'APHEZPICUAREN MANUZ IMPRIMATUA
Hau bakharic irakhasrria içaiteco diocesa gucian.
(1823)

Catéchisme ou abrégé de la foi, imprimé par ordre de Mgr Paul-Thérèse-David d'Astros, évêque de Bayonne, pour être seul enseigné dans l'étendue de son diocèse.

dèles, il semblait difficile à l'illustre polyglotte d'établir entre le Basque, le bas Breton et le Gallois, les mêmes rapports qui unissent ces deux derniers dialectes dont les analogies sont connues; il citait un des dialectes des plus anciens du Pérou qui a avec le Basque une analogie frappante sous le rapport surtout du système des conjugaisons. Il ne partageait pas l'opinion de ceux qui ont cru voir dans la langue de l'antique Cantabrie, qu'il considérait comme la plus ancienne de l'Espagne, un dialecte Carthaginois; tout en reconnaissant la difficulté qu'il y a de classer le Basque dans la grande famille des langues, l'opinion de ceux qui le considèrent comme d'origine Japhétique lui paraît beaucoup plus probable. Telle est en substance l'opinion du Cardinal sur la langue Basque, qu'il se plut à nous faire connaître.

Des ecclésiastiques distingués par leur mérite, nés au centre des pays basques, nous ont assuré que le Cardinal avec lequel ils avaient eu de rapports prolongés parlait également bien les deux dialectes (1), le *Labourdain* et le *Souletain* (ce sont les deux principaux), offrant entre eux des différences bien tranchées.

(1) Le *Labourdain* est généralement parlé dans l'arrondissement de Bayonne; le *Souletain* dans celui de Mauléon. On distingue un troisième dialecte parlé dans plusieurs cantons de ce dernier arrondissement, participant des deux premiers, appelé *Bas Navarrais*, se rapprochant cependant davantage du labourdain.

On sait que parmi les différences dignes de remarque, qu'offrent les deux principaux dialectes de la langue basque, on prononce la lettre U dans le dialecte souletain comme on le prononce dans la langue française; tandis que dans le dialecte labourdain, il est prononcé comme en espagnol et comme dans toutes les langues de l'Europe, le français excepté.

On ne se rendra jamais assez compte, ou de la prodigieuse aptitude du Cardinal pour l'intelligence des langues, ou des difficultés qu'il a eu à surmonter pour parvenir à comprendre et à parler comme il le faisait, cette langue basque, qui a fait le désespoir de tant de linguistes.

Nous lui fîmes hommage des poésies de Goudoulin (1). Quoiqu'il connût notre langue Romane et les travaux de M. Raynouard, le nom du poète toulousain frappait son oreille pour la première fois; aussi témoigna-t-il un vif empressement à lire ses poésies ; ses yeux s'arrêtèrent d'abord sur un des Noëls insérés dans le volume et commençant par ses mots... *Fasan a qui canto milhou;* il le lut, et a chaque strophe il nous en donnait une traduction fidèle, rendant avec élégance la pensée du poète. L'illustre savant ne fut arrêté que par un seul mot, que sa profonde sagacité lui fit bientôt compren-

(1) LAS
OBROS
DE
PIERRE GOVDELIN,
AVGMENTADOS D'VNO
noubélo Flourēto.

—

A TOVLOVSO,
Per Pierre Bosc. M. DC. XLVIII.
Ambé pribiletgé.

dre (1). Il éprouvait une véritable satisfaction à lire des vers composés en notre langue Romane, c'était comme un nouvel idiome poétique dont il enrichissait sa mémoire déjà si féconde, il en était heureux; pour nous, quoique bien prévenus, nous éprouvions un de ces mouvements de surprise extatique en l'entendant lire, comprendre, expliquer et rendre avec autant de facilité que d'exactitude en langue française les poésies patoises de notre poète gascon.

Dans sa vie de cardinal, Mezzofanti se montra toujours homme d'étude; la mort seule pouvait l'arracher à ses travaux de linguistique. Nous savons que dans ses dernières années, malgré les soins que réclamaient sa santé affaiblie et ses yeux fatigués, il étudiait avec plus de soin qu'il ne l'avait jamais fait la langue basque; il s'occupait même du dialecte bohé-

(1) Nous reproduisons ici le couplet du Noël, où se trouve le mot *daillo*, qui tout d'abord ne fut pas compris par le Cardinal; il voulut que nous lui en donnassions la traduction française; mais lui ayant dit que c'était un des attributs les plus ordinaires de la mort, aussitôt l'image de la mort armée de sa faux se présenta à son esprit et il acheva la traduction du Noël.

Mes quand el desplazec à Diu,
Tout intréc en camp de bataillo,
Le boun-heur li dissec adiu,
La mort arribéc an sa daillo,
El de doulous vn regimen
Espallée soun countentomeu.
ça ça trien, etc.

mien (1), et des divers dialectes de la langue romane parlés dans les provinces méridionales de la France. Il recherchait avec empressement les poésies composées en ces dialectes. Il s'était procuré toutes les poésies de Jasmin publiées jusqu'en 1847; il applaudissait au talent du poète agenais; il eût voulu pouvoir l'encourager de ses suffrages; il trouvait qu'il cherchait trop à poétiser la langue qu'il parlait si bien.

Nous aurons occasion d'entretenir encore nos lecteurs de la langue romane; si nous ne le faisons pas ici, c'est pour ne point déroger à la loi que nous nous sommes imposée, en suivant autant que possible l'ordre chronologique des faits. Quant aux opinions émises par le Cardinal sur quelques-unes des plus graves questions de linguistique, qu'après bien d'autres nous avons recueillies de sa bouche, nous nous contenterons de les rappeler dans la troisième partie de cet Ecrit.

(1) Nous voulons parler ici des dialectes bohémiens du midi seulement, du *Gitano* espagnol et du *Zingaro*, italien appartenant à la même famille. Ce dernier, moins abruti que ses frères des Pyrénées, trafique sur les mulets dans les Apennins, dont il habite les gorges; il descend dans les grandes villes pour son commerce, et sa femme, ou sa compagne, a pour profession de prédire la bonne aventure aux bonnes femmes des villes et des campagnes.

A Bologne, l'abbé Mezzofanti avait profité de toutes les rencontres pour accroître ses connaissances dans les langues, il n'avait dédaigné aucune occasion de connaître un dialecte de plus.

Il existe à Rome, au quartier des monts, une rue appelée *Via Zingari*. C'était, il faut le croire, une des résidences favorites de ces bandes nomades que traînaient à leur suite, dans des temps déjà loin de nous, les armées françaises et espagnoles qui traversèrent à plusieurs reprises la Péninsule italique.

IV.

ARRIVÉE DE L'EMPEREUR NICOLAS A ROME; ENTRETIEN DE L'AUTOCRATE ET DE GRÉGOIRE XVI. — LE CARDINAL MEZZOFANTI EST INVITÉ A SE RENDRE AUPRÈS DE L'EMPEREUR, SON ENTREVUE AVEC LE CZAR. — VISITE DES OFFICIERS DE L'EMPEREUR AU PALAIS VALENTINI.

En suivant l'ordre des temps, nous arrivons à une des grandes époques du règne de Grégoire XVI, nous voulons parler du voyage de l'Empereur de Russie à Rome. Le monarque revenait de Naples, où la douceur du climat avait attiré l'Impératrice malade. C'était un événement que l'arrivée de l'autocrate dans la métropole catholique, l'opinion publique s'en montrait vivement préoccupée; pour les uns le Czar était un persécuteur farouche, obéissant au fanatisme d'un sectaire; pour les autres, un monarque rusé et politique; pour le plus grand nombre un grand prince. L'histoire racontera cette entrevue mémorable où le plus puissant roi de la terre humilia son front devant le serviteur de Celui qui eut un roseau pour sceptre; elle dira que son imposante parole fit naître le remords et le trouble; elle rapportera les suites de son intervention personnelle dans la déplorable persécution suscitée contre les catholiques du vaste empire de Russie et de l'ancien royaume de Pologne; elle gravera sur l'airain les belles paroles de

Grégoire XVI adressées au roi moscovite, en faveur des catholiques persécutés. Il disait, ce pontife vénéré, songeant à son grand âge : « que le temps approchait où il devait aller rendre compte à Dieu de son administration, et que le Souverain auquel il s'adressait aurait, lui aussi, un compte à rendre. » Ce fut sous l'inspiration de sa piété et de son courage qu'il trouva des paroles énergiques pour défendre devant l'autocrate, la justice et la religion opprimées dans ses Etats.....

On se préoccupait de l'entrevue du Pontife avec le Czar, et quoique l'étiquette romaine eût tout prévu, on ne savait pas quel serait, des deux ou trois cardinaux désignés par l'opinion, celui qui assisterait à cette entrevue mémorable et servirait d'interprète au Pontife couronné.

C'était dans les premiers jours de décembre 1845; la question fut agitée devant le Pape, le cardinal Mezzofanti ne fut point appelé auprès du pontife, il ne lui servit point d'interprète. En consentant à voir l'Empereur, Grégoire XVI proféra ces paroles remarquables : « Sa Majesté pourra parler français si elle veut; pour moi je ne puis parler que deux langues : comme Pape, celle de l'Eglise; comme souverain, celle de mes Etats. L'Empereur pourra amener avec lui, M. de Boutenieff son ambassadeur; j'aurai avec moi le cardinal Acton. » Ce fut à dessein que le saint Pontife voulut avoir avec lui un cardinal appartenant à une famille anglaise; on crut reconnaître à Rome dans ce choix une intention politique de la part du chef de l'Eglise.

L'empereur Nicolas, qui occupait avec sa suite le palais Giustiniani, visitait les monuments et les merveilles de Rome; le cardinal polyglotte en était une des plus rares; l'autocrate voulait le voir et l'entendre, et converser avec lui; il n'eût pas été fâché que Grégoire XVI eût satisfait sa curiosité en le désignant comme interprète, et l'eût dispensé ainsi de ce soin.

M. de Boutenieff écrivit une lettre au cardinal Mezzofanti pour l'inviter à venir présenter ses devoirs à l'Empereur; l'autocrate recourut encore à une démarche qui avait quelque chose de plus direct et de plus délicat; l'aide de camp de service auprès de sa personne écrivit au nom de son maître au Cardinal. L'Eminence se rendit auprès du puissant monarque, qui lui fit l'accueil le plus distingué et le plus bienveillant; l'entrevue fut assez longue; le Czar lui parla russe et polonais, et il avoua que le Cardinal parlait le russe avec autant de facilité qu'un homme de sa nation; mais le Cardinal ne pouvait rendre le même témoignage à l'Empereur quant à la langue polonaise; il disait que le Czar, malgré la grande habitude qu'il avait de la parler, se trahissait dans quelques mots, et qu'il avait entendu parler cette langue par d'autres avec plus de perfection.

Si l'empereur Nicolas était parfaitement satisfait, les aides de camp et les officiers supérieurs du prince, qui l'accompagnaient, ne pouvaient l'être : il ne leur avait point été permis d'entretenir individuellement le polyglotte. Quelques jours après l'entrevue du mo-

narque, ils se rendirent au palais Valentini chez le Cardinal; et, dans son salon, avec autant de respect de la part des nobles étrangers, que de courtoisie et de bonté de la part du maître de la maison, il s'engagea une longue conversation en russe, en polonais, en slave, en lithuanien, où ces hommes de guerre, qui ne rendent pas souvent leurs armes, s'avouèrent vaincus sur le champ de bataille de la linguistique. Ils obtinrent du Cardinal polyglotte qu'il voulût bien écrire lui-même sur leur album quelques sentences ou devises en leur propre langue; il consentit avec bonté aux désirs qui lui étaient exprimés. Les officiers de l'Empereur quittèrent le Cardinal émerveillés de l'accueil qu'ils en avaient reçu; ils ne savaient ce qu'ils devaient le plus admirer, ou de son intarissable facilité à parler les langues, ou de la bonté de son caractère et de la parfaite urbanité de ses manières.

V.

DERNIÈRES ANNÉES DU RÈGNE DE GRÉGOIRE XVI ; AVÈNEMENT DE PIE IX ; TÉMOIGNAGE DE HAUTE BIENVEILLANCE DONNÉ PAR LE NOUVEAU PONTIFE AU CARDINAL MEZZOFANTI. — EXEMPLE REMARQUABLE DE LA SAGACITÉ DU CARDINAL EN FAIT DE DIALECTE ROMAN. — RAPPORTS DU CARDINAL AVEC L'AMBASSADEUR TURC PENDANT SON SÉJOUR À ROME.

Nous sommes arrivés aux dernières années de la vie de Grégoire XVI; après un règne glorieux dont l'histoire aura à nous raconter les faits mémorables, le pontife s'endormait du sommeil des justes et se réveillait dans les splendeurs de l'éternité, le 1er juin 1846.

Dans ses miséricordieuses pensées, la Providence ne voulut pas ajouter aux regrets de son Église, en prolongeant sa viduité. Le ciel répondit à ses supplications, en lui donnant un Pontife qui, héritier des vertus de ses prédécesseurs, devait jeter sur le trône apostolique une douce et pure lumière, et s'attirer le respect et l'admiration de l'Europe par la magnanimité de ses intentions et par son courage dans l'adversité. Ami de toutes les gloires de l'Italie, Pie IX le fut du cardinal Mezzofanti, qu'il avait commencé à estimer comme collègue, qu'il admirait comme savant et auquel, dès son avènement au trône, il s'empressait de donner un témoignage particulier de haute bienveillance, en lui faisant cadeau d'une riche tabatière en or ornée du chiffre pontifical, et en accordant à son crédit des grâces et des faveurs que

le Cardinal ne sollicitait jamais que pour adoucir les plus légitimes infortunes.

Nous avons dit que les infirmités de la vieillesse, n'avaient point affaibli son goût pour l'étude des langues. La langue Romane et ses dialectes si multipliés étaient pour lui l'objet d'une attention plus suivie. Nous croyons pouvoir l'expliquer en disant, que parmi le grand nombre d'ecclésiastiques du midi de la France attirés à Rome par la piété ou l'amour des arts, il en était bien peu qui n'ambitionnassent d'entretenir le célèbre linguiste ; les idiomes vulgaires avaient souvent la préférence, et Mezzofanti encourageait les plus timides ; il aimait quelquefois à prendre l'initiative. Nous pourrions citer ici le nom de plus d'un prêtre voyageur et d'un pèlerin catholique, pour lequel un court entretien avec le Cardinal conserve tout le charme d'un des plus délicieux moments de la vie ; un d'entr'eux, homme d'esprit et de cœur, soldat dévoué de cette milice apostolique dont les prêtres sous le nom de *Pères de la miséricorde* évangélisent la France, a droit à un souvenir particulier ; il avait été déposer son hommage de piété filiale aux pieds de Pie IX au milieu des vives allégresses de l'Église. Il fut présenté au cardinal polyglotte. Le prêtre français s'incline, baise l'anneau, et adresse au cardinal ces paroles en langue romane :

Eminenço ,

« Yo nou bous parlaréy pas lati dins lou païs de Ciceroun ; yo nou gaousayoy pas bous parla grec ; aco

sayo m'expaousa à resebre may d'uno litchou que bous n'aourias pas lou temps de me fa.

« Yo preféri dounc, bous parla lou lengatche de mayre, yo bous exprimaré millou lous sentimens d'admiratiou et de proufound respet dount yo soun penetrat per bostro Eminenço, et dounl yo la prégui de boulé pla recebre l'oumatche. »

Nous traduisons ici ces paroles :

Eminence,

« Je ne vous parlerai pas latin dans la ville de Cicéron; je n'oserais vous parler grec, car je m'exposerais à recevoir plus d'une leçon que vous n'auriez pas le temps de me donner.

« Je préfère donc vous parler le langage de ma mère, je vous exprimerai mieux les sentiments d'admiratiou et de profond respect dont je suis pénétré pour votre Eminence, et dont je la prie de vouloir bien recevoir l'hommage. »

Ces paroles prononcées avec cette modeste assurance qu'inspirait la bonté si connue du Cardinal, fixèrent son attention; il parassait impatient de répondre.

« Vous n'êtes point de Toulouse, M. l'abbé, lui dit Mezzofanti, encore moins provençal, mais vous n'êtes pas né bien loin de cette ville. » Le prêtre français, dont la bienveillante amitié nous est précieuse, et qui adressait ces mots heureux dictés par le cœur au sa-

vant Cardinal, est né à Montauban, et il lui parlait dans toute sa pureté le dialecte de cette ville. L'entretien se prolongea, le Cardinal lui parla ensuite divers dialectes Romans, entr'autres le provençal, qu'il estimait un des plus riches et des plus variés.

Nous laissons ici à nos lecteurs le soin d'apprécier ce qu'il fallait de sagacité au Cardinal pour reconnaître et distinguer les dialectes de la langue romane, dont les différences sont quelquefois peu tranchées et devaient, ce semble, être à peine sensibles pour un italien qui n'avait jamais quitté sa patrie.

Le Cardinal connaissait tous les divers dialectes parlés dans le sud-ouest de la France. Il faut en dire autant de la plupart des patois de nos divers départements. Les ecclésiastiques de la Bretagne parlaient avec lui le bas-breton. « Un jour, dit l'Auteur des *Trois Romes* (1), le Cardinal demandait à un de nos amis de quelle province de France il était ; de la Bourgogne, répondit-il ; ah ! vous avez deux patois bourguignons, lequel parlez-vous ? je connais le patois de la Basse-Bourgogne ; et le Cardinal se met à lui parler le bas-bourguignon avec une facilité à rendre jaloux tous les vignerons de Nuits et de Beaune.... » Ces exemples se sont bien fréquemment renouvelés pendant les dix dernières années de la vie du linguiste. Les étrangers le quittaient toujours avec

(1) Tom. II.

regret ; ils étaient heureux d'obtenir de lui quelque souvenir; aussi le Cardinal avait-il constamment à sa disposition une ample provision de petites images représentant des sujets religieux : *Maria Sanctissima : Maria Addolorata : Jesu Sacramentato*, etc., sur lesquelles il se plaisait à écrire quelques pieuses devises; il les leur donnait; ceux-ci étaient fiers de les recevoir de ses mains, se promettant bien de les garder précieusement.

Nous ne devons pas oublier ici une des dernières circonstances de la vie de l'illustre Cardinal, où il fut appelé à donner encore un nouvel exemple de son érudition linguistique.

A l'avènement de Pie IX au trône pontifical, l'aurore de ce règne mémorable avait brillé aux yeux des nations plongées dans les ténèbres de l'erreur ; leurs monarques envoyaient leurs félicitations et leurs hommages au nouveau souverain de Rome, et un ambassadeur ottoman arriva des rives du Bosphore dans la capitale catholique, pour offrir au nouveau chef de l'Eglise l'expression des sentiments et les vœux de l'Empereur son maître. Les portes du palais apostolique s'ouvrirent devant l'Envoyé du Grand Seigneur ; on sait l'affabilité et les grâces de Pie IX, et les témoignages de la munificence pontificale donnés à l'ambassadeur; plusieurs audiences lui furent accordées, le cardinal Mezzofanti servit toujours d'interprète au Pontife de Rome et au noble étranger.

Kekib Effendi, ambassadeur turc, resta vingt-cinq jours

dans la capitale des états de l'Eglise; il était logé *Via due macelli*, avec sa suite; il fit trois visites au cardinal Mezzofanti, qui les lui rendit; il n'y eut rien d'officiel dans leur entretien, où fut déployée de part et d'autre l'étiquette turque et la haute courtoisie romaine, tempérée par la douce affabilité du polyglotte. L'Ambassadeur fut émerveillé de lui entendre parler sa langue avec autant de perfection; mais sa surprise fut plus grande encore, lorsqu'il l'entendit parler divers dialectes turcs des provinces les plus éloignées de l'empire; cette surprise ne connut plus de bornes, elle se traduisit par des élans d'admiration tout-à fait compromettants pour la gravité ottomane, lorsque le Cardinal voulut dans sa bonté moduler devant l'Ambassadeur quelques couplets en dialecte ottoman, que répètent les classes les plus modestes à Constantinople. Kekib Effendi témoigna toute sa profonde gratitude et sa respectueuse admiration pour le cardinal polyglotte, avec lequel il eut été si heureux, disait-il, de voyager et de revenir dans la capitale de l'empire.

VI.

RÉVOLUTION ROMAINE ; DÉPART DE PIE IX POUR GAETE ; AFFLICTION DU CARDINAL. — SA MALADIE ; SA MORT. — SES FUNÉRAILLES ; REFUS DES HONNEURS QUE LA RÉPUBLIQUE VEUT RENDRE A SA MÉMOIRE. — SA SÉPULTURE A L'ÉGLISE DE SAINT ONUPHRE. — INSCRIPTIONS DIVERSES.

Nous touchons aux premières calamités politiques du règne de Pie IX, et aux dernières années du Cardinal. L'histoire a déjà recueilli toutes les péripéties de ce grand drame, où l'impiété, l'hérésie et l'esprit de révolte s'étaient divisé les rôles pour arriver au même but, la destruction de la foi, par le renversement de l'autorité temporelle du pontife Romain. Cette autorité si vénérable ne parut jamais plus menacée que dans ces jours de triste souvenir, où, au milieu de la consternation générale, la révolution se préparait de nouveaux trophées dans la métropole catholique; le Vicaire de Jésus-Christ, abreuvé d'outrages et poursuivi par la violence, se vit forcé de demander à l'exil l'indépendance de son autorité et la sûreté de sa personne sacrée.

De vives et légitimes appréhensions étaient venues apporter le trouble dans cette vie d'études et de calme qu'avait menée le Cardinal; comme sujet fidèle, comme prince de l'Eglise, il s'était associé à toutes les douleurs de son auguste chef; les excès des révolutionnaires, leurs attentats contre l'Eglise romaine, objet de son culte et de son pieux dévoûment, avaient brisé son âme;

il avait suivi de son amour et de son indéfectible fidélité l'auguste exilé de Gaëte; le sacré Collége était dispersé; resté à Rome devenue ingrate, il n'avait point courbé sa tête devant l'émeute qu'il ne craignit jamais; il quittait souvent ses livres pour se réfugier dans la prière. Cependant ses jours s'écoulaient dans de douloureuses incertitudes et d'ineffables tristesses.

Les événements à jamais déplorables dont la capitale du monde chrétien venait d'être le théâtre, avaient réagi sur cette existence fatiguée par de longs travaux d'esprit, et ses forces allaient chaque jour en faiblissant malgré l'intégrité des organes. L'année 1849 s'ouvrait sous les plus tristes auspices; le Cardinal ne sortait plus de ses appartements; à grand peine, il pouvait célébrer les saints mystères dans sa chapelle. Au mois de février une pleurésie aiguë se déclara, son état inspira de vives craintes; des soins éclairés conjurèrent le danger, mais ils ne purent en écarter les suites funestes; un rayon d'espérance vint, vers la fin de ce mois, réjouir ses amis; le vénérable malade conservait peu d'espoir, il avait le secret de Dieu qui allait bientôt appeler à lui cette âme si pure et cette intelligence élevée.

La plus belle page de la vie d'un prêtre, est le récit de sa mort; nous allons donc mettre sous les yeux de nos lecteurs la plus belle page de la vie du Cardinal; nous n'avons plus ici à considérer le savant, mais bien le prêtre plus habile encore dans la science qui fait les saints.

A l'extrême fin du mois de février l'état du vénérable Cardinal empira, les suites de sa pleurésie se compliquèrent d'une gastrite nerveuse; comme sa vive intelligence ne l'abandonna jamais, il comprit la gravité de son état, et dès lors il se prépara à la mort qui lui paraissait prochaine. Il avait été toute sa vie pieusement dévot à saint Joseph son patron; dans ses moments suprêmes il devait l'invoquer à double titre, car ce saint patriarche est honoré comme le patron de la bonne mort. Le Cardinal commença une neuvaine en son honneur, assisté de son chapelain il en récitait tous les jours les prières; ces exercices de piété n'étaient interrompus que par de pieuses lectures qu'on lui faisait, auxquelles, quand ses forces le lui permettaient, il ajoutait lui-même quelques réflexions pleines de sentiment qui portaient l'édification dans les âmes pieusement émues des prêtres, des amis, de ses neveux et de sa nièce, qui entouraient sa couche. Cette dernière lui a prodigué les soins les plus intelligents, devinant quelquefois la pensée du pieux malade, auquel le docteur Azzocchi prodiguait aussi avec dévouement les soins de son art. Au milieu de ses souffrances son cœur battait pour cette Eglise romaine veuve de son pontife; on l'entendait souvent répéter ces paroles : *Mio Dio, abbiate pietà della Chiesa! preghiamo per lei! Dio mio, abbiate pietà di me!* Il fixa le jour où il voulut recevoir le Saint-Viatique, et l'Extrême-Onction; il se prépara à la réception de ces sacrements par un renouvellement de ferveur, et les élans d'une piété

vive. Ce fut le curé des saints Apôtres, le Père Antoine Ligi (1), Religieux conventuel, qui, assisté de plusieurs ecclésiastiques, des chapelains du cardinal, du Père Proja son confesseur, aujourd'hui vice-sacriste (2), et de l'abbé Marcelli son maître de chambre, administra à l'éminent Prélat les derniers sacrements de l'Eglise. L'édification fut profonde, et l'émotion bien vive : la foi du prêtre rayonnait sur la figure du vénérable malade ; son âme se repliait sur elle-même, grâce à son dédain pour les choses d'ici-bas, et au milieu de ses douleurs du moment et de ses appréhensions d'avenir, plus prompte, plus légère dans son vol vers les régions éternelles, elle se livrait avec ravissement à la contemplation de ces hauteurs célestes, où l'on ne connaît ni tempêtes, ni ruines. Un mystérieux recueillement succéda à l'émouvante cérémonie; un doux repos vint s'emparer des sens du Cardinal.

La faiblesse allait croissant, on l'entendait avec peine répondre aux litanies de la bonne mort; quand ses forces ou sa mémoire venaient à le trahir au milieu d'une trop longue prière, il disait ces mots : *È Bastà, terminiamo per*

(1) La confiance de Pie IX a appelé aux importantes fonctions de vice-gérant de Rome le digne pasteur de la paroisse des SS. Apôtres, qui les remplit aujourd'hui avec autant d'habileté que de prudence. Mgr Ligi est archevêque d'Iconie *in partibus*.

(2) C'est un emploi important à Rome que celui du Sacristain du Pape, qu'on y appelle *Monsignor Sacrista ;* il est toujours archevêque de Porphyre et pris dans l'ordre des Ermites de S. Augustin. Ce prélat attache à ses fonctions divers ecclésiastiques qui ont le titre de vice-sacriste.

un Gloria Patri. Il avait fait commencer une seconde neuvaine en l'honneur de S. Joseph ; mais il ne devait la terminer que dans le ciel, où il était appelé à fêter son saint patron. Les trois derniers jours de sa maladie, il priait de cœur, et les mouvements de son âme se peignaient sur sa figure dont la maladie n'avait point altéré les traits. Le 15 mars 1849 devait être le jour suprême; on récitait autour de lui les prières des mourants; sa parole quoique bien faible se détachait quelquefois très-nettement; on recueillait de ses lèvres de touchantes aspirations vers Dieu. Dans la nuit du 15 mars, des symptômes précurseurs de la mort se manifestèrent; on l'entendit répéter plusieurs fois ces mots: *Andiamo, Andiamo, prestò in Paradiso;* son intelligence semblait errer à travers les ombres de la mort, sans se détacher du souverain bien. La nature était épuisée; un peu après minuit, il articulait à peine un acte d'amour de Dieu, et son âme s'échappait de son corps ; il la remettait aux mains de son créateur. Ainsi s'éteignit cette vive intelligence. Le Cardinal était né, comme on l'a vu, en septembre 1774, il a donc vécu 75 ans moins 6 mois.

Le malheur des temps ne permit pas au clergé de la paroisse des Saints Apôtres et à la famille du Cardinal de rendre à l'illustre défunt les honneurs qui lui étaient dus; son corps ne fut point exposé sur le lit funèbre dressé dans la salle du trône des palais cardinalices, où on élève des autels pour la célébration des saints mystères.

Dans la soirée du second jour qui suivit la mort du Cardinal, ses restes mortels furent transportés au milieu d'un cortége *mezzo privato*, à l'église de saint Onuphre, dont l'illustre défunt était titulaire. La voiture qui portait le corps était précédée et suivie de domestiques à la livrée du cardinal, qui avaient à la main des torches; trois voitures de deuil suivaient. Elles étaient occupées par des chapelains, des camériers, le doyen, et les serviteurs du prélat décédé ; ce cortége, si modeste partout et surtout à Rome, se rendit à saint Onuphre par le chemin le plus direct; on craignait l'émeute, qui n'a pas toujours respecté les morts les plus illustres.

Ces craintes étaient, disons-le, exagérées; dans la matinée qui précéda les funérailles du Cardinal, le bolonais Gherardi, homme assez inoffensif, ministre de l'instruction publique de par la revolution romaine, et qui professait une respectueuse estime pour le Cardinal, se présenta au palais Valentini, et proposa à la nièce du prélat, Mlle Minarelli, une députation de jeunes gens de l'université qui s'offrait spontanément pour faire partie du convoi, ainsi que des détachements de la garde nationale pour l'escorter; on refusa poliment, et on répondit que l'on se conformait strictement aux volontés de l'oncle à jamais regrettable que l'on venait de perdre... La révolution, au milieu de ses excès, se respectait encore assez pour rendre ce modeste hommage à la mémoire de l'illustre Cardinal; mais elle n'avait pas encore atteint l'apogée de ses hauts faits. Disons, pour

être justes, que les hommes qui exerçaient à Rome un pouvoir sacrilégement usurpé n'avaient point osé troubler la profonde et douloureuse solitude de l'éminent prélat; seul de tous les membres du sacré collége, il continua de jouir du revenu attaché à ses fonctions; *la République Romaine* respecta son *Piato Cardinalizio* (1), seule ressource du Cardinal, né absolument sans fortune.

Les Religieux de S[t] Onuphre reçurent le précieux dépôt, ils l'ont placé à côté des ossements du Tasse (2); le linguiste repose non loin du grand poète. Le prélat président de la fabrique de S[t] Pierre présida aux cérémonies funèbres.

Dans la bière où sont déposés les restes du Cardinal, renfermée elle-même dans deux autres bières, dont

(1) On appelle ainsi l'allocation annuelle de 4000 écus romains (33600 f.) donnée par la Chambre Apostolique aux cardinaux italiens. Il est d'usage que les cardinaux-princes ne profitent point de cette allocation; ils la laissent à la disposition de la Chambre Apostolique.

(2) On n'ignore pas que c'est après sa sortie des prisons de Ferrare que le Tasse, en 1595, acheva et sa vie et ses mystérieuses douleurs au couvent de S. Onuphre, placé sur le mont Janicule, dans une des plus admirables positions de Rome; le poète a doté de l'immortalité de son nom l'humble couvent des Hieronimites où il mourut. Son corps fut déposé dans la première chapelle à gauche en entrant dans l'église; sur une simple pierre tumulaire on grava ces mots qui en disent assez :

Torquati Tassi ossa.

Depuis longtemps on travaille dans cette même église à élever un somptueux monument à la mémoire du grand poète. C'est le chevalier Fabris, directeur des musées pontificaux, qui dirige les travaux du mausolée.

l'une en plomb, on a placé un tube de fer blanc où se trouve un parchemin sur lequel on lit l'inscription suivante, due à Monseigneur Gabriel Laureani (1):

CORPUS CONDITUM JOSEPHI MEZZOFANTI S. R. E. PRESBYTERI CARDINALIS.

Hic Bononiæ ortus XIII cal. oct. an. 1774, *mature ad pietatem et litteras institutus, statim in utroque genere adeo profecit ut cuique in eum intuenti magni aliquid ac singularis portenderet; ab omnibus admirationi, non emulationi essèt. Qualis autem evaserit et quantus, non Italia solum sed Europa mirata est, mirari non desinet.*

In archigymnasio Bononiensi primùm linguam graecam, et orientales publice edocuit, item praefectus bibliothecae datus.

Anno 1831 *à Gregorio XVI accersitus inter Domûs pontif. antistites... canonicus aedis Liberianae.*

In collegium protonotarium adlectus, deinde praefectus primus bibliothecae apostolicae et canonicus vaticanus creatus, item judex librorum notàndorum, legitimis ritibus cognoscendis et episcopis probandis dictus. Quem laboribus ac muneribus nitidè perfunctum idem Gregorius XVI anno 1838 *sacrae purpurae honore auxit. Praefecturam habuit sacri consilii studiis regendis et libris ecclesiae orientalis cognoscendis; patronus utriusque ordinis carmelitarum,*

(1) *Voy.* la Préface.

curator apostolicus nosocomii lateranensis, praeses judaeis, qui christianam professionem amplecti velint recipiendis, et monasterii virginum sanctae Mariae Dei genitricis designatae.

Decessit Idibus Martii An. 1849, *hic in aede tituli sui depositus in pace.*

Sur la pierre tumulaire qui recouvre les restes mortels du Cardinal, on lit l'inscription suivante, due encore à Mgr Laureani :

HEIC . IN . SEDE . HONORIS . SUI
SITUS . EST
JOSEPHUS . MEZZOFANTI . S. R. E. CARD.
INNOCENTIA . MORUM . ET . PIETATE . MEMORANDUS
ITEMQUE . OMNIUM . DOCTRINARUM
AC . VETERUM . NOVORUMQUE . IDIOMATUM
SCIENTIA
PLANE . SINGULARIS . ET . FAMA . CULTIORI . ORBI
NOTISSIMUS

BONONIAE . NATUS . AN . MDCCLXXIV
ROMAE . DECESSIT . AN . MDCCCXLVIIII

—

/3e

TROISIÈME PARTIE.

ESQUISSE HISTORIQUE.

I.

HOMMES REMARQUABLES PAR LEUR MÉMOIRE : CE QUI DISTINGUE LE CARDINAL MEZZOFANTI, ET LUI ASSIGNE LE PREMIER RANG PARMI LES LINGUISTES. — NOMENCLATURE DES LANGUES QU'IL A PARLÉES.

L'histoire a conservé le souvenir des hommes remarquables par l'étendue de leur mémoire; presque tous ont laissé un nom célèbre. Sans parler de ceux dont l'antiquité nous raconte, en les exagérant peut-être, les rares merveilles, nous nous contenterons de rappeler St Jérome qui posséda si bien les langues hébraïque, caldéenne, grecque et latine et presque toutes celles de l'orient; Simplicius, cet ami de St Augustin, dont le grand docteur rapporte plusieurs exemples de la force de mémoire (1); St Antonin, archevêque de Florence, qui savait par cœur les décrets des conciles et les canons; le Pape Clément VI; le fameux Pic de la Mirandole, qui retenait si parfaitement les vers qu'il entendait lire, qu'il pouvait les réciter au rebours; le jurisconsulte Pontanus; Saint Thomas d'Aquin, qui n'oublia rien pendant sa vie; le Servite Paolo Scarpi; le bibliophile Magliabecchi, qui pouvait dicter un livre entier après l'avoir entendu lire une fois;

(1) *De Animâ et ejus origine liv.* I. §. c. VII.

notre Blaise Pascal; Leibnitz; l'allemand Muller, cité par Haller, et qui parlait vingt langues; Haller lui-même, l'habile physiologiste, dont la mémoire et l'érudition furent si remarquables; Joseph Scaliger, qui apprit tout Homère dans vingt jours; le théologien Bullet, dont la vaste mémoire ne laissa rien échapper; et bien d'autres encore.

Tous ces noms sont inscrits au temple de mémoire.

Le Cardinal Mezzofanti se distingua particulièrement par la mémoire des choses ou de jugement, bien différente, comme le constate un philosophe moderne (1), de la mémoire de sensation. Sa science à lui, est née de la coordination des idées entr'elles, fondée sur le raisonnement; il arrivait à la connaissance de la vérité par une suite d'inductions qui rappelaient et liaient entr'elles des choses similaires. Les hommes doués d'une mémoire de simple sensation n'ont été que d'ingénieuses machines humaines; car la faculté de retenir ne constitue pas à elle seule la science. L'attribut spécial du Cardinal a été de posséder la science des rapports étendue à ses limites extrêmes; nul ne s'est élevé à une plus grande hauteur d'intelligence, appliquée à la connaissance des langues; et il occupe le premier rang parmi les savants remarquables par l'étendue de leur mémoire, dont plusieurs se sont rendus célèbres par leurs écrits. Il a parlé toutes les langues qu'il lui a été

(1) *Memory philosophical*, de Dugald Stewart.

donné d'étudier, et la facilité qu'il avait à les apprendre était telle, qu'on aurait cru qu'il les inventait. Deux conditions lui assignent cette prééminence, la première c'est le grand nombre des langues qu'il a parlées et qu'il a su écrire; la seconde, la perfection avec laquelle il les a parlées.

Voici la nomenclature de ces langues (1):

1. L'Albanais, langue d'Europe.
2. L'Allemand, langue d'Europe.
3. L'Amara ou l'ambara (2), langue d'Afrique.
4. L'Anglais, langue d'Europe.
5. L'Angola, langue d'Afrique.
6. L'Arabe, langue d'Asie.
7. L'Araméenne (3), id.

(1) Nous empruntons cette nomenclature à l'article nécrologique publié par M. Stolz (*Giorn. di Roma*, 5 *febb.* 1850), quoique inexacte et incomplète; le lecteur s'apercevra que les dialectes sont confondus avec les langues proprement dites. Quant au nombre des langues parlées par le Cardinal, il verra bientôt qu'il est au-dessous du nombre avoué par lui-même.

M. Stolz a donné cette nomenclature, comme nous la reproduisons nous-même, sans aucune prétention à la science; nous avons cru devoir accompagner d'une courte explication les langues les moins connues.

(2) Principale langue moderne parlée en Abissinie; la province d'Amara est située sur la rive droite du Nil. Les Abissins professent le christianisme, mais ils appartiennent à la secte Eutychéenne.

(3) On sait que sous le nom d'Aram la Genèse comprend : la Syrie, la Mésopotamie, la Chaldée, et l'Assyrie. Aram, cinquième fils de Sem, avait donné son nom à ces vastes contrées, peuplées par ses descendants, qui prirent le nom d'Araméens. On appelle aujourd'hui langue araméenne la langue parlée dans ces pays, formée de Syriaque et de Chaldéen.

8. L'Arménien, langue d'Asie.
9. L'Arménien moderne. id.
10. Le Bulgare, langue d'Europe.
11. Le Chaldéen, langue d'Asie.
12. Le Catalan, langue d'Europe.
13. Le Celtique, langue d'Europe.
14. Le Chilien (1), langue d'Amérique.
15. Le Chinois, langue d'Asie.
16. Le Cophte. id.
17. Le Curaçao (2), langue d'Amérique.
18. Le Curde (3), langue d'Asie.
19. Le Danois, langue d'Europe.
20. L'Ecossais, langue d'Europe.
21. L'Espagnol, langue d'Europe.
22. L'Ethiopien, langue d'Afrique.
23. Le Français, langue d'Europe.
24. Le Grec, langue d'Europe.
25. Le Grec moderne. id.
26. Le Géorgien, langue d'Asie.
27. L'Hébreu, langue d'Asie.
28. L'Hébreu rabinique, langue d'Asie.

(1) Dialecte espagnol parlé au Chili, et qui peut-être est formé de l'ancien chilien et du catalan moderne.

(2) Nous croyons qu'il serait difficile de lui donner un autre nom; les lexiques ne fournissent sur cette langue aucune donnée; il est permis de croire que c'est le dialecte espagnol parlé aux Antilles, ou un de ces dialectes romans qui ont tous la même origine, mais qui ont subi de graves modifications suivant les divers lieux où les espagnols avaient fondé leurs nombreux établissements.

(3) Langue parlée par des peuples nomades qui habitent le Taurus mésopotamien.

29. L'Hollandais, langue d'Europe.
30. Le Hongrois, langue d'Europe.
31. L'Illyrien, langue d'Europe.
32. L'Indoustan, langue d'Asie.
33. L'Irlandais, langue d'Europe.
34. L'Italien, langue d'Europe.
35. Le Latin, langue d'Europe.
36. Le Lithuanien, id.
37. Le Malais, langue d'Asie.
38. Le Maltais, langue d'Europe.
39. Le Mongol, langue d'Asie.
40. Le Norvégien, langue d'Europe.
41. Le Pégüan (1), langue d'Asie.
42. Le Perse, id.
43. Le Polonais, langue d'Europe.
44. Le Portugais, id.
45. Le Rhétien (2), langue d'Europe.
46. Le Russe, langue d'Europe et d'Asie.
47. Le Samaritain, langue d'Asie.
48. Le Sanscrit, id.
49. Le Sarde, langue d'Europe.
50. Le Singalais (3), langue d'Asie.
51. Le Suédois, langue d'Europe.

(1) Ancien royaume de Pégu, faisant aujourd'hui partie de l'empire Birman (Inde transgangétique).

(2) Ancien dialecte de la Rhétie et de la Vindelicie, aujourd'hui pays des Grisons, partie du Tyrol, de la Valteline et de la Bavière.

(3) (Ceilan) Grande île de l'Inde anglaise.

52. Le Suisse, langue d'Europe.
53. Le Syriaque, langue d'Asie.
54. Le Talmould (1), langue d'Asie.
55. Le Tartare id.
56. Le Turc, langue d'Europe et d'Asie.
57. Le Valaque, langue d'Europe.
58. Les Dialectes bohémiens.

II.

PERFECTION AVEC LAQUELLE LE CARDINAL A PARLÉ LES DIVERSES LANGUES QUI LUI ÉTAIENT LE PLUS CONNUES. — IL ÉTAIT VERSÉ DANS L'HISTOIRE DES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES, ET CONNAISSAIT LEUR LITTÉRATURE. — AVEU DU CARDINAL AU SUJET DU NOMBRE DES LANGUES QU'IL PARLA. — SES OPINIONS SUR L'ORIGINE DU LANGAGE, SUR SON UNITÉ FONDAMENTALE ET LES TROIS GRANDS DIALECTES CORRESPONDANT AUX TROIS RACES HUMAINES, ETC.

Parler le plus grand nombre des langues, telle fut la spécialité toute exceptionnelle de notre polyglotte. L'histoire n'a conservé le souvenir d'aucun homme qui puisse revendiquer pour lui un tel privilége. Le lecteur sait déjà avec quelle supériorité il les parla.

Entrons dans de nouveaux développements qui feront apprécier à un plus haut degré cette perfection dans

(1) Langue parlée au Coromandel (côte orientale de l'Inde). Les missions des vastes possessions indiennes sont aujourd'hui exclusivement dévolues aux Pères Jésuites qui évangélisent, avec de grands succès, les peuples qui habitent ces contrées. Les *Missions de Maduré* occuperont une grande place dans les travaux apostoliques de la Compagnie. Les deux volumes si plein d'intérêt qui ont paru sur ces missions, seront avant longtemps suivis d'un troisième qui ne le cédera en rien, pour l'intérêt religieux et historique, aux deux premiers.

les idiomes parlés, qui semble avoir tous les caractères d'un vrai phénomène. Mezzofanti savait distinguer l'harmonie si variable des sons, et toutes ces nuances d'accentuation et de prosodie qui distinguent les divers idiomes. Il parlait les langues avec l'accentuation propre à chacune d'elles, tantôt exprimant la dureté, la douceur, la plénitude, tantôt l'élévation, le redoublement, l'élision et les pauses. Il prononçait les sons que modifient le palais, les lèvres, les dents et le gosier; ceux qui viennent de la poitrine ou qui n'appartiennent qu'aux personnes qui grasseyent, ceux qui sont brillants et argentins, ou ceux enfin qui ne donnent qu'un son lourd. Il ne confondait pas plus les langues que les prononciations.

Dans cet amalgame de langues, de Sem, Cham et Japhet, les unes si différentes des autres dans leurs constructions, les tournures de phrases et leur accentuation, passer si facilement d'un idiome à un autre sans jamais se tromper est un vrai phénomène. Si on réfléchit aux fautes involontaires qu'il semble impossible de ne pas commettre lorsqu'on parle une langue et que l'on en change brusquement pour s'exprimer dans une autre, la réflexion ajoutera ici à l'étonnement. Qu'on se représente, en effet, le Cardinal italien faisant résonner ces *R*... dures ou sonores, rapides ou lentes, dont les sons étaient quelquefois brisés entre ses dents ou glissaient sous sa langue, comme dans quelques phrases indiennes et tartares ou américaines; qu'on se le représente

rendant ce rude *Gzzi* des arméniens, cet épais *Scia* de la langue naturelle des slaves; ces aspirations, ces sons gutturaux, profonds et désordonnés des langues vulgaires des syriens, des araméens, des samaritains, des arabes et des perses. Cette harmonie confuse et semblable au bruit de l'eau en ébulition, que rendent les sons dans la langue du Talmould; ces sifflements alternés de notes, qui ressemblent au chant d'un oiseau dans les idiomes de la Chine et de la Corée; ces tintements de l'éthiopien, et ces divisions des monosyllabes de la langue malaise, naissaient sur les lèvres du polyglotte comme les mots de sa langue maternelle, ou comme s'il eût pu se les rendre familiers dès sa plus tendre enfance.

La prononciation de l'*R* parisienne et ce léger son nazal de la prononciation française lui étaient aussi habituels qu'à un habitant du faubourg St Germain à Paris. Il prononçait l'anglais détaché des américains, et il rendait avec bonheur les sons emphatiques et les aspirations gutturales du gentleman né à Londres ou à Oxford. Il s'expliquait en allemand avec l'élégance et la douceur des saxons, aussi bien qu'avec l'accentuation aspirée des bords du Rhin, la gravité flamande et celle non moins connue des hollandais, avec la légèreté suédoise, la dureté des idiomes suisses montagnards, et l'âpreté de ceux de la Styrie et de la Carinthie.

Si un espagnol se présentait à lui, il lui demandait aussitôt s'il était de l'Andalousie, de la Catalogne, de la

Castille ou de la Navarre, et suivant sa réponse il employait le dialecte propre au pays, qu'il rendait avec sa prononciation naturelle. S'il parlait italien, son langage était doux, correct et gracieux avec l'accentuation romaine. S'il parlait florentin on l'aurait dit né aux *Camaldoli de S. Lorenzo.* S'il parlait le milanais, on l'aurait confondu avec un habitant de la capitale de la Lombardie. Il parlait le vénitien de la *Guidecca*, le piémontais de la *Carmagnola*, le provençal de Nice et de Menton, le romagnol de Forli et de Ravenne, le napolitain de *Santa Lucia*, le sicilien de Syracuse, le calabrais de Reggio, le corse d'Ajaccio et de Bastia, enfin l'universalité des dialectes de son pays. Il connaissait les langues vulgaires des provinces de la Russie, de la Pologne, de la Bohème, de la Moravie et de la Bosnie; celles du pays de Galles en Angleterre, des montagnes de l'Ecosse et des provinces occidentales de l'Irlande.

Le lecteur sait déjà qu'il parlait également bien les dialectes si variés de la France, le bas-breton, le béarnais des Pyrénées, le bordelais, le limouzin, le bourguignon, le normand, le provençal, enfin les divers dialectes gascons.

Nous ajouterons à ces exemples si variés de la perfection avec laquelle le Cardinal parla les idiomes qui lui étaient le plus connus, quelques nouveaux développements sur le *langage Roman*, que nous lui avons entendu parler avec tant de facilité.

Il en connaissait les principaux dialectes, tels que

l'*aquitain*, l'*occitanien*, lè *septimanien*, l'*averne*, le *catalan*, etc. Appartenant à la même famille, ces dialectes se subdivisent en une foule de dialectes secondaires qui diffèrent entr'eux, soit par l'accentuation, soit par les aspirations et les élisions, soit par une prononciation tantôt sourde, tantôt sonore; quelquefois par des sons âpres et gutturaux; d'autres fois par des syllabes abondantes, douces et gracieuses, et des tournures de phrases pleines d'harmonie.

Ces divers caractères se retrouvent dans notre belle langue Romane toulousaine, dans les divers dialectes secondaires du bordelais, de l'agenais, de l'albigeois, du ruthenien, du narbonnais, enfin dans le provençal, particulièrement cultivé, comme on l'a vu, par le Cardinal. Pour si légère que fût la différence d'accentuation dans les dialectes secondaires, elle n'échappait pas à sa sagacité; il distinguait la province française où était né celui qui lui adressait la parole; nous en avons cité un exemple remarquable. Il appréciait à sa juste valeur l'importance linguistique de nos dialectes Romans, n'ignorant rien de leur origine, ni des services qu'ils ont rendus à nos langues modernes, et à la littérature de toute l'Europe méridionale pendant le moyen-âge.

Après avoir cité ces exemples multipliés de l'étonnante habileté du Cardinal, il nous resterait à parler de la facilité qu'il avait à apprendre les langues, de la promptitude avec laquelle il parvenait à connaître à

fond tout un idiome; l'intelligence du lecteur, qui se rappellera ce qui a été déjà dit, nous dispense d'entrer à ce sujet dans de nouveaux détails. Nous devons cependant, en rappelant la connaissance si promptement acquise par le savant prélat de la langue albanaise, exposer ici son opinion sur cette langue. Elle lui paraissait peu facile, et sa vaste mémoire n'avait pu lui trouver que des rapports éloignés avec les autres langues. Dépouillée de quelques mots étrangers et de quelques locutions grecques, turques et illyriennes, cette langue semble isolée dans la grande famille des idiomes connus; elle n'a presque aucun rapport de construction ni de consonnance avec les langues d'Asie et d'Europe. De même, disait le Cardinal, que le basque et le hongrois sont restés isolés jusqu'à ce que les rapports du premier avec des dialectes américains et des monts Ourals aient été constatés, et que les rapports du second avec l'ancien égyptien et le cophte l'aient été également; de même l'albanais restera sans analogue jusqu'à ce que ses rapports avec la langue des anciens pélasges, dont on pourrait le croire dérivé, soient démontrés par les savants.

Nous terminerons ici ces diverses appréciations sur l'admirable habileté linguistique du Cardinal, par une observation dont nous avons été à même d'apprécier, en présence du savant prélat, toute l'opportunité et toute la justesse. Nous prions le lecteur de se rappeler

l'étonnante facilité avec laquelle le Cardinal entretenait, en langues diverses, un certain nombre d'interlocuteurs.

On ne se rendra peut-être pas assez compte de l'extrême difficulté de ces conversations ainsi engagées en plusieurs langues; chacun peut s'en convaincre s'il en possède seulement deux, en parlant avec des interlocuteurs qui en sachent autant que lui; la rapidité de la réponse ajoute à la difficulté, et quand au lieu d'un interlocuteur, on se trouve en présence d'une demi douzaine, par exemple, ce tournois de linguistique semble devenir impossible. L'éminent Cardinal convenait lui-même qu'il avait besoin d'une vive concentration de toutes ses forces intellectuelles pour éviter, dans ce pèle-mêle, de commettre non seulement des barbarismes, mais encore les fautes de prononciation. Il avouait que son attention était moins profonde et moins soutenue lorsque la conversation s'engageait avec plusieurs interlocuteurs parlant des langues sans analogie entr'elles, n'appartenant pas à la même famille, l'italien et l'allemand par exemple; mais que l'exercice devenait des plus fatigants, lorsque les langues, par leur nature, se rapprochaient le plus possible, qu'elles étaient filles de la même mère; comme l'italien et l'espagnol, où les *si*, les *chi*, les *i* et les *o* sont si souvent en guerre avec les *as* et les *os*. Dans la même langue, les différences de prononciation tiennent à de légères nuances, et constituent cependant une

grande différence dans la signification des mots ; nous pourrions citer pour exemple les mots anglais *chery wine* (vin de cerise), et *shery wine* (vin de Xerès); la différence dans les sons est à peine perceptible pour les étrangers exercés, elle est grande dans les choses, et pourrait être l'occasion d'une méprise désagréable. L'exemple est ici le même que celui des deux mots hébreux rapportés à la page 64 de cet Ecrit.

A la connaissance de tant d'idiomes et de tant de dialectes, le cardinal Mezzofanti joignait des connaissances étendues sur les doctrines religieuses, l'histoire, les lois, les institutions des peuples, dont il avait étudié les origines, les progrès et la décadence. Avec leur langue et leur histoire, il possédait aussi leur littérature. Ce serait dire bien peu que de se borner à répéter qu'il était profondément versé dans la littérature grecque, latine et italienne, considérées sous leur rapport sacré et profane, et sous leur rapport philologique. Il avait encore lu et apprécié tout ce que les grands siècles de la littérature française ont produit de chefs-d'œuvre; il était toujours prêt à réciter les plus beaux morceaux de Racine, de Corneille, de Boileau, de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon.

Il s'exaltait à la lecture des pages immortelles de nos grands écrivains; il dissertait avec charme sur les beautés littéraires de leurs ouvrages, et sa parole noble et abondante ne tarissait pas sur cette langue fran-

çaise qui a revêtu les formes de la plus haute éloquence, et qui se prête si bien au langage familier de la conversation. Grâce à la fécondité du langage, les images les plus imprévues, les contrastes les plus piquants, et toutes les nuances les plus fines et les plus délicates du sentiment, et les arguments pressés de la discussion, passent rapidement d'un interlocuteur à l'autre. Personne ne pouvait plus que le Cardinal, porter un jugement éclairé sur la langue de Bossuet et de Racine, et n'était plus que lui capable d'en apprécier les beautés.

Parmi les auteurs allemands, il avait enrichi sa féconde mémoire de toutes les beautés littéraires de Klosptock, de Goëthe, de Schiller, de Wiéland, de Gessner, de Schlegel. Les autres littératures de l'Europe n'avaient point de secret pour lui. Le Cardinal avait encore étudié les anciens écrivains de l'Arménie annotés par les méchitaristes, les auteurs syriens de l'école de Nisibe ; il connaissait les importantes découvertes auxquelles ont donné lieu les monuments sanscrits de la Perse, les écrits des arabes composés dans les beaux temps des caliphes de Bagdad et des soudans d'Espagne; il avait étudié les manuscrits cophtes portés d'Egypte par le savant orientaliste Assémani, syrien maronite, qui fut comme lui chanoine du Vatican, et il connaissait presque à fond toute la *Bibliothèque Orientale* de ce savant philologue.

Avec les langues indiennes il connaissait les livres

que les missionnaires et les sociétés asiatiques ont fait publier en Europe, la philosophie et la mythologie de ces contrées pleines de symboles, d'allusions et de mystères, les cultes de Brama et de Boudda et l'histoire entière du Bouddisme, mêlée aux diverses philosophies allemandes, d'où sont nés le panthéisme et toutes ces désolantes doctrines qui ont agité l'Europe.

Des langues parlées au-delà du Gange, il ne possédait bien que la langue chinoise, il connaissait les livres doctrinaux de cette nation qui ont été publiés depuis Confucius jusqu'aux mandarins les plus modernes. On laisse ici au lecteur le soin de qualifier une si vaste science et tant de connaissances acquises.

L'habile écrivain dont nous avons parlé dans notre Préface, auquel nous devons le jugement si éclairé et si parfaitement vrai porté sur le Cardinal (1), déclare lui-même que Mezzofanti lui avait dit, en 1846, qu'il parlait 78 langues, non compris un grand nombre de dialectes; il les écrivait avec leur propre caractère, et pouvait composer dans chacune d'elles des pièces de poésie; or, dans tous les idiomes, la langue poétique, qui en est l'expression la plus douce et la plus forte, la plus noble et la plus expressive, en est aussi la plus difficile; c'est une langue à part; elle exige une connaissance approfondie de ces idiomes, de leurs propriétés essentielles, de leurs inversions,

(1) *Civiltà Cattolica*. Fasc. XLI.

de leurs rapports, et de leurs divers développements, de l'étendue des mots, de leurs sens propres et figurés, des qualités du style, des locutions propres aux langues familières, des noms usuels, simples et composés, particuliers, spéciaux, universels et abstraits.

Or, le linguiste n'est resté étranger à aucun des idiomes poétiques des langues qu'il a connues; le lecteur le sait, et l'auteur de l'article de la *Civiltà* ajoute qu'il rendait avec une expression pleine de naturel les chants des lapons, des samoièdes, des bandes errantes du Kamtchatka, des tartares usbecks, des cosaques, des turcomans et des peuples qui habitent les bords de la mer Caspienne et les monts Ourals.

« Cet homme si habile et si modeste, continue l'écrivain dont nous parlons, n'a jamais pu se résoudre à écrire sur les rapports cachés et les secrètes analogies qui existent entre les langues des peuples divers, que lui seul aurait pu déterminer. Plusieurs fois, en parlant avec lui, je l'ai prié, supplié, conjuré de vouloir satisfaire un si légitime désir; l'année qui précéda sa mort, il me dit qu'il avait composé une *Esquisse des signes comparatifs* des langues de Sem, de Cham et de Japhet, où il indiquait la source commune d'où toutes les langues tirent leur origine, et montrait les rapports plus ou moins grands des langues dans leurs constructions, leurs significations et leurs sons.

« Il avait, de plus, ébauché une méthode facile pour

apprendre et retenir sans difficulté un grand nombre d'idiomes. Je ne sais entre quelles mains sont tombés ces écrits; mais je sais qu'il serait bien nécessaire de les chercher, parce qu'ils doivent offrir aux ethnographes des moyens sûrs qui leur serviraient en quelque sorte de chemin pour arriver à pénétrer les secrets de la génération de cette parole humaine sortant comme une vive lumière du sein du verbe éternel, traduite par le langage et ensuite par l'écriture. A l'aide de cette Esquisse comparative des mots, des temps, des modes, des racines et des éléments divers qui forment la structure du langage, et qui donnent pour ainsi dire l'âme et la vie à la parole, on pourrait peut-être découvrir le lien précieux qui réunirait les deux écoles qui partagent les linguistes. L'une veut rechercher l'affinité des langues dans les mots, l'autre dans les règles de la grammaire; peut-être qu'on trouverait que l'une et l'autre méthode sont nécessaires pour parvenir à résoudre une si difficile question... »

Les regrets qu'a laissés après lui le cardinal Mezzofanti deviennent plus légitimes et plus profonds quand on considère, en effet, d'après ce qui vient d'être dit, la part immense de lumières qu'il eût pu jeter sur les plus importantes questions de la linguistique et de l'ethnographie; l'imposante autorité de son nom eût été une éclatante confirmation des découvertes modernes qui ont confondu l'incrédulité à l'encontre de certaines vérités bibliques; ses propres travaux eussent

accru nos richesses philologiques. Toutes les affinités des idiomes connus se déroulaient à son esprit, qui en saisissait les rapports les plus éloignés, et l'identité du langage humain acquérait à ses yeux la force d'une démonstration. Le langage avait été révélé à l'homme, et son unité fondamentale et primitive était hors de toute controverse; sa confusion et sa constitution en trois dialectes correspondant aux trois races de l'espèce humaines, celle de Japhet, de Sem et de Cham, étaient à ses yeux une vérité démontrée autant par les monuments historiques que par l'étude des affinités et de la construction des langues.

III.

RÉFLEXIONS SUR LA MÉMOIRE; MÉTHODE PRÉSUMÉE DU CARDINAL POUR APPRENDRE LES LANGUES; HABITUDES DE SA VIE PROPRES A FAVORISER SES TRAVAUX DE LINGUISTIQUE; OBSERVATION REMARQUABLE FAITE DANS SA JEUNESSE PENDANT SES RÊVES. — PORTRAIT DU CARDINAL; CONSIDÉRATIONS PHYSIOLOGIQUES ET PSYCHOLOGIQUES.

Après avoir rappelé à son esprit la prodigieuse habileté du Cardinal, qui avouait connaître, parler et écrire 78 langues, le lecteur s'adressera les mêmes questions que se faisaient les étrangers qui admiraient les rares qualités de Mezzofanti : comment donner à la mémoire une si prodigieuse extension, comment accroître ainsi cette faculté de l'esprit, sans nuire aux autres? quel moyen le polyglotte a-t-il employé et quelle méthode a-t-il suivie dans l'étude de tant de langues diverses?

comment ensuite les conserver dans l'entendement, les rappeler au besoin, les parler avec autant de facilité que d'assurance sans jamais les confondre ni se tromper? Mezzofanti lui seul a résolu le problème en confiant à sa vaste mémoire les principaux idiomes humains; en les parlant, il a fait comme ce philosophe de l'antiquité qui prouvait le mouvement en marchant. Il l'a résolu dans la pratique, mais il ne nous a laissé aucune méthode qui puisse nous éclairer pour le résoudre comme lui à notre profit.

Cette faculté plus ou moins développée dans chaque homme de pouvoir se rappeler ce qu'il a appris, avait été presque sans mesure départie au Cardinal Mezzofanti. Il faut reconnaître ici, avant tout, la puissance de l'organisation, c'est à-dire, cette réunion des meilleures conditions physiques pour le développement extraordinaire de cette fonction de l'âme.

La mémoire, ce don précieux qu'il tenait du créateur père des lumières et dispensateur de la science, fut secondée et puissamment aidée par une force de volonté qui prit sa source, on le sait, dans la passion du bien et le besoin immodéré de s'instruire. Tous les moments de son existence qui n'étaient point consacrés à la prière le furent à l'étude; il put ainsi renfermer dans son esprit une vaste bibliothèque, dont, tous les jours de sa vie, il s'occupa à agrandir les rayons. Le Cardinal avouait d'ailleurs, dans ses entretiens, qu'il s'était formé une méthode comparative pour les mots et pour

les règles grammaticales : quand il voulait apprendre une nouvelle langue, il cherchait celle qui par son caractère lui semblait offrir plus d'analogie; il gravait ensuite en quelque sorte dans sa mémoire les rapports différentiels qui existent entr'elles; de là, cette connaissance délicate des sons divers d'un même mot, et de son emploi dans les dialectes d'une même langue. Si cette explication fait entrevoir sa méthode, elle n'ôte rien au prodige, qui ne peut s'expliquer qu'en reconnaissant en lui un être extraordinaire.

Aux diverses périodes de sa vie, où il se livra à Bologne à ses plus fortes études, voici les observations auxquelles il donnait lieu, et voici ce que disaient quelques vieux amis du savant Cardinal. Il semblait s'efforcer de dégager ses idées de tout ce qui n'avait pas un rapport direct avec l'objet de ses études; il les concentrait si vivement sur le sujet donné, que toutes les forces vives de son intelligence convergeaient vers le sujet en question pour le lui faire connaître à fond et le graver en quelque sorte dans sa mémoire. Il naissait, de cette contention d'esprit, comme une préoccupation habituelle, surtout lorsqu'il apprenait les langues vivantes. Dans ses rêves, qui étaient fréquents, il ne parlait et n'articulait jamais d'autre langue que celle qui était l'objet de son étude actuelle. Le travail de la journée se continuait pendant la nuit; sa pensée plus libre et plus dégagée devenait plus lumineuse, il voyageait plus sûrement dans ce monde d'idées nouvelles qu'il

s'était créé, il découvrait de nouveaux horizons; il apprenait encore en dormant. Ainsi Descartes voulait que l'âme ne cessât jamais de penser.

Il semble que la nature ait révélé intuitivement au cardinal Mezzofanti les moyens que la réflexion et la science indiquent, soit pour acquérir, soit pour conserver le don de la mémoire. Jamais le souffle empoisonné des passions ne vint troubler la quiétude de son âme; or la liberté d'esprit, liée à l'apaisement du cœur, fut la première condition de son éducation linguistique. Sa vie fut exempte d'orages; les peines morales affaiblissent le souvenir, attristent l'âme et la détournent de ses voies; la paix dans le chemin de la vie et le calme d'une bonne conscience, cette sérénité du juste qui est le prix des vertus chrétiennes, en même temps qu'elles donnent plus de liberté aux organes, donnent aussi une nouvelle vie aux facultés intellectuelles. Le Cardinal a joui de tous ces précieux avantages. Il recommandait la sobriété, qu'il mettait si bien en pratique. Or, entre les divers moyens propres à conserver et à développer la mémoire, la tempérance est un de ceux dont l'action est la plus directe sur les facultés intellectuelles.

Toutes ses journées étaient méthodiquement réglées; il dormait peu, et la science reconnaît qu'un repos trop prolongé favorise l'inertie de l'organe cérébral et affaiblit la mémoire; mais l'excès contraire peut entraîner l'économie dans de graves désordres; et c'est un des rares

priviléges de l'intelligence éclairée par l'expérience des faits, que d'avoir trouvé entre ces deux extrêmes, comme le fit Mezzofanti, un sage et judicieux tempérament. Nous dirons encore que sous le rapport physiologique, sa vie offre un phénomène très-remarquable. La science constate, en effet, que rien ne dispose un organe à des dérangements ou à des lésions plus ou moins graves, comme un exercice démesuré de ce même organe; or, qui pourrait raconter les efforts incroyables de mémoire auxquels s'est livré le Cardinal polyglotte, et expliquer cependant comment cette contention d'esprit si prolongée n'a pas développé des lésions organiques dans le cerveau, surtout lorsque la privation de sommeil ajoutait aux fatigues de la journée, et devait entretenir dans l'économie un état habituel d'excitation, et prédisposer ainsi aux plus graves atteintes celui qui se livrait à ces longues études? La nature semblait donc avoir pourvu à tout dans cette organisation privilégiée, car le docte vieillard est descendu dans la tombe après une sainte et glorieuse vie exempte d'infirmités.

On nous pardonnera, en étudiant l'homme moral, de parler brièvement des organes qui servaient cette vive intelligence; ce sont des données scientifiques que l'on peut recueillir, en n'y attachant toutefois qu'une importance très-secondaire; nous ne devons jamais oublier que les phénomènes de la pensée doivent être considérés des hauteurs de la raison éclairée par la foi, et que celui qui voudrait ne les étudier que le scalpel

de l'anatomiste à la main s'égarerait infailliblement. Nous nous bornerons donc à dire, que le développement de l'organe encéphalique était sensible chez le Cardinal; en cela il n'avait pas échappé à cette condition presque commune à tous les hommes doués d'une intelligence d'élite; nous dirons encore que la position des yeux était suffisamment saillante pour que le médecin célèbre qui a placé le siége de la mémoire au-dessus de la cavité orbitaire de l'œil (1) put en tirer des inductions favorables à son système; il avait cru pouvoir conclure que la faculté de la mémoire était sensiblement plus prononcée chez les personnes dont les yeux étaient un peu à fleur de tête; comme avant lui on avait cru reconnaître que l'entier développement de la région occipitale était un indice de vaste mémoire.

On a assigné encore les fronts élevés, oblongs et carrés, tels que ceux de Joseph Scaliger et de Juste Lipse, deux exemples de vaste mémoire, comme l'attribut physiologique de cette faculté de l'âme; mais ces données sont trop vagues et trop indéterminées pour en faire ici aucune application. Disons cependant que si aucune région spéciale du cerveau ne peut être le siége exclusif de la mémoire, il est certain qu'il existe des conditions matérielles de l'organe qui favorisent l'exercice et le développement démesuré de cette faculté de l'âme; en retrouvant chez le Cardinal quelques-unes de ces indications hasardées

(1) Dict. des Sciences Médic. tom. 32.— *Voy.* la lithographie.

que la science ne confirme pas et qui reposent sur d'ingénieuses hypothèses plutôt que sur la vérité, il est permis de croire que les conditions générales qu'elle assigne comme les meilleures, se sont retrouvées dans son organisation.

Traçons ici, sur des données plus certaines, le portrait physique du Cardinal polyglotte. Au début de la vie ses cheveux avaient été blonds, ils devinrent plus tard châtains et blanchirent prématurément aux pénibles labeurs de l'étude. Ses yeux, châtain foncé, conservèrent toujours un vif éclat; ils semblaient se dérober sous d'épais sourcils; ils s'affaiblirent alors que Mezzofanti était encore dans la force de l'âge. Sa taille était médiocre; dans sa jeunesse elle fut constamment svelte et aux formes mobiles et élastiques.

Mais de toutes les causes qui modifient la nature de l'homme et qui vont jusqu'à changer ses dispositions natives, il n'en est pas de plus puissante que l'action presque continue d'une vie passée dans l'étude et affaiblie par de longues veilles; l'intelligence prématurément soumise aux plus fortes épreuves, use l'organisation. La vieillesse était venue de bonne heure imprimer sur le front du Cardinal ses rides et ses dépressions, et donner une teinte de plus de gravité à sa physionomie, sans altérer nullement sa santé; la lenteur de ses mouvements annonçait l'affaiblissement de l'action organique; l'exercice si prolongé de l'étude fit fléchir sa tête. Rien n'annonçait d'ailleurs, chez ce savant vieillard, les admirables fa-

cultés dont il était doué: l'imagination ne trouvait point ce qu'elle cherchait sur sa physionomie; ses traits n'avaient rien de distingué, ils laissaient croire à une volonté déterminée et à une pensée habituelle de sévérité, si bien démentie par son indulgente aménité; les formes les moins harmoniques faisaient naître dans l'esprit un mouvement de surprise. Mais aux plus légers mouvements musculaires qui se dessinaient sur cette physionomie, son caractère ordinaire s'effaçait, et acquérait une expression de sensible bienveillance; la voix pleine de douceur du polyglotte donnait un prompt démenti à sa figure; on se sentait attiré vers lui; on ne se lassait pas de recueillir ses paroles; l'harmonie et la pureté de ses belles périodes italiennes charmaient non seulement les étrangers, mais les Romains eux-mêmes, plus habitués à l'entendre, en même temps que les grâces de son esprit et son exquise urbanité étaient admirées par tous. Tel, au déclin de ses jours, nous a paru Mezzofanti.

Au point de vue psychologique, on devra convenir que les méthodes d'analyse, de synthèse et de classification lui étaient sans doute familières; mais ce qui nous effraiera toujours, c'est la faculté qu'il avait de ne se perdre jamais dans l'immensité des détails, de se retrouver dans des milliers de mots, qui par cela même qu'ils appartenaient à des idées similaires, couraient le risque d'être confondus dans la rapidité du récit et la vivacité de l'interrogation, surtout dans un entretien

où figuraient des interlocuteurs parlant diverses langues. On peut supposer encore que toutes les langues étaient, d'après un ordre connu de lui seul, méthodiquement classées dans sa tête, comme des plantes dans un herbier, comme des livres dans une bibliothèque, et qu'à volonté il s'en servait, comme d'un merveilleux instrument docile à ses ordres, pour traduire sa pensée. Quel admirable phénomène! dans cet immense vocabulaire, il devait avoir établi des points de reconnaissance, et le fil de l'analogie, comme celui d'Ariane, devait lui servir de guide dans ce labyrinthe de nouvelle espèce, où trouvant tous les éléments du langage disposés dans un ordre d'analogie, et comme liés les uns aux autres, il pouvait réunir le connu à l'inconnu, l'ancien et le nouveau, l'imitation et le modèle. Il avait su disposer ainsi, dans sa vaste tête, tous ces éléments divers, en former comme un faisceau, où chacun avait sa place, afin qu'au moment voulu, modes, inflexions, désinences, et tous les accidents du langage, s'offrissent à lui sous mille formes.

Mais que ces explications sont sans doute loin de la vérité qu'un voile épais nous dérobe! que de mystères à pénétrer là où tout est mystère! C'est à mesure que l'on cherche à les approfondir pour essayer de les expliquer, qu'on sent que les ombres s'épaississent et que la nuit se fait profonde sur ces admirables phénomènes de la pensée. Dieu seul saurait faire jaillir la lumière des ténèbres, et l'organisation morale du Cardinal

linguiste demeurera toujours incomprise pour nous.

Les précieuses qualités dont fut doué le Cardinal peuvent-elles se réduire à la seule faculté de se ressouvenir ? ne seraient-elles qu'un simple jeu de la mémoire ? Non sans doute. Elles ne peuvent être que l'attribut spécial du génie qui sait faire converger la science des rapports sur le foyer des connaissances acquises, et qui en agrandit la sphère au-delà de toutes les limites. Si le cardinal Mezzofanti n'a point reculé les bornes de la nature, s'il ne lui a arraché aucun secret, on peut dire cependant qu'il a réfléchi quelques rayons échappés à cette intelligence divine, qui l'ont illuminé, et qui lui ont fait discerner cette foule d'idées et ces rapports sans nombre, qui formaient comme une chaîne immense, dont il voyait tout à la fois le milieu et les extrémités.

Parmi ces rares qualités, cette double mémoire dont nous avons parlé, des choses et des mots, brille du plus vif éclat. Oh! qu'il pouvait bien répéter ces admirables paroles de St Augustin (1). « Combien est grande cette puissance de la mémoire! qu'elle est grande, ô mon Dieu! sanctuaire impénétrable, infini, qui pourrait en sonder les profondeurs? C'est une puissance de mon esprit, une propriété de ma nature, et moi-même je ne comprends pas tout ce que je suis; l'esprit est donc trop étroit pour se contenir lui-même.»

(1) *Confess. liv. X.*

En terminant notre Esquisse Historique, nous nous rendrons ce témoignage, qu'en louant le cardinal Mezzofanti nous avons écrit sous l'inspiration de nos souvenirs restés pleins de vie, et de notre conscience; nous sommes resté plutôt au-dessous de la vérité, que nous ne l'avons exagérée; notre devoir avant tout était de la respecter, et de mettre notre langage en harmonie avec la vertu favorite de l'éminent prélat. Nous n'avons pas voulu que l'illustre polyglotte, dont nous avons admiré la profonde modestie et recueilli de douces paroles, pût du fond de son tombeau répudier l'exagération de nos éloges. Ce que nous avons raconté le fait assez connaître et assez admirer, et concilie à sa mémoire assez de vénération et de regrets. Nous n'avons voulu établir entre le linguiste de Rome et les philologues allemands (1) aucune comparaison; sa part est assez glorieuse, et nous croyons que les positions ne sauraient être égales entre le cardinal Mezzofanti, qui a été le plus habile linguiste connu jusqu'à nos jours,

(1) Nous voulons parler ici d'Adelung, Vater, Bibliander, Gesner, Klaproth, Humboldt et autres savants philologues et écrivains renommés. On sait que les deux premiers sont les auteurs du *Mithridates :* tableau universel des langues, qui renferme le *Pater* en cinq cents langues. On a donné le nom de ce roi de Pont à plusieurs Recueils polyglottes, parce qu'il parlait, dit l'histoire, 22 langues.

et des écrivains peu versés en général dans la pratique des langues et des littératures anciennes et modernes, mais qui ont laissé après eux d'impérissables monuments de la science philologique.

Nous dirons ici notre dernier adieu au savant illustre que nous avons eu l'honneur de connaître, et nous déposerons sur sa tombe notre modeste couronne; l'hommage est bien humble, mais l'admiration est profondément sentie. C'est pour nous un doux plaisir que de reproduire quelques lignes empruntées à l'écrivain de la *Civiltà Cattolica ;* en conservant les formes de l'harmonieux langage italien, il semble que nous nous identifions davantage à la pensée de l'auteur, qui est la nôtre, et que nous la rendons plus fidèlement; ce sera pour nous une agréable reminiscence du passé; nous louons le cardinal Mezzofanti dans son propre idiome, et dans nos illusions d'autrefois nous croyons l'entendre encore nous adresser quelques-unes de ces phrases italiennes si pleines de suavité, et qui semblaient si bien s'harmoniser avec l'admirable douceur de son caractère.

« *La Propaganda perdette, colla morte di quel sovrano ed unico ingegno, il padre, il benefattore, l'ornamento, e la gloria; nè sorgerà più mai chi porga tanto sussidio, dignità, e splendore alla Accademia dei Alunni... Essi troveranno pur altri che li guidino nello spirito Apostolico e che gli amiono e curino ed accarezzino; ma non troveranno più un Cardinal Mezzofanti.*

« *Egli apparve come una meteora luminosissima, e dis-*

parve senza lasciare di tanta luce nessun altro vestigio che la memoria labile de'presenti, i quali ammirarono tanta virtù congregata nella mente e nel cuore di un uomo solo.

« *Ma spero che Bologna, madre feconda d'incliti ingegni, nobile albergo d'ogni eccelsa dottrina, altrice di cittadini prestanti e di animo liberale, generoso e gentile, vorrà la memoria di quel magno decorare d'un monumento degno del più maraviglioso italiano, anzi dell'uomo più singolare che mai nacesse in terra, e che forse sia più per nascere nel giro de'futuri secoli.* »

Nous nous associons de toute la vivacité de nos sentiments à ce vœu si légitime et si patriotique; jamais hommage ne fut mieux mérité; Bologne, qui offrit des couronnes à Mezzofanti lorsque les honneurs ecclésiastiques vinrent l'arracher à sa paisible et docte solitude, n'aurait pas après sa mort un monument à élever à sa gloire? il n'en peut être ainsi; non, la patrie ne sera pas ingrate.

FIN DE L'ESQUISSE HISTORIQUE.

NOTES.

NOTE

SUR LES POÉSIES DES LANGUES OCÉANIQUES.

Le lecteur de cet Écrit partagera peut-être les regrets que nous éprouvons de n'avoir pu mettre sous ses yeux quelques-unes de ces compositions poétiques en l'honneur des mystères de la religion, dont nous avons parlé dans notre Esquisse, empruntées aux langues de la Chine, de la Corée, d'Angola, ou de la Californie, dues au cardinal Mezzofanti, ou corrigées par lui; nous eussions mis le texte et la traduction en regard. Ce désir n'a pu être rempli.

Les documents que nos amis ont obtenus au collége de la Propagande, et que nous gardons comme de vrais modèles de calligraphie, n'entraient pas dans notre cadre; ils sont en partie dans le *Mithridates* d'Adelung, et nous n'avons pas cru devoir les reproduire. Nous eussions été heureux d'orner nos pages de quelques-unes de ces compositions originales et entièrement inédites, écrites dans des langues si différentes des nôtres. Le temps des vacances n'a pas permis à nos amis de renouveler leurs démarches, et nous n'avons pas voulu retarder davantage notre publication.

Le savant auteur de l'*Esquisse de Rome chrétienne*, annonce qu'il insérera dans les notes de son ouvrage la traduction de quelques-unes de ces compositions : plus elles appartiennent à des langues parlées par des peuples nombreux et placés loin de notre hémisphère, plus elles témoignent en faveur des conquêtes du christianisme. Pour nous, c'était la question linguistique que nous recherchions la première; pour l'habile écrivain dont nous parlons, ce sera la valeur morale de tous ces idiomes humains, apportant chacun leur tribut à l'unité de la foi catholique.

Nous mettrons cependant sous les yeux du lecteur la traduction en langue malaise de l'*Antienne à la Sainte Vierge pour le temps pascal* : Regina coeli, lætare. En la comparant à la traduction française, il pourra juger de la différence des idiomes, et de l'étonnante habileté du cardinal Mezzofanti, qui composait lui-même des poésies en éthiopien, en californien ou toûte autre langue océanique. Il ne faut pas oublier que ces poésies barbares sortaient d'une bouche italienne. L'antienne que nous reproduisons ici est une de ces prières adressées à la Sainte Vierge, que les missionnaires apprennent aux peuples de l'océanie occidentale.

ANTIENNE A LA SAINTE VIERGE.

Permissuri sorga, gamarlah. Alleluia.
Karna iang sudinba ulehmu dikandong. Alleluia.
Sudah ia bangket pri sebdanba. Alleluia.
Karna kami berdoalah kau allah. Alleluia.
Sombayong.
Ia illah! iang uleh kabangketan anakdamu Jesus.

NOTE

SUR LA BIBLIOTHÈQUE DU CARDINAL MEZZOFANTI.

L'homme se révèle tout entier dans le choix des livres ; ses besoins intellectuels, ses principes, ses goûts particuliers, ses tendances, se montrent à découvert sur les rayons de sa bibliothèque. Le cardinal Mezzofanti fut un prêtre éminent par ses vertus, et le plus habile linguiste des temps modernes; la formation de sa bibliothèque a été pour lui une œuvre capitale; on n'y retrouve que le prêtre et le savant; mais comme les livres consacrés à la défense ou à la

glorification de la religion et de l'Eglise sont plus répandus que les livres de linguistique, la part qui revient à ces derniers dans la bibliothèque du Cardinal est infiniment plus considérable que la part qui revient aux premiers; quelquefois elles se confondent et se prêtent un mutuel appui.

Le Cardinal n'a pas cherché à faire une bibliothèque universelle; il n'en manquait ni à Bologne, ni à Rome. Il n'a pas voulu embrasser toutes les connaissances humaines, ni tapisser de longues galeries à l'aide de livres inutiles et étrangers à ce qui était l'objet constant, et à peu près exclusif, de ses études favorites pendant sa vie entière. En formant sa propre bibliothèque, Mezzofanti n'a eu pour but que de réunir les livres dont il pouvait tirer le plus d'avantage.

Nous imiterons son exemple dans l'exposé succint que nous croyons devoir présenter ici de sa bibliothèque; nous nous attacherons au moins connu, au plus rare, à ce qui peut intéresser à meilleur droit la généralité de nos lecteurs.

Nous avons vu et considéré, mais toujours avec une respectueuse circonspection, cette bibliothèque. Deux ans après la mort du savant Cardinal, le catalogue en fut dressé (1) par M. Philippe Bonifazy, libraire à Rome. Les héritiers du prélat auraient désiré céder à quelque linguiste bibliophile la collection que leur oncle, de regrettable mémoire, avait formée. Malheureusement les révolutions, qui agitent tant d'existences, qui rendent les savants même parcimonieux, diminuent les heures d'étude et affaiblissent le goût des lettres, n'ont pas permis aux héritiers de trouver des acquéreurs. Cette bibliothèque a été transportée à Bologne, où elle est la propriété de la famille du Cardinal :

(1) Catalogo Della Libreria dell'Eminentissimo Cardinale Giuseppo Mezzofanti, compilato per ordine di lingue da *Filippo Bonifazy*, Librajo Romano. — Roma, tipografia dei Fratelli Pallota 1851.

sans doute que cette cité savante voudra la posséder ; bien des motifs doivent l'y engager, et nous le désirons vivement. Voici donc un aperçu de cette bibliothèque. Le catalogue de M. Bonifazy est dressé par ordre alphabétique et par classification linguistique ; nous suivrons la même méthode.

LES LIVRES POLYGLOTTES sont placés en tête du catalogue ; ils ne sont qu'au nombre de 26, mais tous articles de choix. Après l'édition d'Adelung, de Berlin 1840, nous distinguons particulièrement les suivants :

ALBONENSIS, Thes, Ambr., Introductio in chaldaicam linguam, syriacam atque armenam, et decem alias linguas : characterum differentium alphabeta circiter XL et eorundem conformatio. (*Papiae Simoneta* 1539), in-4.
Livre curieux et très-rare.

BIBLIA SACRA POLYGLOTTA, cum apparatu, append. et annot. opera Briani Walton ; accedit Lexicon Heptaglotton Edm. Castelli. (*Londini* 1657-1686), 8 vol. in-fol.
Très-bel exemplaire.

VATERI, J. Sev., Linguarum totius Orbis index alphabeticus, quarum grammaticae, lexica collect. vocabulorum recenseruut patria significat ; historia adumbrata ; lat. germanice. (*Berolini* 1815), in-8.

La série des dictionnaires en diverses langues est composée de 140 volumes, et à peu près autant de grammaires ; c'est peut-être la partie la plus curieuse de cette bibliothèque. Parmi ces dictionnaires nous avons remarqué :

BLUTEAU, Raph., Vocabulario portuguez e latino. (*Coimbre* 1712-21), 8 vol. in-fol.

— Supplemento ao vocabulario portuguez e latino. (*Lisboa* 1727-28), 2 vol. in-fol.
Ouvrage très-rare en Italie.

Dictionnaire, Roman, walon, celtique et tudesque, par un Religieux bénédictin D. J. François (*Bouillon* 1777), in-4.

Ouvrage recherché et très-rare en Italie.

Larxamendi', P. Man. de, Diccionario trilingue del castellano, bascueuce y latin. (*S. Sebastian* 1745), 2 v. in-fol.

Ouvrage très-bien conservé et rare.

Meninski, Franc. a Mesgnien, Thesaurus linguarum orientalium, praesertim turcicae, arabicae et persicae cum interpretatione lat.-german. etc. (*Viennae Austriae* 1680), 3 vol. in-fol.-Linguarum orientalium institutiones, seu grammatica turcica. (*Viennae Austr.* 1680), in-fol.-Complementum thesauri linguarum orientalium, seu Onomasticon latino-turcico-arabico-persicum. (*Viennae Austriae* 1687), in-fol.

Bel exemplaire d'un ouvrage aussi estimé qu'il est rare.

Robertson, Guil., Thesaurus linguae sanctae, sive concordantiale lexicon hebraeo-latino-biblicum. (*Londini* 1680), in-4.

Très-estimé et rare.

Vocabularium Turco-arabicum, editio nova Turcica (*Constantinopolitana* 1827), in-fol.

Bel exemplaire, reliure originale.

Wilson, Hor. Hayman, Dictionnary in sanscrit and english; translated, amended, and enlarged from an original compilation, prepared by learned native for the college of fort William : the second edition. (*Calcutta*, 1832), gr. in-4.

Ouvrage estimé, très-bel exemplaire.

Après l'indication de ces différents ouvrages polyglottes, qui peuvent être considérés comme les prolégomènes du Catalogue, l'auteur commence l'énumération des autres livres composant la bibliothèque du Cardinal.

LIVRES ALBANAIS. Cette série ne se compose que de très-peu d'ouvrages, que nous ne mentionnons pas; on y trouve un exemplaire de la *Doctrine chrétienne* du Cardinal Bellarmin, et l'ouvrage italien de Lecce sur la grammaire albanaise. (*Rome* 1716.)

LIVRES AMÉRICAINS ET BRÉSILIENS. Cette série ne comprend que des livres élémentaires de linguistique; elle est une des moins nombreuses.

LIVRES ANGLAIS. 41 ouvrages de choix composent cette série; les bonnes éditions d'Oxford, de Londres, d'Edimbourg, la belle collection des poètes anglais en 109 volumes, édités dans cette dernière ville, se retrouvent dans cette série; l'anglais étant une des langues les plus parlées par le Cardinal, on y voit peu de livres élémentaires; elle est remarquable par la variété des ouvrages qui la composent.

Dialectes Anglais. ***Breton, Celte, Celtique Ecossais, Irlandais, pays de Galles.*** 17 ouvrages composent cette série, imprimés presque tous à Londres, Edimbourg et Dublin.

LIVRES D'ANGOLA, BIRMANS, ET D'AVA. Cette série so compose en général d'alphabets, de grammaires et de livres d'instruction religieuse, tels que l'*Évangile de S. Luc* et les *Actes des Apôtres*.

LIVRES ARABES. Nous avons compté 68 ouvrages différents dans cette série; nous y avons distingué les suivants :

Abul-Pharagii, Greg., Specimen historiae Arabum, sive de origine et moribus Arabum succinta narratio arabica, in linguam latinam conversa, notisque illustrata;

opera et studio Edv. Pococki. (*Oxoniae* 1650), in-4.

— Historia compendiosa dynastiarum, orientalium, historiam complectens universalem, a mundo condito, usque ad tempora authoris; arabice edita et lat. versa ab Ed. Pocockio, cum supplem. latino conscripto. (*Oxoniae* 1663), in-4.

Ouvrage estimé et peu commun.

Biblia Sacra, arabicè, ad usum Eccles. Orientalium; additis e regione Bibliis latinis vulgatis, cura Sergii Rissi Damasceni. (*Romae* 1671), 3 vol. in-fol.

Evangelium Sanctum D. N. Jesu Christi conscriptum a IV Sanctis Evangelistis, arabicè. (*Romae* 1590), fol. fig.

— IV Evangelia arabicè et latinè, studio Jo. B. Raymudi. (*Florentiae ex typ. ling. exotic.* 1744), in fol. fig.

Très-bel exemplaire.

Giggeri, Ant., Thesaurus linguae arabicae. (*Mediolani e Tip. coll. Ambros.* 1632), 4 vol. in-fol.

Ouvrage très-recherché.

Dans la série des livres arabes, comme dans toutes les séries les plus nombreuses, nous trouvons le *Catéchisme du Concile de Trente*, la *Doctrine chrétienne* de Bellarmin, le Psautier en tout ou en partie, quelques livres liturgiques, l'ancien et le nouveau Testament; de plus, nous trouvons traduits en arabe plusieurs livres de piété de St Liguori, tel que la *Préparation à la mort*, les *Gloires de Marie, etc.* Dans toutes les séries encore, on retrouve, après les dictionnaires, les lexiques et les grammaires, des traités généraux et spéciaux sur les diverses langues, des dialogues pour en faciliter l'intelligence, différentes anthologies et chrestomathies, des poésies nationales, des livres de littérature, quand les nations qui parlent ces langues diverses en possèdent, comme il arrive le plus souvent. Dans cette

série de livres arabes se trouve un très-beau manuscrit avec les initiales en or et ornées de couleurs ; ce manuscrit reproduit le texte du Coran.

LIVRES ARMÉNIENS. Cette série se compose de 52 ouvrages, imprimés presque tous à Venise, ou par les soins des méchitaristes, le plus petit nombre à Rome, Amsterdam, Vienne et Paris ; on y trouve des livres élémentaires de linguistique, une collection de grammaires, de livres liturgiques, et les ouvrages de plusieurs Pères de l'Eglise, de St Cyrille, de St Ephrem, de St Grégoire de Nazianze, la Chronique d'Eusèbe (*Venetiis typis Coenobii P. P. Armenorum* 1818).

LIVRES DE LA BOHÊME. Cette série se compose de 17 ouvrages ; elle ne donne lieu à aucune observation particulière ; on y retrouve de bonnes éditions de Vienne et de Prague.

LIVRES BOHÉMIENS (*Zingari*). Une grammaire, imprimée à Erfurt en 1835, et un *Essai sur l'Histoire des Bohémiens*, par Predai, avec un vocabulaire, composent cette série.

LIVRES CHALDÉENS. Cinq ouvrages composent cette série ; on y voit le *Psautier*, le *Missel Romain* in-folio (*Romæ* 1767), et des grammaires.

LIVRES CHINOIS, COCHINCHINOIS, TONKINOIS ET JAPONAIS. Cette série se compose de 42 ouvrages ; elle présente ce que la presse de Paris, de Londres, de Canton et de Macao, a édité de plus utile et de plus curieux ; après les ouvrages de nos savants français, nous mentionnerons les suivants :

CATECHISMO per Cristiani in lingua Cinese. *In Cina*, 1 vol.

DAVIS, J. Fr., On the poetry of the Chinese (from the

Royal Asiatic translations) to wihich are added translat. et detached pieces. *Maccao* 1834, in-8.

Dottrina Cristiana, trad. nella lingua Cinese. *In Cina* un vol. in-8.

Esop's, Fables written in Chinese by the Leonard Max. Mogy Seen-Shang, an compiled in their present form (with a free and litteral translation) by his pupil Sloth. *Canton* 1840, in-8.

Mun-zu, Opera. *Edition Chinoise;* un vol.

Testamentum, novum, in linguam Sincam. *Edit. Chin.* 4 vol.

Thom, Rob., The Chinese speaker, or extracts from vorks written in the Mandarin language an spoken at Peking. (*Nigpo* 1846), in-8.

Via Crucis e metodo di visitarla. *Edit. Chin.*, 1 vol.

Vocabulario della lingua Cinese. *Edit. Chin.*, 4 vol.

LANGUE CURDE. Des grammaires et des vocabulaires composent cette série.

LIVRES DANOIS, Suédois, Norwégiens, Islandais et Lapons. Nous ne trouvons dans cette série que 26 ouvrages, éditions récentes, imprimées à Stockhlom, Copenhague et Christiania; l'ancienne jurisprudence des Goths, l'histoire et les livres élémentaires en forment la plus grande partie.

LIVRES ÉGYPTIENS, Cophtes Égyptiens, et Cophtes Arabes. 14 ouvrages composent cette série; on y trouve les ouvrages de Champollion, et ceux de Rossellini; elle est en général formée de livres élémentaires.

LIVRES ESPAGNOLS et Dialectes (*Catalan*, *Biscayen*, *etc.*). Série composée de 44 ouvrages; la grande *Histoire*

d'Espagne, de Mariana, édition de Madrid de 1780, 2 vol. in-folio; l'*Histoire de la Conquête du Mexique*, de Solis, édition de 1704, 1 vol. in-folio, figures; les *Œuvres de sainte Thérèse*, édition de Madrid de 1752, comptent parmi les ouvrages rares ou remarquables par leur exécution qui composent cette série.

LIVRES ETRUSQUES. 2 ouvrages composent seulement cette série, l'alphabet des anciens Etrusques (*Rome* 1791), et l'*Essai sur la langue Etrusque* de Lanzi; édition originale (*Rome* 1789).

LIVRES FLAMANDS. On ne trouve dans cette série qu'un seul livre de piété, et tout à la fois élémentaire.

LIVRES FRANÇAIS. Après la série des livres italiens, celle-ci est des plus nombreuses; elle se compose de 114 articles. L'énumération en serait beaucoup trop longue, le lecteur suppléera à notre silence; nous remarquerons seulement que de toutes les séries il n'en est aucune où l'on trouve moins de livres élémentaires; ils n'avaient jamais été utiles au Cardinal; bien jeune encore tous les secours possibles pour comprendre cette langue lui avaient été prodigués. Un doute s'est élevé dans notre esprit à propos de cette collection de livres français, qui renferme en particulier les ouvrages de tous nos linguistes et de nos lexicographes : il nous semble que bien des livres doivent manquer à cette série; le Cardinal en avait sans doute disposé avant sa mort, et ils n'ont pu ainsi être reproduits dans le catalogue général.

DIALECTES FRANÇAIS. *Breton*, *Lorrain*, *Provençal*, *Roman;* cette série est peu nombreuse; elle devrait comprendre les poésies de notre poète Goudoulin, indiquées par inadvertance à la série des livres catalans, et que nous eûmes l'honneur d'offrir au Cardinal.

LIVRES GEORGIENS, GRISONS OU DE LA RHETIE. 6 ouvrages forment cette série; le plus important est le suivant

MAGGII, F., Syntagma (linguarum orientalium, quae in Georgiae regionibus audiuntur (Romae 1643, in-fol. — et *Romae* 1670), in-fol

LIVRES GOTHS ET VISIGOTHS. Dans cette collection peu nombreuse, où l'on ne compte que 9 ouvrages, se trouve le rare et beau Glossaire Suédois Gothique, d'Ihre (*Upsal* 1749).

LIVRES GRECS LATINS. Cette série se compose de 68 ouvrages, les meilleurs lexiques allemands, les belles éditions d'Homère, d'Euripide, de Platon, de Polybe, d'Epictète se trouvent dans cette série; elle est remarquable par les ouvrages qui la composent; on y voit peu de livres élémentaires.

LIVRES GRECS MODERNES. Cette série se compose de 9 ouvrages, on y trouve les éditions récentes de Venise et d'Athènes, etc.

LIVRES HÉBREUX (*ancien Rabin et Samaritain*) 78 ouvrages forment cette série, elle compose a elle seule la bibliotheque choisie d'un hebraisant. Le Cardinal semblait avoir apporté un soin particulier à former cette collection; on connaît toute son admiration pour la langue de nos saintes Écritures, et toute la série de ces livres hébreux mérite d'être signalée à l'attention des linguistes.

On trouve dans cette série tous les ouvrages de Buxtorf, et en particulier son *Lexique Hébreu* et *Chaldéen*, l'édition donnée par Montaldi (*Rome* 1789), ceux de Jean B. de Rossi, et quelques manuscrits hébreux de ce docte hébraisant. On sait que la ville de Parme à fait l'acquisition de la collection précieuse de ce savant. Enfin, un manuscrit (*Recueil de prières*) Rabin ancien.

LIVRES HOLLANDAIS. Nous avons compté 46 ouvrages Les bonnes éditions d'Amsterdam, de Leyde, Rotterdam, Bruxelles et Anvers, se remarquent dans cette série, où l'on trouve plus de livres d'histoire, de littérature, que de traités élémentaires sur la langue.

LIVRES HONGROIS. Cette série se compose de 41 ouvrages; ils ne donnent lieu à aucune mention particulière.

LIVRES ILLYRIENS. Série peu nombreuse; on y voit un *Compendium* des décrets du *Concile de Trente*, traduit en Illyrien; la *Grammaire* d'Appendini, imprimée à Raguse en 1808; l'ouvrage de Dolci intitulé : De illiricae linguae vetustate et amplitudine Diss. (*Ven.* 1754); le Directorium Sacerdotum (*Rome* 1835), in-4.

LIVRES INDOSTANS, MALABRES ET MALAIS. Série composée de 16 ouvrages, édités à Paris, Londres et Rome, destinés à l'intelligence de ces langues. Au point de vue linguistique, les plus importants sont les suivants :

Shakspeare, Joh.; A grammar of the Hindustani, language, (*London* 1826), in-4.

— A dictionary Hindustani an English with a copious index, fitting te work to serve also as a dictionary and Hindustani. (*London* 1834), gr. in-4.

Ouvrage très-estimé.

— Muntakhabat-i-hindi, or Selectionis in Hindustani, with a verbal translations and grammatical analysis of some parts, for the use of students of that language. (*London* 1834), 2 vol. in-4.

Les livres du malabar et malais méritent aussi l'attention du linguiste; on y trouve l'Alphabetum Grandonico-malabaricum sive sanscrudonicum (*Romæ* 1772), in-4.

LIVRES ITALIENS. 143 ouvrages composent cette série;

elle est la plus nombreuse du catalogue ; nous distinguons les ouvrages suivants :

Barbaro, Giosafatte, Viaggi fatti da Venezia, in Persia, in India ed in Costantinopoli. (*Venezia Figliuoli d'Aldo* 1543), in-8.

Première édition de ce livre peu commun.

Bembo, Pietro, Le rime con le annotazioni di A. F. Seghezzi. (*Bergamo* 1753), in-8.

— Prose colle giunte di Lod. Castelvetro. (*Napoli Raillard e Mosca* 1714), 2 vol. in-4.

Édition très-estimée.

Bocaccio, Gio., Il Filocono. (*Venezia Jacopo da Lecco* 1527), in-8.

Édition très-rare.

Boezio, Severino, Della Consolazione della Filosofia, volgarizz. di maestro Aberto Fiorentino, co'motti di Filosofi, et con una orazione di Tullio, volgarizzamento di Brunetto Latini. (*Firenze Manni* 1735), in-4.

Édition très-soignée et citée par la Crusca.

Canina, Descrizione dell'antico Tusculo. (*Roma* 1841), in-fol. *con tavole.*

Très-bel exemplaire offert au Cardinal.

Cavalca, Fr. Dom., Disciplina degli spirituali. (*Firenze Sermartelli* 1569), in-8.

Édition soignée et rare.

Compagni, Dino, Cronica Fiorentia dell'anno 820 sino al 1312. (*Fir. Manni* 1728), in-4.

Édition très-correcte et estimée.

Concordio, Fr. Bartol., Ammaestramenti degli antichi raccolti e volgarizzati. (*Fir. all'insegna della Stella* 1661), in-12.

Édition de choix de la Crusca.

Segneri, Paolo, Prediche o sia quaresimale (*Firenze Jac. Sabatini* 1679), in-fol.

Très-bel exemplaire de l'édition originale.

Storia e descrizione della Reale Abbadia di Altacomba antico sepolcro dei principi di Savoja fondata da Amedeo III e rinnovata da Carlo Felice e Maria Cristina, con documenti. (*Torino Chirio e Mina* 1845), gr. in-fol.
Magnifique édit. qui ne se trouve pas dans le commerce.

Dialectes Italiens. *De Frioul, Maltais, Milanais, Sarde et Sicilien.* Des grammaires, des dictionnaires, des recueils de poésie composent cette série, imprimés à Milan, Palerme, Cagliari, Udine et Malte.

LIVRES LATINS. 127 ouvrages composent cette série. On y remarque les bons ouvrages des Commentateurs, des Traités spéciaux sur divers sujets de haute érudition, des livres d'histoire, de théologie et de philosophie, quelques Pères de l'Église; on y trouve, avec les principaux classiques, plusieurs livres rares, que nous faisons remarquer.

La série des ouvrages latins est en général très-variée.

Forcellini, Ægidii, Lexicon totius Latinitatis auctum et emend. a Jos. Furlanetto. (*Patavii* 1828), 4 vol. in-4.

Très-bel exemplaire.

Jablonski, Paulus Ernest., Panthéon Ægyptiorum, sive de Diis eorum comment. (*Francofurti* 1750-52), 3 part. in-8.

Ouvrage plein d'érudition et très-recherché.

Magni, Joan., De omnibus Gothorum Sveonumque Regibus historia. (*Romae Viotti* 1554), in-fol. fig.

Édition la plus rare et la plus recherchée.

Neumanni, Fr., Populorum et Regum nummi veteres inediti (*Vindobonae* 1779), in-4. fig.

Très-bel exemplaire.

THOMAE AQUINATIS, S. Summa Theologica, cum commentario Lhom. Card. de Vio et lucidationibus Seraph Capponi a Porrecta. (*Patavii* 1698), 5 vol. in-fol.

Rare et bel exemplaire.

VIRGILII, P. Mar. Opera, argumentis, explicationibus, notis illustrata, auctore Jo. Lud. de la Cerda. (*Lugduni* tom. I, 1619, tom. II, 1612, tom. III, 1617, in-fol.

Édition remarquable et bien estimée.

LIVRES MARONITES ET SYRIENS MARONITES. On ne trouve, en grande partie, dans cette série que des ouvrages liturgiques.

LIVRES MEXICAINS, DU PARAGUAY ET DU PÉROU, DES ÉTATS-UNIS, DIALECTES INDIENS. Cette série est encore peu nombreuse; elle ne se compose que de 10 ouvrages, tous destinés à l'intelligence des langues dans lesquelles ils sont écrits; nous distinguons dans les livres Mexicains les suivants :

PAREDES, P. Ign. de, Promptuario manual Mexicano por las Parrochos etc. (*Mexico* 1759), in-4.

Très-bel exemplaire, richement relié.

TUPIN, Charl. de, Arte novissima de Lengua Mexicana. (*Mexico* 1753), in-4.

LIVRES OCÉANIENS. La grammaire de Threskled, imprimée à Sydney en 1824, et le Vocabulaire de Brady (*Rome* 1845), composent à eux seuls cette série.

LIVRES PHÉNICIENS. Quelques ouvrages composent cette série; le plus important est celui d'Hamaker, intitulé :

HAMAKER, H. Arentii, Miscellanea Phoenicia, sive comment. de rebus Phoenicum, quibus inscriptiones multae lapidum ac nummorum, nominaque propria hominum et locorum explicantur, item punicae gentis, lingua et

religiones passim illustrantur. *Lugd. Batav.* (*Luchtmans* 1828), in-4. *avec table.*

LIVRES PERSANS. 11 ouvrages; le livre le plus capital de cette série, est un très-bel exemplaire de la grammaire de Lumsden.

LUMSDEM, Thom. A Grammar of the persian language; comprising a portion of the elemens of Arabic inflexion; together with some observations en the structure of either language, considered with reference tho the principles of general grammar. (*Calcutta* 1810), 2 vol. in-fol. *Très-bel exemplaire.*

LIVRES POLONAIS. 37 ouvrages propres à l'intelligence de la langue polonaise; des livres d'histoire, de poésie et de prières, composent cette série.

LIVRES PORTUGAIS ET DIALECTES. 35 ouvrages différents composent cette série, ou par la variété des ouvrages se révèle l'étendue des connaissances du Cardinal.

LIVRES RUSSES. Série composée de 56 ouvrages appartenant à diverses branches de nos connaissances; linguistique, histoire, religion, poésie, chants nationaux; des fac-simile, des manuscrits russes, entr'autres ceux du XV[e] au XVIII[e] siècle; la description des monuments russes et slaves, de la bibliothèque du comte Rumianzoff. (*Pétersbourg* 1842), comptent dans cette collection au nombre des livres remarquables.

LIVRES EN LANGUE SANSCRITE ET SES DIALECTES. 28 ouvrages composent cette série; des Grammaires, des Dictionnaires, des Chrestomathies se trouvent dans cette série. Nous citons comme un des plus remarquables l'ouvrage suivant :

BHAGAVAD-GITA, sive Almi Krishnae et Arjuna collo-

quium de rebus Divinis, Bharateae episodium : textum recensuit, adnotationes criticas et interpret. latinam adjecit A. Guil. a Schlegel. *In Accad Borusina Rhenana typ. regiis* 1823, in-4.

Ouvrage très-estimé.

LIVRES SLAVES ET DIALECTES (*Carniole, Servie, Rhétie, Valachie*). 26 ouvrages composent cette série ; ils ne donnent lieu à aucune observation particulière.

LIVRES SYRIENS. Série composée de 18 ouvrages ; le plus rare de la collection est le suivant :

ACTA SS. Martyrum Orientalium et Occidentalium ; acced. Acta S. Simonis Stylitae a Steph. Eund. Assemanus recens. etc. etc. (*Romae* 1848), 2 vol in-fol.

Ouvrage devenu très-rare.

LIVRES TUDESQUES (*Allemands*). Cette série est une des plus nombreuses ; la bibliographie allemande offrait au Cardinal de quoi satisfaire ses goûts. Elle se compose de 107 ouvrages, tous de choix, éditions estimées et quelques-unes assez rares, poètes, prosateurs, historiens, commentateurs, géographes, etc., etc. Les citations seraient trop nombreuses.

LIVRES TURCS. Série composée de 10 ouvrages ; on y trouve deux manuscrits turcs et les Annales musulmanes d'Yzi, 2 vol. in-folio. (*Const.* 1784. 1790).

NOTE EXPLICATIVE

DE LA MÉDAILLE PLACÉE EN REGARD DU FRONTISPICE.

—

Cette médaille représente du côté droit le portrait en profil de l'éminent prélat. On lit à l'entour l'épigraphe suivante : MEZZOFANTO · PRESB · CARD · S · R · E ·

Le revers de cette médaille représente sur un trône le Cardinal qui paraît aller à la rencontre de quatre personnages placés au devant de lui et qui personnifient l'Asie, l'Europe, l'Afrique et l'Amérique. L'Asie est debout, elle tient un manuscrit déroulé sur lequel est écrit en grec le mot ΟΜΗΡΟΣ ; un ange est à ses côtés, il tient à la main un manuscrit déroulé sur lequel on lit le mot hébreu תורה (*Thora-Lex*). L'Europe s'incline respectueusement devant le Cardinal, elle a à ses pieds une cassette renfermant des manuscrits, et à ses pieds encore sont réunis plusieurs volumes. L'Afrique debout montre du doigt un Obélisque qui s'élève à ses côtés. Enfin l'Amérique également debout tient dans sa main un manuscrit roulé.

Dans l'Exergue on lit les mots qui suivent : BONONIA. Et un peu au-dessous PRID · ID · FEBRVAR · A · MDCCCXXXVIII.

La partie droite de la médaille n'a besoin d'aucune explication, elle représente (1) les traits du Cardinal. Le

(1) Il est de ces nuances de ressemblance, qui tiennent à de légers accidents, et qui échappent au pinceau du peintre, comme au crayon du lithographe. L'artiste a ici un peu flatté son modèle ; malgré la reproduction de ses traits, la physionomie du Cardinal n'a pas dans toute sa plénitude le caractère qui lui était propre. Nous conservons avec soin le véritable portrait du Cardinal fait à Bologne en 1838, où le caractère de sa physionomie se trouve plus fidèlement reproduit.

revers représente, comme on l'a déjà dit, l'Asie sous les traits d'une femme. Comme la partie du monde la plus illustre et la plus anciennement habitée, elle se présente la première à l'éminent prélat qui de son trône orné d'hippogriffes, considérés comme symbole d'Apollon, dieu des sciences, paraît s'avancer au-devant des quatre personnages. L'Ange tient dans ses mains la Bible pour indiquer l'origine céleste du livre divin.

Chacun des personnages présente au Cardinal ses manuscrits les plus précieux, lui demandant de les interprêter et de les défendre contre l'incrédulité et l'ignorance. Tels sont avant tout le code des Saintes Ecritures et les livres d'Homère, pour l'Asie; tels sont pour l'Europe, les classiques représentés par les volumes placés à ses pieds et à ses côtés, et quelques manuscrits encore roulés, présentés par le personnage symbolique de l'Amérique, et qui rappellent le manuscrit américain conservé dans la bibliothèque Vaticane dont le savant Cardinal avait entrepris l'explication. Comme les plus importantes inscriptions de l'Afrique sont en caractères hiéroglyphiques, le personnage qui représente cette partie du monde, et qui a à ses pieds et sur sa tête les animaux qu'on y trouve, indique par son geste les caractères gravés sur l'obélisque comme pour demander au savant Cardinal de les expliquer. Le personnage qui représente l'Europe est le seul qui s'incline respectueusement devant l'éminent prélat; parce que cette partie du monde étant le siége de la vraie religion, et la plus grande partie de ses habitants professant la religion catholique, elle reconnaît non-seulement en lui le plus docte des polyglottes, mais encore elle vénère en sa personne l'éminente dignité ecclésiastique dont il est revêtu. La cassette remplie de manuscrits, rappelle le *Scrinium* des anciens, utile ornement de leur bibliothèque. Pour faire comprendre que le prélat n'a pas seulement connu les langues anciennes mais en-

core les langues modernes, on voit au pied du personnage qui représente l'Europe divers ouvrages qui rappellent les productions des temps modernes, écrites en diverses langues qu'il parla également bien.

—

TABLE
DES MATIÈRES

I.

Toulouse. -- Imprimerie d'Aug. Manavit, rue Saint-Rome, 15.

